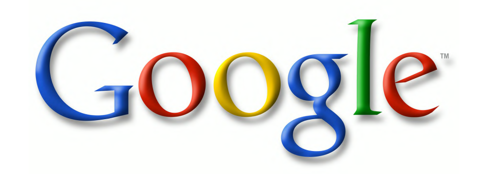


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

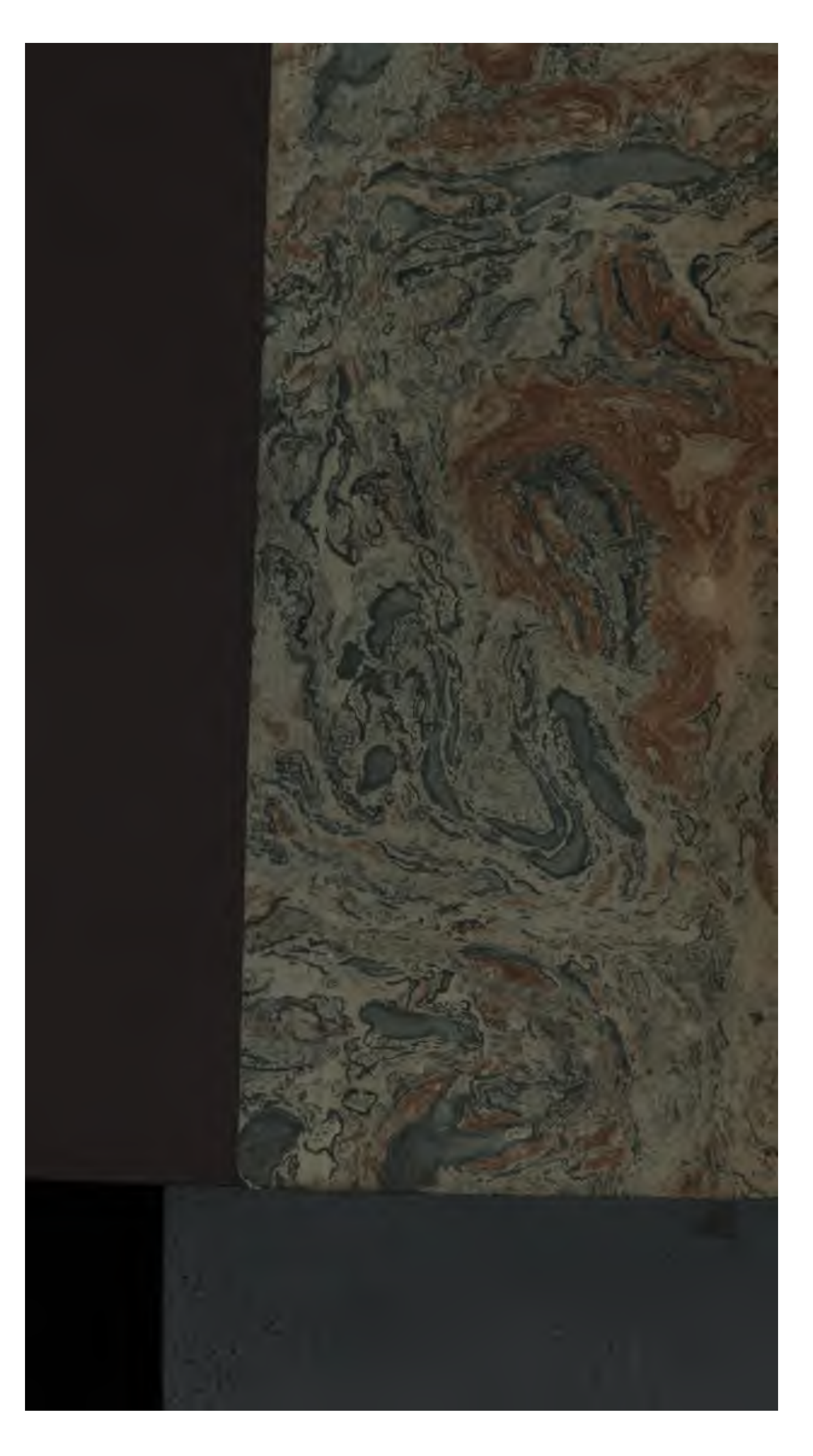
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

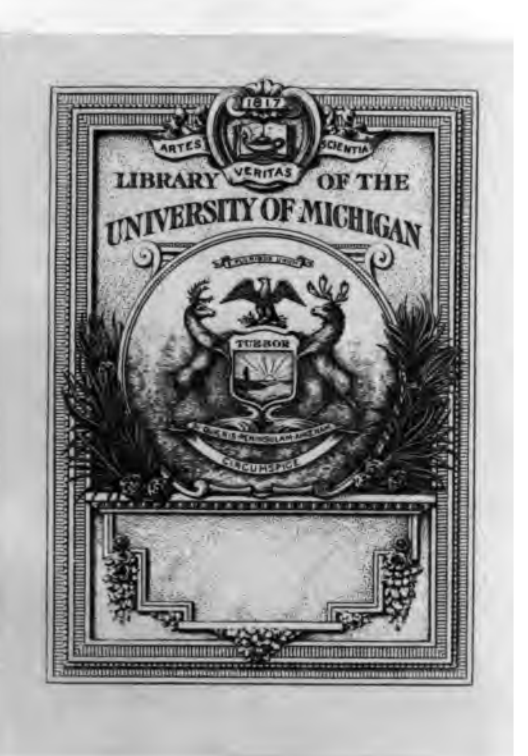
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

842
L557

Quatrième Mille

ALPHONSE LEMONNIER



Souvenirs d'un Homme de Théâtre

PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

1895

Hommage de l'Auteur

[illegible]

LES PETITS MYSTÈRES

DE

LA VIE THÉATRALE

ALPHONSE LEMONNIER

LES PETITS MYSTÈRES DE LA VIE THÉATRALE

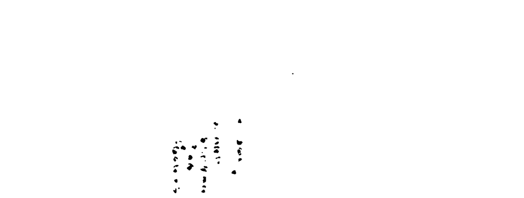
Souvenirs d'un homme de théâtre



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, Galerie du Théâtre-Français
PALAIS ROYAL

1895





Rom. Lang.
7-30-28
36738

LES PETITS MYSTÈRES

DE

LA VIE THÉATRALE

I

Cher lecteur, aimable lectrice, je dois vous rassurer tout d'abord. De moi, de ma personnalité, je parlerai le moins possible, sachant tout ce qu'il y a généralement de fastidieux et d'irritant dans la lecture d'une autobiographie. C'est d'un monde disparu que je vous entretiendrai; mais, comme à tout il faut un commencement, je suis contraint — bien à regret, croyez-le, mais pour la clarté de cet ouvrage, — de me mettre en scène.

Né de parents artistes, mais bohèmes, mon instruction fut le moindre de leurs soucis, et j'avais onze ans qu'il n'était pas encore venu à l'esprit des pauvres gens de m'envoyer à l'école.

C'est d'instinct que j'appris à lire, en épelant sur les

affiches de théâtre, alors collées sur les murs et les colonnes Rambuteau, les édicules Morris n'existant pas encore. Inconnus alors les quadruple, triple et même le simple colombier; les jours de représentation à bénéfice, on attirait les regards au moyen d'affiches grandes comme celles que l'on pose quotidiennement aujourd'hui; mais en temps ordinaire, l'affiche était de moitié plus petite. Aussi la vedette n'existait-elle pas et, chose curieuse, à cette époque où les noms des artistes n'étaient pas en évidence comme de nos jours, le public connaissait beaucoup mieux ses comédiens aimés. Déjazet, Frédérick Lemaître et quelques rares privilégiés avaient droit à un caractère typographique qui ferait sourire de pitié les artistes de nos scènes parisiennes.

Enfant de la balle, tout ce qui se rapportait au théâtre m'intéressait et je passais mes journées à flâner sur le boulevard du Temple, surnommé le *Boulevard du Crime* parce que beaucoup de théâtres s'y trouvaient réunis et que le bon mélo y trônait sans conteste.

Sous le nom de Mlle Rosalie, ma mère, qui était une des plus jolies femmes de Paris, jouait les jeunes premières dans les vaudevilles qui précédaient les pantomimes de Champfleury ou de Debureau. Les Funambules étaient donc le théâtre où j'allais le plus souvent et où je m'amusais le plus franchement.

Confusément, je me souviens de toutes les bonnes soirées que j'ai passées dans le Temple de la Pantomime.

Je vois encore Debureau, le fils, *Charles*, comme on l'appelait, merveilleux de gaieté, de souplesse et d'élégance; Paul Legrand, qui existe encore et qui porte vaillamment ses quatre-vingts ans, pierrot d'un autre genre, un Bouffé mime qui savait faire rire et pleurer; Alexandre Guyon, tout jeune alors, qui brillait dans les vaudevilles et se reposait en jouant dans les pantomimes.

Je retrouve dans mes souvenirs les titres de quantité de charmants ouvrages mimiques à grand spectacle : *Pierrot en Afrique*, *l'Œuf rouge et l'Œuf blanc*, *Blanc et Noir* et surtout les *Trois Pierrots!* Dans ces pièces à nombreuses transformations, on mimait, on chantait, on dansait et l'on parlait. Les combats et les travestissements ajoutaient encore à la variété d'un spectacle auquel petits et grands s'amusaient follement.

Et la salle des Funambules! cette salle éclairée faiblement, ornée de banquettes dures, où les fauteuils d'orchestre étaient chose inconnue, mais qui possédait cependant des loges pour les familles, — places très recherchées les dimanches et surtout les jeudis.

Et le bruit du poulailler, dont les joyeux titis criaient, pendant les entr'actes : « La toile ou mes quat' sous! ». « L'embrass'ra! l'embrass'ra pas! » Allant et venant dans la salle, le père Dechaume, à la figure réjouie rendue bizarre par les marques de la petite vérole, à la bouche énorme, vendant le programme, l'explication des pantomimes, les couplets des vaudevilles, le por-

trait du pierrot en vogue : « *Demandez la biographie sincère de M. Charles Debureau, fils de son illustre père; ses premiers succès; ses débuts dans la vie; ses amours; le chiffre de ses appointements... dix centimes, deux sous!* »

Les musiciens de l'orchestre — ils étaient six, — m'apparaissent également. Les bonnes têtes! Et leur chef, M. Degeorges! un bossu haut comme une botte et laid à faire peur... Il existe encore, oublié dans une maison de retraite. Je me demande quel âge a ce brave homme qui était déjà un vieillard dans ce temps-là.

Oui, c'était gai, bien vivant, ces Funambules, original et modeste établissement qui, avec son voisin le petit Lazary (d'où sont partis tant d'artistes arrivés à la notoriété), réalisaient des bénéfices que leur envieraient bien des théâtres de nos jours.

Les dimanches et fêtes, les Funambules donnaient deux représentations : la première, de six heures à huit heures et demie, la seconde de neuf à onze heures — car le spectacle ne finissait jamais plus tard.

On n'y écoutait guère le vaudeville, souvent insignifiant et destiné à faire attendre la pantomime qui ne commençait qu'à dix heures, toujours en un acte avec une infinité de trucs et de changements à vue. La petite scène des Funambules était machinée merveilleusement et les meilleurs machinistes de Paris y ont fait leurs premières armes.

Ces bons vaudevilles des Funamb's, comme on disait,

sortaient tous de la même fabrique. Deux auteurs avaient monopolisé cette scène : Foliquet et Auguste Jouhaud.

Le premier est mort de misère dans un grenier, il y a dix-huit ans; le second vient de disparaître à son tour. Il était paralysé et n'avait pour vivre qu'une rente de six cents francs que lui servait la Société des auteurs et compositeurs dramatiquès et le produit de quelques vieilles pièces représentées encore de temps à autre dans les cafés-concerts de province.

Ces deux inconnus, qui furent des physionomies originales, méritent quelques lignes.

II

Foliquet, qui signait *Charles* ou *Alfred* ses nombreuses productions, ne manquait pas d'esprit, et au début de sa carrière il avait fait représenter au Vaudeville de la place de la Bourse une jolie comédie en deux actes, la *Chambre verte*, qui tint longtemps l'affiche. Comment devint-il le fournisseur des Funambules ?

Il faut dire tout d'abord que, comme Collé, le brave garçon avait son péché mignon. Il aimait, disait-il, boire entre ses repas ! La fréquentation des petits acteurs qui, dans ce temps-là, fêtaient plus que de raison la dive bouteille, n'était pas pour remettre Foliquet dans le droit chemin.

Célibataire, se contentant pour abri d'une mansarde de poète, sa muse étant une grosse Lisette qui le soignait un peu et l'aimait beaucoup, il acceptait son sort avec philosophie. N'est pas ambitieux qui veut !

Puis le jeune auteur n'avait jamais su faire antichambre chez les directeurs parisiens (ceux d'autrefois,

eux aussi, aimaient assez faire attendre, pour la pose, pour l'effet). Or, il fallait gagner sa vie et celle de sa compagne ; Foliquet se mit à écrire des pièces pour le petit Lazary. On lui payait la propriété pleine et entière de ses ouvrages dramatiques *dix francs l'acte !* Il en produisait deux par semaine et vivait avec les vingt francs gagnés si péniblement.

Le bruit de ses succès parvint jusqu'aux Funambules (j'ai dit que les deux théâtres étaient voisins), — qui firent un pont d'or à l'auteur favori du Lazary. Foliquet n'était pas fier, il ne se fit point prier et fut ébloui lorsqu'on lui proposa vingt francs pour un acte, cinquante francs pour une pièce en deux actes.

Notre fécond auteur se mit à la besogne. Le matin, avant son déjeuner, il plaçait devant lui, sur sa table de travail, une demi-main de papier — c'était son compte — et ne se levait que lorsque son acte était terminé. Il avait ensuite la patience de recopier lui-même son ouvrage.

Imaginez-vous le nombre de pièces que ce malheureux a produites pendant son existence monotone !... Il y en avait d'exécrables, certes, mais toutes étaient scéniques et quelques-unes assez réussies. La *Chevrière*, le *Bonheur des vacances* et autres petits vaudevilles étaient dignes d'un meilleur sort.

Eh ! bien, le croirait-on, la représentation de ses œuvres sur ces petites scènes remplissait le bon Fo-

liquet de joie et d'orgueil. Il assistait à toutes les représentations et s'amusait comme un enfant.

Il était devenu l'ami, le conseiller des directeurs des deux petites boîtes pour lesquelles il travaillait, dînant chez eux une fois par semaine, entouré d'égards. La grosse domestique de M. Hamel, le directeur du Lazary, l'appelait cérémonieusement môssieur l'auteur ! On lui faisait des petits cadeaux les jours de grands succès : une montre en argent, une épingle de cravate, une bague, et le bonheur du vaudevilliste était complet.

* * *

Le second fournisseur des Funambules c'était, nous l'avons dit, Auguste Jouhaud, un singulier bonhomme, timide comme une jeune fille.

C'est dans ce petit théâtre que ce modeste écrivain connut sa chère femme ; Isménie était une grosse belle fille au sourire bon, au regard éveillé et provocant. Elle mimait, gracieuse, la Colombine traditionnelle des pantomimes, trompant tantôt Pierrot avec Arlequin, tantôt Arlequin avec Pierrot.

Jouhaud était fou de sa femme, de sa Colombine chérie, et elle aussi aimait bien *son auteur !* Il était pourtant loin de réaliser l'idéal du Beau, le cher homme, mais, disait-elle avec orgueil, il a tant d'esprit !

— Ah ! cet Auguste, en trouve-t-il de drôles ! Vous verrez qu'il écrira un jour une pièce pour l'Ambigu-Comique ou la Comédie-Française ! » Pour cette brave fille, c'était tout un !

Colombine, lorsqu'elle sortait de sa répétition, regagnait sa demeure sans perdre un instant, grimpait les cinq étages et se mettait sans façons à confectionner le dîner de « son homme ». Auguste était gourmand — c'était son petit défaut — et il aimait les gâteries.

Une fois par semaine, la Colombine, si pimpante le soir dans ses riches costumes bariolés, se rendait au lavoir à sept heures du matin et y restait jusqu'à midi.

Ce couple bohème était heureux des succès de chaque soir. Jouhaud, en rentrant, disait tendrement à sa femme.

— Ah ! ma chérie, tu as mimé ton rôle comme une fée !

Et elle, amoureusement, répondait :

— C'est vrai, mais cela n'est rien auprès de l'effet produit par ta pièce du commencement. On a rappelé deux fois après la chute du rideau !

Ces admirations mutuelles, ces compliments suffisaient à la félicité de ces tourtereaux. Ils ne voyaient rien au delà. Hélas ! Le bonheur n'a qu'un temps !

Voilà que tout à coup ce brave Jouhaud, si sage, si modeste, hérite de deux cent mille francs ! Colombine, en apprenant la nouvelle, faillit devenir folle. Deux

cent mille francs, représentés par une propriété superbe située boulevard Saint-Martin.

Riches, ces deux modestes ! Quel coup du sort. Qu'allaient-ils faire de leur argent ? Il leur fallut plusieurs semaines pour résoudre cette grave question.

Jouhaud eut honte, d'abord, d'écrire pour un petit théâtre, et Colombine, se mettant à l'unisson, rougit de jouer éternellement le rôle d'amante d'Arlequin. Oui, mais que faire ? Voyager, parcourir le monde?... oui, c'est cela!... et nos rentiers partent un beau matin pour Bruxelles où ils font connaissance d'artistes, des vrais artistes, non plus de ces malheureux comme ils en ont fréquentés jusqu'ici !

Une idée fâcheuse traverse la cervelle du faible Jouhaud. Il veut être directeur. Ainsi, il pourra monter ses pièces comme elles méritent de l'être et sa femme, son Isménie, aura des rôles dignes d'elles, des rôles qu'elle parlera au lieu de les mimer.

Il fit construire un théâtre dans la capitale de la Belgique, le Théâtre des Fleurs !

Une nouvelle existence commença. Monsieur le directeur se prend au sérieux. Madame la directrice croit que *c'est arrivé !* On salue Monsieur, on s'incline devant madame. On est enfin quelqu'un !... Pour ne pas être au-dessous de la considération que le monde leur témoigne, ils ont voiture, domestiques, appartements somptueux, table ouverte... pourquoi compter lorsqu'on est riche !

Les débuts sont heureux. Le théâtre des Fleurs encaisse des recettes superbes ; les Bruxellois accourent en foule dans la nouvelle salle qu'ils veulent connaître. Isménie triomphe. On la rappelle après chaque acte... elle a de si jolis costumes ! des costumes qui font valoir ses formes admirables tant regrettées des habitués des Funambules.

Jouhaud exulte. Il est sur le chemin de la gloire et de la fortune. Et comme leur cœur est resté le même, lui et sa femme gâtent leurs artistes, les emmènent dîner à la campagne lorsqu'on ne répète pas... jettent l'or par les fenêtres avec l'insouciance de gens certains de le voir rentrer par la porte.

Mais le public est volage. Sans raison, bientôt il ne vient plus. On tente de le ramener par des spectacles nouveaux, on fait de la réclame... Tout est inutile, il ne viendra plus. A-t-il goûté suffisamment la littérature de Jouhaud et les charmes de son épouse l'ont-ils sitôt lassé... il paraît que oui. Le pauvre directeur-auteur s'obstine, révèle dans cette lutte des qualités d'énergie et d'imagination que l'on n'eût pas soupçonnées chez lui.

Toute sa fortune est engloutie, et lorsqu'il se voit ruiné mais ayant payé tout le monde, il s'avoue vaincu et revient en France avec sa femme.

En une année tout s'est accompli. La maison superbe a été vendue et ses éphémères propriétaires se retrouvent sans un sou sur le pavé de Paris.

Ils ont fait un mauvais rêve. Philosophes, ils prennent le chemin de leurs vieux Funambules. Le directeur ouvre ses bras aux enfants prodigues qu'il n'espérait plus revoir. Colombine reparaît dans la pantomime; Jouhaud se remet à la fabrication de ses vaudevilles. On retourne habiter le petit logement du cinquième qui, par hasard, se trouve encore libre, et l'on reprend la vie d'autrefois au point où on l'avait laissée. Tous deux cherchent à retrouver leur heureuse insouciance des anciens jours... mais hélas ! ils savent maintenant ce que c'est que l'argent !

III

Revenons donc, si vous le voulez bien, aux Funambules, où nous trouvons le fameux Billion, leur directeur légendaire. Cet homme, qui arborait fièrement à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur gagné en 1848, alors qu'il était sous-lieutenant de la garde nationale, savait à peine lire et encore moins écrire. Mais il savait compter!

Champfleury, qui eut pendant un temps la marotte de composer des pantomimes originales, fut naturellement en relations avec cet impresario bizarre, et l'on imagine sans peine les scènes bouffonnes qui se passèrent entre Billion et le spirituel écrivain. Celui-ci s'amusait énormément des réparties de ce directeur qui semait les cuirs dans ses phrases avec une superbe désinvolture. On connaît sa réponse à un employé qui lui demandait s'il fallait mettre à la porte un if en raison de la présence de l'empereur à la représentation d'un drame militaire de l'ancien Cirque.

— Un if, dit Billion, mais ce n'est pas suffisant! C'est deux *nifs*, c'est trois *nifs* qu'il faut mettre!...

Et la fameuse réponse à Napoléon III (prêtée à tort à l'acteur Lassagne). L'empereur ayant offert un cigare à Billion, celui-ci, en le prenant, s'écria les yeux pleins de larmes :

— Sire ! je vous jure que je le fumerai toute ma vie !

Ce Billion avait avec cela une petite voix de tête tout à fait réjouissante. Mais il ne manquait ni d'intelligence ni de volonté ; sa volonté devenait même de l'entêtement lorsque sa vanité était en jeu.

Le théâtre des Funambules, qui lui rapportait entre quarante et cinquante mille francs par an, ne suffit bientôt plus à son orgueil directorial, et il obtint le privilège d'un des plus grands théâtres du boulevard, le Cirque Olympique, qui devint *impérial* après avoir été *national*.

Cette nomination imprévue causa une stupéfaction, suivie d'un éclat de rire général, dans le monde des théâtres. Billion, avec son air bonhomme, était un malin dans son genre et les mieux renseignés disaient qu'il avait *le bras long* et qu'il approchait l'empereur très facilement. Nul ne sut jamais, cependant, à quels éminents services il devait d'être reçu aux Tuileries et dans les ministères.

Le directeur des Funambules, Billion, placé à la tête de l'une des plus importantes scènes de Paris ! Quel effet ! Cet homme illettré dirigeant une telle entreprise... lui, habitué à commander à de malheureux mimes gagnant cent ou cent cinquante francs par mois,

forcé de traiter avec des artistes connus, les Laferrière, les Brésil, les Clarence et les Lacressonnière ! Lui qui pensait avoir fait preuve de somptuosité lorsqu'il avait dépensé six mille francs pour la mise en scène d'une pantomime, comment se résoudrait-il à risquer cent mille francs pour monter une féerie ou une pièce militaire ?

Et les auteurs, en présence desquels sa situation nouvelle le plaçait, vendaient-ils leurs ouvrages vingt francs l'acte comme Foliquet et Auguste Jouhaud ? Non, ceux-là touchaient dix pour cent sur la recette brute sans compter un certain nombre de billets d'auteurs vendus à la porte du théâtre. Billion eut bien de la peine à comprendre les exigences de ces messieurs les *compositeurs*, comme il les appelait.

Ainsi les frères Cognard, que l'on avait surnommés les rois de la féerie, lorsqu'ils arrivèrent chez lui avec leur *Poudre de Perlimpinpin* — une pièce en quatre actes et trente tableaux qui allait coûter les « yeux de la *terre* » — n'eurent-ils pas l'audace d'imposer l'engagement de Charles Potier, fils du grand Potier, qui, vous comprenez, se sachant demandé par les *compositeurs*, exigea 800 francs par mois... presque 27 francs par jour !... Et Gerpré, un inconnu celui-là, faisait aussi ses conditions et demandait 500 francs par mois.

Billion, pour regagner d'autre part tant d'argent perdu, achetait lui-même, au rabais, ses étoffes, ses galons d'or et d'argent, payant comptant moyennant

des réductions énormes. Il marchandait les décorateurs, mesurait sa toile et pesait son bois. Le cadre de sa scène lui paraissait toujours trop grand et il tentait l'impossible pour le rapetisser.

Chaque jour il se prenait aux cheveux avec Hippolyte Cogniard, qui avait été un directeur prodigue. Celui-ci plaisantait constamment sa ladrerie, le baptisant le *Rodin des directeurs* et riant de ses terreurs folles. Et Théodore Cogniard, blagueur à froid s'il en fut, lui disait dédaigneusement :

— Ah ! ça, maître Billion, vous vous croyez donc toujours aux Funambules ?

Et le pauvre impresario gémissait ;

— Oh ! non, je n'y suis plus à mes pauvres Funambules ! et je mangerai dans ce théâtre si grand tout ce que j'ai gagné avec l'autre si petit !...

Cependant, la *Poudre de Perlimpinpin* réussit et M. Billion encaissa avec cette féerie des recettes qui dissipèrent un peu ses craintes.

Et comme à tout propos on lui parlait de Marc Fournier, le magnifique, qui montait les ouvrages à la Porte-Saint-Martin avec un luxe effréné et en assurait ainsi le succès, Billion, exaspéré, s'écria un beau matin :

— Moi aussi, je serai un grand directeur ! moi aussi, je veux étonner Paris par mes prodigalités !

Et il reçut un grand drame historique en deux soirées, l'*Histoire de Paris et des grands siècles*, dû à la collaboration de Théodore Barrière et de Henri de Kock.

A combien d'épisodes amusants donnèrent lieu les répétitions de cet important ouvrage! Théodore Barrière, si caustique, à l'ironie si mordante, aux prises avec M. Billion. C'était un monde!

Un jour, en plein foyer, Barrière, très grave, dit au directeur :

— Monsieur Billion, vous n'êtes qu'un imbécile. Vous pouvez le croire quand c'est moi qui vous le dis!

Mais le comble de la drôlerie ce fut Billion allant, sur les conseils de Laferrière, demander une pièce inédite à Alexandre Dumas.

En route, Billion disait au célèbre jeune premier :

— Vous m'assurez que ce monsieur Dumas est *une bonne plume?*

— Comment, répondit Laferrière, qui parvenait à grand' peine à garder son sérieux, mais c'est ce grand homme qui a écrit *Monte Cristo*, les *Mousquetaires*, les *Girondins* et le *Comte Hoffmann!...*

— Ah! bah! mais c'est très gentil tout ça... et ça a dû lui rapporter de l'argent!...

*
* *

Chez Dumas, M. Billion, malgré son ruban rouge et sa situation d'impresario, perdit tout son aplomb. Il se tenait debout, en face du grand charmeur, tournant et retournant son chapeau dans ses mains, n'osant prendre la parole.

Dumas comprit son embarras et, connaissant de réputation l'extraordinaire directeur, il rompit le silence, disant avec une certaine admiration :

— Vous êtes décoré, monsieur Billion?

Et Billion, complètement perdu, de répondre :

— Oh ! *moins* que vous, monsieur Dumas.

— Asseyez-vous donc, fit le grand écrivain en lui indiquant un fauteuil.

Mais Billion, restant debout, dit en esquissant un sourire :

— Après vous... s'il en reste !

— Monsieur Billion, reprit l'auteur, vous m'êtes recommandé par mon ami Laferrière... que puis-je pour vous ?

— Pour moi, rien... mais beaucoup pour mon théâtre, à ce qu'il paraît !...

— Parlez, monsieur.

— Je voudrais que vous *m'écrivassiez* une grande machine à effet.

Dumas se mit à rire.

— Ah ! vous voulez une *grande machine à effet...* Vous n'êtes pas difficile, monsieur Billion ! Elles sont rares, les grandes machines à effet !

— Cependant, hasarda Billion, M. Laferrière m'a assuré que vous aviez une bonne plume !

— J'en ai plusieurs, monsieur Billion.

— Je veux dire que vous écrivez bien...

— J'ai une écriture superbe, c'est connu !

— Alors, continua le directeur, veus consentez à travailler pour moi?

Dumas dit, sans sourciller :

— *Je travaille* pour qui me paie bien.

Une vague inquiétude saisit Billion qui fit remarquer à l'auteur qu'il abandonnait tous les soirs le dixième de sa recette pour les droits.

L'écrivain, semblant ne pas avoir entendu, demanda à brûle-pourpoint un prime de dix mille francs.

Billion fit un saut prodigieux.

— Remettez-vous, mon cher directeur, ajouta Dumas en souriant. Je comprends votre émotion, car je sais par ouï dire que vous couperiez volontiers un sou en quatre... Dix mille francs, c'est beaucoup pour un homme comme vous, mais ce n'est rien pour un homme comme moi ! Eh ! bien, voulez-vous un conseil ? Passez-vous de mon ouvrage ; les auteurs ne manquent pas dans cette bonne ville de Paris.

L'impresario fut piqué au vif, et faisant un effort surhumain, il s'écria :

— Ah ! on vous a dit que *je ne les attachais pas avec des saucisses* ! eh bien ! on vous a trompé, monsieur le grand auteur : j'ai mes jours de prodigalité comme M. Marc Fournier, et la preuve c'est que je suis prêt à vous les donner, ces dix mille francs ! Je vous les verserai comptant et, ce qui va vous surprendre davantage, je ne vous demanderai pas d'escompte !

Dumas partit d'un large éclat de rire et invita sur-le-



champ Billion et Laferrière à déjeuner. On signa le traité au dessert et, quand l'impresario se leva pour partir, Dumas lui dit :

— Monsieur le directeur *prodigue*, avancez-moi donc 2,000 francs !

Billion sortit de sa poche un petit sac en cuir et, sans se faire prier, compta cent louis au grand auteur, non sans répéter :

— Enfin, monsieur Dumas, vous êtes *une bonne plume*, n'est-ce pas ?

A quoi Dumas répondit en empochant :

— Oui, monsieur Billion, soyez calme, je suis *une bonne plume !*

* * *

Trois mois plus tard, on donnait, au Cirque Impérial, la première représentation de la *Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, drame historique en cinq actes et douze tableaux, par M. Alexandre Dumas.

Billion avait bien fait les choses. La mise en scène était merveilleuse et des artistes excellents avaient été engagés spécialement.

Ce fut une grande chute. Du second acte jusqu'à la fin de la pièce on siffla sans relâche.

Et Billion, les larmes dans les yeux, disait à Laferrière, après la représentation :

— Vous ne m'y reprendrez plus à commander des pièces à de *bonnes plumes* !

IV

Bien que j'écrive ces pages au hasard du souvenir, je ne veux pas quitter ce vieux boulevard du Temple sans vous parler des anciennes Folies-Dramatiques qui eurent, elles aussi, un directeur légendaire, mais de toute autre façon que M. Billion : M. Mourier ou plutôt le père Mourier.

M. Mourier avait réussi à amasser des millions dans ce petit théâtre où son successeur, Harel, devait se ruiner.

*
* *

Oh ! le bon petit théâtre, ces Folies-Dramatiques ! Il ne payait guère de mine, c'est vrai, mais qu'importait puisque sa salle était toujours pleine. A quoi faut-il attribuer sa vogue durable ? Au prix des places ? peut-être bien. Le parquet, orné de bancs sommairement tapissés de toile grise et dont le rembourrage laissait à désirer, coûtait un franc la place ; les premiers arrivés étaient les mieux placés.

Un franc! il faut avouer que c'était peu cher pour voir des spectacles aussi corsés qu'amusants interprétés par de jeunes acteurs ayant, les uns du talent, les autres de l'intelligence, tous le feu sacré.

Un franc! y a-t-il à Paris un théâtre, un café-concert même qui offre au spectateur une place sinon confortable, du moins acceptable, pour ce prix?... Même à la Foire aux pains d'épices, on chercherait longtemps.

Ce qui est surprenant, c'est que, malgré la modicité de leurs prix, les Folies-Dramatiques réalisaient deux mille francs de recette. Il est bon d'ajouter que le spectateur actuel ne se laisserait pas parquer comme celui d'autrefois.

Aujourd'hui on veut être commodément assis, avoir ses aises; mais en ce temps-là, le goût du théâtre était tel que les Parisiens supportaient tous les inconvénients sans murmurer. Même l'été on courait au spectacle, on y étouffait mais on s'amusait quand même et on ne songeait pas à aller, sa journée de travail terminée, respirer à la campagne jusqu'au lendemain matin.

Le public, étant plus *gobeur*, était naturellement moins exigeant. Il s'inquiétait bien de la pièce que l'on représentait! cela n'avait aucune importance... il allait au théâtre et voilà tout!

On ne jouait pas mille fois un ouvrage, et des succès comme la *Fille de Madame Angot*, les *Cloches de Corneville*, la *Mascotte* et *Miss Hélyett* étaient chose inconnue. Mais en revanche il n'arrivait pas qu'une

pièce eût trois représentations comme cela se voit trop souvent. Un *four* avait ses trente représentations ; et si les directeurs s'enrichissaient moins vite, les ruines étaient moins fréquentes.

Aux Folies-Dramatiques, le travail était réglé mathématiquement. Une pièce en trois actes marchait généralement trente fois et si elle plaisait, on la reprenait à la saison suivante.

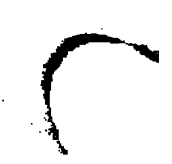
*
* *

J'ai peu connu M. Mourier, mais mon oncle, Ferdinand Heuzey, qui fut son pensionnaire pendant vingt ans, m'a si souvent parlé de cet homme extraordinaire, que je sais sa vie, son caractère et son esprit.

Mourier était bourru, peu poli, encore moins aimable, quelque peu égoïste et pas le moins du monde communicatif. Cependant, sous sa brusquerie souvent affectée, il dissimulait de véritables élans du cœur. Il était avant tout d'une équité absolue et ignorait les partis pris et le favoritisme. Aussi malgré ses boutades misanthropiques et sa froideur désagréable était-il estimé par tout son personnel.

Avant d'être directeur, le père Mourier avait écrit quelques pièces en collaboration sans jamais rencontrer le succès. Comment, petit auteur, fut-il mis à la tête de l'exploitation qui devait le rendre millionnaire ?

Le hasard y fut pour quelque chose, mais aussi son



intelligence des affaires. M. Mourier était persévérant et ne se laissait pas abattre facilement; les débuts de son entreprise furent malheureux.

Bien que situé en plein boulevard du Temple, entre le Cirque Olympique et la Gaîté, le théâtre des Folies-Dramatiques ne faisait pas d'argent. Les actionnaires — il y avait déjà des actionnaires de théâtre, — y placèrent Mourier, jeune homme qui avait su gagner leur confiance.

Celui-ci, pour répondre à leur désir, monta plusieurs mélodrames. Terribles équipées avec trémolos, coups de poignards, combats, tout ce qui suggère les fortes émotions. Le public resta indifférent et la salle demeurait déserte. Les actionnaires se fâchèrent ; ils avaient espéré que le jeune impresario allait incontinent les couvrir de dividendes fabuleux et il leur fallait au contraire débourser encore, toujours! Ils résolurent de fermer le théâtre.

Mourier réunit ces messieurs et leur proposa de continuer seul l'exploitation, s'engageant à les rembourser en cinq ans.

Ils ne risquaient rien. Ils acceptèrent, et voilà Mourier seul, sans argent, à la tête d'un théâtre discrédité. On le traita de fou.

Moins fou cependant qu'on ne le supposait, car, connaissant sa valeur, le jeune homme avait confiance. Dès que le traité fut signé, il renvoie ses acteurs de drame, les remplace par de gais comiques qu'il découvre

en des pérégrinations en province ou à la banlieue, appelle à lui quelques jolies femmes et ouvre sa porte à deux battants aux jeunes auteurs. Tous ceux qui ont quelque chose dans le cerveau sont les bienvenus chez lui et il leur indique sa note exacte : des vaudevilles très joyeux avec une pointe de sentiment... la justification du titre de son théâtre.

Le public vient, timidement d'abord, puis avec l'assurance de passer là de bonnes soirées. L'affiche est renouvelée tous les mois, ce qui attire des habitués ; on y va tous les quinze jours, bientôt toutes les semaines... les Folies-Dramatiques existent enfin !

En deux ans, Mourier rembourse ses actionnaires avec ses bénéfices. Ceux-ci comprennent qu'ils sont joués et empochent en soupirant l'argent qu'ils croyaient perdu.

Le jeune impresario mérite sa chance, il faut l'avouer. Il est infatigable, arrivant au théâtre avant tout le monde, en partant le dernier. Lui-même met ses spectacles en scène, formant ses acteurs et ses auteurs, lisant tous les manuscrits qui lui sont confiés, tenant sa caisse et sa comptabilité, se dérangeant volontiers pour aller entendre à la banlieue les acteurs qui lui sont signalés.

Trouvez-en donc beaucoup, des directeurs de cette trempe-là ! Ceux d'aujourd'hui n'ont pas le temps de recevoir, ils trouvent rarement celui de lire, et pourtant ils ont administrateur, régisseur général, deuxième

et troisième régisseurs, avertisseur, secrétaires général et particulier, caissier, chef du matériel...

Mourier n'avait rien de tout cela.

Lui seul et c'était assez !

Dorlange portait le titre de régisseur de la scène. Mais c'était une fiction. Le brave homme n'avait aucune importance; il était l'exécuteur des ordres du maître, le remplaçait lorsqu'il s'absentait... le chien du logis, quoi, tremblant devant son directeur qu'il aimait pourtant mais dont un froncement de sourcils le rendait malade.

Mourier payait tout service rendu, ne voulant, disait-il, rien pour rien. Il tenait à tout son monde et ne retenait personne.

Les artistes qui, après un succès remporté sur sa scène, se croyaient indispensables, ne conservaient pas longtemps cette illusion. A la première occasion, Mourier leur faisait comprendre qu'il les laissait libres de partir. Il ne regrettait personne.

Pour les auteurs, c'était de même. Il n'avait pas plus d'égards pour les uns que pour les autres : tous égaux devant le public.

Mourier payait pour les droits d'auteurs une somme fixe, quelle que fût la recette : pour trois actes, trente francs ; deux actes, vingt-quatre francs ; un acte, douze francs cinquante. Mais lorsqu'une pièce avait réussi chez lui, il y ajoutait une prime. Les frères Cogniard en touchèrent souvent.

A la trentième représentation de *Blanche et Blanchette*, drame-vaudeville qui fit fureur aux Folies, M. Mourier fit remettre mille francs à l'auteur, M. de Saint-Hilaire. Celui-ci voulut refuser, objectant qu'il était riche.

— Que m'importe votre fortune? répondit Mourier. Vous contribuez à la mienne... je tiens à vous en remercier. Libre à vous de distribuer cette somme à vos pauvres.

Comme Montigny, M. Mourier créait des artistes. C'était un professeur remarquable, et Lassagne, Barré, Christian, Heuzey, Boisselot, Calvin, Blondelet, Dumoulin, Nathalie, Angelina Legros, Sophie Hamet, Jane Essler, Pauline Jarry (aujourd'hui Mme Guyon) et cent autres devenus célèbres, furent ses élèves.

Jamais il n'a payé un acteur plus de quatre mille francs par an. C'était là son maximum, et ses pensionnaires étaient mal venus à lui demander de l'augmentation. Il avait une façon bien à lui de leur témoigner sa satisfaction.

Les loges d'artistes donnaient toutes sur un long couloir. Le premier de l'an, vers dix heures du soir, le père Mourier profitait d'un entr'acte pour y faire son apparition. Il allait de loge en loge, serrait la main à chacun de ses pensionnaires, et en partant il disait, sans quitter son ton bourru :

— Cette année, je vous augmente de tant!

Christian, qui était alors aux Folies, le vit, un de ces

jours tant attendus, passer devant sa loge sans s'y arrêter. Mourier gardait rancune à l'artiste des traditions parfois d'un goût douteux dont il émaillait ses rôles. Christian, qui ne fut jamais timide, courut après le directeur.

— Monsieur Mourier, vous m'avez oublié ?...

— C'est ma foi vrai, fit l'impresario. Christian, je vous diminue de deux cents francs.

Et il lui tourna les talons.

On s'imagine l'ahurissement du jeune acteur et les sarcasmes dont l'accablèrent ses camarades.

Mourier, d'ailleurs, avait voulu rire à sa manière aux dépens de son pensionnaire fantaisiste, qui fut augmenté comme les autres.

M. Mourier, homme froid, était pour son personnel d'un abord peu rassurant et ce n'est pas sans une grande appréhension que l'on frappait à la porte de son cabinet directorial.

Sa façon seule de répondre : Entrez ! donnait à beaucoup l'envie de fuir.

Tandis qu'on lui parlait, il restait assis sur son bureau, lisant ou écrivant des lettres, semblant ne pas entendre, répondant par monosyllabes : oui ! non ! bien ! impossible ! revenez ! on verra ! bonsoir ! Et d'un geste, sans lever la tête, il faisait comprendre que l'entretien avait assez duré.

Si c'était un auteur :

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Vous présenter une pièce...
— Quel genre ?
— Vaudeville.
— Combien d'actes ?
— Trois.
— Laissez ça là...
— Mais, puis-je espérer ?
— Si c'est bon, oui... on vous écrira. Bonjour, monsieur.

Lorsque la pièce ne lui avait pas plu, il la rendait avec ces seuls mots : « Ça ne fait pas mon affaire !... » et il était inutile de chercher à le convaincre. Il n'écoutait rien.

Si l'ouvrage lui plaisait, il disait, toujours sur un ton glacial :

— Ça me va ! je reçois votre pièce.

Et si l'auteur, enchanté, voulait lier conversation, demandait quand son œuvre serait représentée, Mourier répondait en le congédiant :

— A son tour. On vous écrira. Bonsoir !

*
* *

Un auteur qui ne manquait pas de talent, M. Monjoie, lui avait fait remettre une pièce en deux actes : *Un monsieur qui n'a pas d'habit*. Ce vaudeville avait fort amusé Mourier.

— Ah ! Guyon, venez donc à mon cabinet, après la répétition. J'ai à vous parler.

Le ton sur lequel étaient dites ces paroles était moins qu'aimable, et l'artiste n'était pas rassuré. Quelle mauvaise surprise lui ménageait cet homme sombre ?

La répétition terminée, Guyon se rendit chez son directeur. M. Mourier écrivait. Pendant un quart d'heure, il poursuivit son occupation sans s'inquiéter autrement de son visiteur, qui ne savait s'il devait rester ou partir.

Enfin, M. Mourier se leva, alla à son secrétaire, tira d'une chemise l'engagement de son nouveau pensionnaire, qui suivait tous ses mouvements avec terreur, sa résiliation lui paraissait décidée.

Mourier déchira le traité.

— Ah ! monsieur Mourier, fit malgré lui l'acteur, c'est mal !..,

— Hein ?... quoi ?... dit le directeur ; qu'y a-t-il ? Je vous ai engagé à dix-huit cents francs... vous valez mieux que ça !... je vais vous signer un autre engagement, à deux mille quatre... et si vous avez besoin d'argent, frappez à la caisse, on vous ouvrira !

Ces surprises étaient le bonheur de cet homme bizarre.

*
* *

Il avait parfois des cruautés inutiles. Un comique qui jouait à Bobino était venu lui demander d'aller le

voir. M. Mourier, qui se dérangeait volontiers, s'y rendit le soir même.

Le lendemain, l'acteur se présenta, impatient de connaître le résultat de cette audition.

— Je vous ai vu hier...

— Ah ! eh bien, monsieur Mourier.

— Eh bien, envoyez-moi donc le comique qui jouait avec vous dans la *Chambre à deux lits*. Il est très amusant, ce garçon-là, et je l'engagerai de suite.

— Mais... et moi ?...

— Vous ?... ah ! vous, je ne vous engage pas !

M. Mourier avait une haine féroce. Cette aversion avait pour objet les buveurs d'absinthe et il avait une curieuse façon d'agir envers les artistes qui se proposaient à lui et qu'il soupçonnait de s'adonner à la muse verte.

Il disait à l'acteur d'aller l'attendre au café du Cirque où il le rejoignait bientôt.

— Que prenez-vous ? demandait-il à son futur pensionnaire.

— Et vous, monsieur Mourier ?

— Oh ! moi toujours la même chose : un verre d'absinthe. Si l'artiste répondait : « moi aussi », Mourier faisait la grimace et commandait deux absinthes.

Il regardait boire son invité, jetait à terre le contenu de son verre et, après avoir payé, disait à l'artiste abasourdi :

— Monsieur, j'ai le regret de vous annoncer que je n'ai besoin de personne. Ma troupe est complète.

*
* *

M. Mourier aimait moins encore, s'il eût été possible, les joueurs; témoin cette dernière anecdote :

Raimond, qui écrivit la *Fille de l'Air* avec les frères Cogniard, était un artiste des Folies. Brave garçon dont toutes les qualités étaient annihilées par son amour pour les cartes.

Un jour, pendant la répétition, Dorlange remit à Mourier une lettre urgente. Raimond, qui l'avait écrite, attendait la réponse au foyer.

« Monsieur Mourier, disait-il, si vous ne m'avancez pas immédiatement trois cents francs, je me tue ! »

Le directeur, impassible, serra la lettre dans sa poche et dit :

— Il n'y a pas de réponse.

Cinq minutes après, un brouhaha, et Dorlange accourt, très pâle.

— Monsieur Mourier, Raimond vient de se jeter par la fenêtre... il est mort !

— Ah ! fait Mourier étonné, tant pis !

Et s'adressant aux artistes que la nouvelle avait bouleversés :

— Allons, allons, mes enfants, continuons la répétition.

En 1859, le ministre, trouvant que Mourier était assez riche pour céder la place à un autre, lui retira son privilège pour le donner à Tom Harel, le neveu de M. Georges.

Huit jours après son départ des Folies, qui avaient été sa vie, ce directeur légendaire mourait subitement.

Il laissait une fortune immense à sa jeune veuve, qui épousa plus tard M. Tronson Dumersan, qui devint directeur des Bouffes-Parisiens, après avoir été secrétaire de M. Thiers.

V

Mon père était régisseur de la scène aux Variétés, sous l'heureuse et habile direction Cogniard, et il occupait dans le théâtre même, au-dessus de la salle, un petit appartement.

J'y habitais avec lui lorsque j'eus quatorze ans, et comme l'amphithéâtre se trouvait situé au-dessus de ma chambre, je vous laisse à penser si j'en profitais. C'est là que je passais la plus grande partie de mes soirées, tout le temps que je ne passais pas dans les coulisses ou dans les couloirs des loges d'artistes, écoutant et regardant surtout toutes ces choses du théâtre dont l'aspect frivole et amusant était bien séduisant pour un enfant qui devient un homme.

J'étais donc au courant des plus menus faits et des moindres potins, car pour tout le monde je ne comptais pas. Mon père m'accordait peu d'attention, et il était le seul qui ne me voyait pas circuler dans les coulisses, ce qui faisait rire les artistes et leur faisait dire : « Si



tu crois que Lemonnier sait que son gamin est là ! »
Et je les suppliais de ne pas me trahir.

Sans façons, j'allais donc d'une loge à une autre, même dans celle des dames. J'étais si petit, si mince, qu'on ne me donnait pas l'âge que j'avais, et les actrices plaisantaient avec moi comme avec un enfant, m'embrassant innocemment, ce qui me faisait rougir et les mettait en joie.

Il en était une — et ce n'était pas la plus laide ni celle qui avait le moins de talent, — pour laquelle je me sentais une préférence marquée. Elle s'habillait seule dans une loge et je lui rendais volontiers visite. Assis sur un tabouret, je lisais les livres du jour qu'elle me prêtait et qui n'étaient généralement pas destinés aux très jeunes gens, tandis qu'elle se costumait. Je baissais les yeux, feignant d'apporter à la lecture un intérêt énorme mais, malgré moi, je risquais un regard et la vue de cette jolie fille peu vêtue me bouleversait.

Un soir, elle me demanda :

— Quel âge as-tu, petit ?

— Quinze ans et demi, répondis-je.

Je me vieillissais de six mois, sans me rendre compte exactement pourquoi je faisais ce mensonge.

— Tu as quinze ans et demi, fit-elle en riant ; eh ! bien, vrai, tu ne les parais pas !

Je vois encore cette petite actrice avec mes yeux de quinze ans. Qu'elle était donc jolie avec sa lourde che-



velure brune, son petit nez légèrement retroussé, sa bouche un peu grande mais charmante, laissant voir une double rangée de perles étincelantes. Et ses yeux noirs, vifs, ardents! et ses épaules si blanches, et sa jambe bien ronde et si fine ! Que les femmes sont belles lorsque l'on a quinze ans !

Pendant que ma petite camarade était en scène, un soir sa femme de chambre, une fine mouche, belle et grosse fille souriante, me dit avec un clignement d'yeux :

— Dites donc, petit, il me paraît *que vous en tenez ferme* pour madame?

Je devins cramoisi.

Elle continua : « Voyez-vous le jeune sournois qui ne dit rien mais n'en pense pas moins. Ah! c'est qu'elle est bien jolie, madame, hein!... et bâtie!... cela vous fait loucher, mon petit?... »

Je laissai échapper un « oui » expressif.

— Et du beau linge, n'est-ce pas? continua la soubrette. C'est que la dentelle monte vivement la tête aux hommes quand il y a une jolie femme dessous. Est-ce vrai que vous avez dix-sept ans?...

— Quinze ans et demi seulement.

— Ah!... madame m'a dit dix-sept... elle vous vieillit... c'est bon signe, vous savez...

— Bon signe ?

— Tenez, je vais vous faire une confidence... mais soyez discret.

— Comme la tombe...

— Eh! bien, puisque vous avez dix-sept ans, selon madame, vous êtes un petit homme et on peut vous parler franchement. Elevé dans les coulisses, vous en savez sûrement plus que moi... avec ça que vous avez des yeux... Ah! madame a bien raison de dire que vous êtes un petit malin.

— Un petit malin? fis-je étonné.

— Oui... vous avez dû déjà avoir des maîtresses?

Alors moi, avec une indignation qui devait être bien comique, je m'écriai :

— Des maîtresses, jamais!

— Ah! fit-elle désappointée, c'est dommage. Enfin, si l'occasion s'en présentait, vous voudriez bien en avoir une?...

— Dame, ça dépend... qui?

— Vous faites le difficile... on a des illusions, à votre âge. Eh! bien, madame, par exemple?...

— Elle! y pensez-vous?... Elle a un mari...

— Un mari?... Ah! oui, son monsieur sérieux... l'agent de change... bel empêchement, ma foi!

— Mais il est jaloux...

— Jaloux, certainement qu'il l'est... ce qui ne l'empêche pas d'être autre chose encore. Dame, il a dépassé la cinquantaine, il n'est pas joli, joli, et s'il n'était pas si riche!...

Elle continua mystérieusement :

— Ecoutez, je vais être franche. Madame, sans que

vous ayez l'air de vous en douter, a une fière toquade pour vous... et elle m'a dit ce matin, pendant que je l'habillais : « Quel dommage que ce petit soit aussi jeune !... » Vous voilà prévenu, faites-en votre profit... Mais plus un mot, j'entends Madame !

En effet, l'actrice rentrait dans la loge, toute essoufflée et tenant à la main un superbe bouquet.

J'allai discrètement reprendre place sur mon tabouret. Il était onze heures, et le spectacle se terminait par une petite pièce dans laquelle elle ne jouait pas.

Elle commença à se déshabiller puis dit à sa soubrette :

— Allez donc voir si le coupé est arrivé.

Car la petite actrice avait équipages et hôtel.

La femme de chambre disparut. Bien que j'eusse des raisons de supposer que cette sortie avait été combinée, je restai assez embarrassé. Enfin, surmontant mon trouble, je me levai et m'approchai d'elle. Surprise, elle me regarda.

Avec la hardiesse d'un poltron résolu à tout, je pris une de ses petites mains dans les miennes et je commençai à couvrir de baisers ses doigts, ses bras, tandis qu'elle souriait. Puis je la regardai bien en face et, ce que je n'aurais espéré, ce fut elle qui rougit.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, petit? me demanda Mlle X...

Alors, avec un accent de tendresse dont les nuances m'émerveillaient moi-même, je répondis :

— Je vous regarde ainsi parce que je vous aime!

De rouge qu'elle était, elle devint toute pâle, la petite actrice.

— Tu m'aimes ? c'est bien vrai? fit elle à voix basse.

Je me sentais désormais un courage invincible. Me jeter à ses pieds, l'embrasser doucement tandis que dans une première étreinte de ce corps de femme, je sentais les battements précipités de son cœur; tout cela dura quelques secondes à peine, et tout à coup elle me prit la tête à pleines mains et me donna, elle, le premier baiser sur les lèvres...

Dans le couloir, on entendait chanter la femme de chambre qui s'annonçait ainsi, prudemment. Mlle X... me repoussa doucement en me disant très vite :

— Peux-tu ne pas rentrer demain soir?...

— Oui... je dirai que je vais passer la nuit chez ma sœur.

— Eh! bien, feins d'y aller. Ne viens pas dans ma loge, demain. Tu sais où est ma voiture après le spectacle. Tu y monteras et je t'y retrouverai. Embrasse-moi encore et à demain!

En sortant, ivre de joie, de la loge de l'actrice, je heurtai la femme de chambre qui me dit à voix basse :

— J'ai entendu la fin... c'est pour demain... *chouette*, on va donc rire un peu!

Mais je ne l'entendais pas. Je rentrai vite et me couchai, hélas! sans pouvoir trouver le sommeil. Comment

croire à tant de bonheur! Moi, simple petit clerc, aimé par l'une des plus jolies actrices de Paris... je me comparais à Gentil-Bernard, rôle dans lequel m'avait enthousiasmé Déjazet. Je répétais les paroles que ma petite amie m'avait dites, frissonnant au souvenir des baisers reçus.

Je vous laisse à penser si la journée du lendemain me parut longue! Je ne savais comment passer le temps et mon impatience me valut quelques vertes semonces du maître clerc qui, croyant à une migraine, m'envoya dormir.

Le soir, quelle toilette! Combien de temps employai-je à me coiffer, cherchant le fameux coup de peigne qui donnerait à ma chevelure un tour savamment négligé. Vêtu de mes habits les plus beaux, j'allai annoncer à mon père que, me rendant chez ma sœur, je ne rentrerais peut-être pas, — ce qui l'intéressa d'ailleurs médiocrement.

Je respirai à pleins poumons lorsque je fus dans la rue. Jusqu'au dernier moment, j'avais craint que quelqu'un ne surgît. Sans me soucier du froid, j'allais le nez au vent, m'arrêtant aux vitrines, regardant sans voir, tout à mon rêve.

Enfin, l'heure approchait. Je gagnai la rue Vivienne et je distinguai immédiatement la voiture de mon étoile. Le cocher me regardait avec curiosité du haut de son siège et il m'intimidait énormément, ce cocher, très digne et très gras.

Cependant je hasardai :

— C'est bien le coupé de Mlle X...?

— Oui, fit-il narquois. Vous êtes sans doute le *petit jeune homme?...*

— Oui, c'est moi! dis-je avec orgueil.

— Eh! bien montez et attendez l'heure du berger!

Et satisfait de sa plaisanterie il se mit à rire.

Gauchement je montai dans la voiture capitonnée de satin cerise, ornée d'une glace, et qui semblait un coquet salon. Puis l'air y était imprégné d'un parfum très doux que je connaissais bien.

J'attendis quelques minutes, fermant les yeux et bientôt une voix qui me fit tressaillir demanda :

— Il est là?

L'actrice ouvrit la portière et sauta légèrement dans le coupé et se blottit contre moi.

La femme de chambre la suivit et s'assit sur le strapontin; de suite, elle regarda avec un intérêt soutenu ce qui se passait au dehors.

J'étais arrivé au moment que je redoutais le plus. Je cherchais vainement un mot, un seul... Fort heureusement, Mlle X... était mieux préparée que moi à des situations de ce genre, et elle me prit dans ses bras en me disant, tandis que la voiture partait à toute vitesse :

— Eh bien, es-tu heureux d'être près de moi?...

Je me tirai d'embarras en l'embrassant, et je crois que plus d'esprit ne m'eût alors guère servi.



Le trajet fut court. A un appel du cocher, une porte colossale s'ouvrit et la voiture vint se ranger devant un péristyle où nous attendait un nouveau domestique.

Gêné par la somptuosité de cette demeure, je suivais l'actrice, qui gravit un étage, m'ouvrit une porte et, me poussant doucement, me dit : « Entre là et attends. On viendra te chercher ».

J'étais dans son boudoir. Bien que je fusse préparé aux éblouissements de tous genres, ce que je voyais dépassait les fantaisies de mon imagination.

Sur la cheminée, j'avisai un minuscule vase de Chine dans lequel achevaient de se faner quelques violettes.

Ces fleurs, je les lui avais données quelques jours plus tôt et l'attention délicate que je découvrais me rendait tout fier. Je tenais donc une bien grande place dans son cœur !

Enfin la femme de chambre vint me dire, avec ses satanés clignements d'yeux, que « Madame m'attendait ». Elle me conduisit dans une salle à manger de style grandiose et dont la vue porta mon émerveillement à son comble.

Deux couverts mis. Des fioles de toutes formes, des vins de toutes couleurs et, dans un panier, du champagne, chose qui m'était inconnue.

Mlle X... parut. Elle était délicieuse dans son peignoir de satin orné à profusion de dentelles, et je restai paralysé à la vue de tant de grâce. Elle sourit de l'effet

produit et me fit asseoir; puis se plaçant en face de moi, elle dit :

— La glace est rompue entre nous, n'est-ce pas, mon cher petit? Tu n'as pas peur? Tu es ici comme chez toi, car tu sais que je t'aime bien. Il me semble même, ajouta-t-elle naturellement, que je t'aimerai longtemps!

A vrai dire, il y avait là matière à réflexion. Mais j'étais bien capable de réfléchir! Puis elle sut donner immédiatement à la conversation un tour de bonne camaraderie qui me rendit mon aplomb.

Le souper fut donc gai et pour me mettre à l'unisson de ma petite fée, qui aimait assez à plaisanter le monde qui l'entourait, je ridiculisai de mon mieux les acteurs que je connaissais. Je mangeais peu, mais je buvais beaucoup, en quoi ma compagne m'encourageait vivement.

Ma timidité disparaissait, je me sentais devenir audacieux et je rapprochai ma chaise de la sienne. Après le café, on fuma des cigarettes de dames qui me parurent horriblement fortes.

Lorsque deux heures sonnèrent, la charmante actrice me dit :

— Oh! comme le temps passe! deux heures... il faut être sage et rentrer chez soi...

— Rentrer?... fis-je inquiet.

— Oui... chez vous, monsieur!... là... et elle montrait en riant la porte de sa chambre. Allons...

Et comme je ne bougeais pas, elle me prit par le bras :

— Oh! qu'il a l'air bébête... c'est donc vrai que je suis ton premier amour?...

— Oui, murmurai-je honteux.

— Hum!... Bast! l'expérience viendra vite...

Et elle me poussait doucement vers cette fameuse chambre dans laquelle je pénétrai tout tremblant... il y avait là un diable de lit, majestueux comme un trône, placé sur une estrade...

— Déshabille-toi... je ne te regarde pas! me dit Mlle X... avec un grand sérieux.

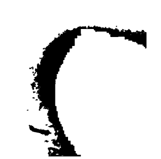
VI

Le lecteur me pardonnera le récit un peu long de cette aventure. Il fût devenu intéressant s'il m'eût été permis d'en nommer l'héroïne, car beaucoup l'ont connue et tous ont entendu parler de cette actrice qui devint l'une des plus charmantes étoiles de Paris, aussi célèbre par sa beauté que par son esprit.

A trente ans, elle s'éteignit, oubliée déjà, après une longue et terrible maladie de poitrine. Elle laissait à des indifférents une fortune due, il faut bien l'avouer, plus à ses charmes qu'à son talent.

*
* *

Je vous parlais donc de ce joyeux théâtre des Variétés, alors dirigé par les frères Cogniard, — car si Hippolyte seul était en nom, Théodore se tenait



derrière le rideau. C'était le secret de Polichinelle, et les deux vaudevillistes avaient été contraints à cette combinaison par les lois de la Société des auteurs, défendant déjà à un impresario de faire représenter chez lui des œuvres de son cru.

C'était une physionomie bien parisienne, cet Hippolyte Cogniard. Homme aimable, d'une distinction suprême, galant avec les dames, charitable souvent, toujours accessible, ayant sans cesse aux lèvres le sourire qui désarme, promettant beaucoup, c'était un donneur d'eau bénite de cour. On savait qu'il ne fallait pas compter outre mesure sur ses promesses, mais il était si charmant ! Dans les dernières années de sa vie, sa bonne humeur l'ayant abandonné, il était devenu quelque peu brutal et avait mérité le surnom de *Père la Franchise.*

Mais à l'époque dont nous parlons, Hippolyte Cogniard avait à peine cinquante ans et n'en paraissait pas quarante. Toujours élégamment vêtu, il portait constamment une cravate blanche, habitude contractée alors qu'il étudiait la médecine. Il avait avec le célèbre d'Ennery quelque ressemblance, avec une allure plus boulevardière.

Cogniard s'était entouré d'un cercle très restreint d'auteurs. Outre son frère, les anciens collaborateurs admis au festin se nommaient Clairville, Lambert Thiboust, Delacour et Siraudin. Les autres devaient se contenter des miettes.

Clairville surtout était de toutes les pièces; mais aussi quel homme, quel *piocheur*, et comme il avait vite mis sur pied un joli rondeau, quelques amusants couplets. Journellement, il apportait des idées nouvelles.

C'était l'astre autour duquel gravitaient les autres membres de cette riche collaboration. Aussi, seul avait-il son franc parler avec Hippolyte Cogniard, très autoritaire sur son théâtre.

Que de scènes entre le vieux vaudevilliste et l'élégant directeur; que de querelles, d'injures interrompirent les répétitions!

Combien de fois ai-je vu Clairville prendre son chapeau et quitter la scène en traitant le directeur d'idiot, compliment auquel Cogniard répondait par des épithètes analogues.

— Jamais, s'écriait Clairville, je ne remettrai les pieds ici... J'irai porter mes pièces ailleurs!

Et il rentrait chez lui, où il s'enfermait.

Cependant Cogniard appréciait trop bien les qualités de son collaborateur pour ne pas être poussé à s'incliner devant son entêtement par ses intérêts. Il n'ignorait pas que la brouille définitive était impatiemment attendue par les autres directeurs, qui sauraient en profiter pour accaparer le fécond vaudevilliste.

Aussi, après une courte hésitation, se résignait-il à céder encore.

Il envoyait chez Clairville son régisseur général,

Rousseau, qui, gagnant un à un ses chevrons, devait être un jour, lui aussi, l'homme indispensable.

Clairville, d'ailleurs, était si bon, si loyal, qu'il ne tenait pas rigueur à ce Cogniard, qu'il aimait pour ses espiègleries d'enfant terrible. Celui-ci, à chaque réconciliation, lui demandait son pardon à genoux, offrant, de l'air le plus grave du monde, sa direction ! sa bourse ! son ruban de la Légion d'Honneur ! sa tête !!! à son farouche collaborateur. Et la querelle se terminait par un bon repas chez Vachette, repas auquel on conviait le joyeux Lambert Thiboust, la gaieté faite homme !

Encore un aimable garçon, celui-là, Gascon de Paris, ayant la poignée de main et la promesse faciles, sincère au moment où il promettait, capable, dans l'ardeur du premier mouvement, de donner sa bourse au camarade qui le rencontrait sur le boulevard... et qu'il eût fait éconduire s'il se fût présenté chez lui.

Donc, Cogniard, Clairville et Lambert Thiboust, escortés de deux artistes et amis de la maison, Raynard et Alexandre Michel, s'en allaient gaiement dîner chez Vachette.

A neuf heures, Clairville se levait de table, s'excusait d'être forcé de partir, ayant à travailler le lendemain matin. On n'insistait pas, car on savait que le travail était le bonheur de cet homme laborieux.

Le matin, à sept heures, le vaudevilliste était dans son cabinet, se promenant la plume à la main. De ci,

de là, il s'arrêtait, écrivait un couplet, prenait quelques notes. Vers neuf heures, il s'asseyait, ayant préparé suffisamment son travail et jusqu'à onze heures ou midi, il écrivait fiévreusement. On ne le dérangeait pas. Lorsqu'il se sentait taquiné par son estomac, il se rendait dans la salle à manger où l'attendaient sa femme et ses fils.

Clairville partait donc du restaurant, doucement mis en gaîté par un bon dîner.

Alors le Cogniard cérémonieux disparaissait et il disait en riant à ses joyeux convives :

— Le chat est parti, que les souris dansent !

En effet, tant que Clairville avait été là, on avait causé affaires, discutant les projets de pièces pour l'avenir, les distributions, les mises en scène... Lui parti, la contrainte disparaissait, et vivent les plaisirs !

Hippolyte mettait son chapeau sur l'oreille, ce qui signifiait : « On va s'amuser jusqu'à demain matin ! » Lambert chantait des couplets sur les airs de la clé du caveau ; Alexandre Michel faisait des imitations ou racontait des anecdotes sur l'empereur Nicolas de Russie, Raynard narrait des histoires grivoises... puis on sortait, sans but précis.

— Bast ! disait Thiboust, l'âme de ces parties nocturnes, allons à Mabille ou à Bullier... là où il y a de la lumière et des femmes.

Et les autres acceptaient avec joie :

— Vivent les bons vins et les petites dames ! la jeunesse n'a qu'un temps !

Cogniard était alors réellement heureux. Du directeur, il ne restait rien. C'était un gai compagnon de plus dans cette bande folle. On se tutoyait, on se tapait sur le ventre, on se faisait des niches d'écoliers.

Et tout à coup Thiboust, prenant un air sévère, disait à Hippolyte :

— Si ton fils Léon te voyait, père débauché ! quel exemple !

— Ah ! parlons-en, de mon fils Léon ! répondait Cogniard avec un fureur comique. Il me coûte les yeux de la tête et il en fait de belles ! J'ai dû lui interdire l'entrée du théâtre !

— Pourquoi ? demandait-on en chœur.

— Parce qu'il est venu avant-hier soir aux Variétés gris comme un Polonais — un Polonais qui est gris, naturellement — et en compagnie de vieilles biches...

— Des biches au bois, ça te connaît, Hippolyte, interrompait Thiboust.

— Croiriez-vous, mes amis, continuait Cogniard jouant la colère, que ce galopin avait pris l'avant-scène de la direction et qu'il s'est mis à siffler ce charmant vaudeville que nous avons écrit, Clairville et moi, en criant :

« — Ah ! que c'est mauvais !... et dire que c'est de papa !

« On a mené mon Léon et sa bande au poste et

quand le commissaire de police a demandé son nom au scélérat, il a répondu :

« — Je suis Léon Cogniard, le fils de l'immortel auteur de la *Cocarde tricolore*, chevalier de la Légion d'Honneur et pour le moment directeur du théâtre des Variétés.

« Voyez-vous l'ahurissement de cet honnête fonctionnaire, qui essaya d'un peu de morale.

« — Bast ! a dit mon chenapan de fils, mon père en a fait bien d'autres !

— C'est bien le cas de dire : tel père, tel fils ! ajoutait sentencieusement Thiboust.

Enfin on arrivait à Mabille ou à Bullier.

Lambert Thiboust et Raynard dansaient avec l'ardeur de commis de nouveautés, tandis que Cogniard s'amusait follement à les regarder.

On invitait quelques grisettes, ou soi-disant telles, à souper et l'on remontait en voiture.

En passant devant les Variétés, Thiboust criait à Cogniard :

— Cache-toi, Hippolyte, songe à ton prestige d'impresario ! Tu vas faire rougir ton concierge !

* * *

Les lendemains de ces petites fêtes étaient moroses.

Cogniard, fatigué, arrivait au théâtre de méchante humeur, ne parlant que d'amendes et de résiliations.

Et le soir il rentrait chez lui à six heures, en disant ; « Je veux me punir de cette nuit de débauche en dînant avec ma femme ! »

Et il apportait à Mme Cogniard le bouquet du remords, — un bouquet de violettes de deux sous.

La direction des Cogniard aux Variétés a laissé un souvenir radieux. Que de gaieté aussi bien chez les directeurs que chez les artistes... mais aussi que de succès !

Relativement, le prix des places était peu élevé. Un fauteuil d'orchestre coûtait cinq francs, et la salle, comble, ne pouvait produire que quatre mille cinq cents francs. Mais ce maximum était en même temps la moyenne, en ces temps heureux.

Une troupe d'ensemble remarquable : Lassagne, extraordinaire dans les bas-comiques ; Leclère, un comédien de talent, une « nature » ; Colbrun, si amusant ; Charles Potier, si fin ; Kopp, Christian, Ambroise, Heuzey, Raynard, Thierry, et en représentation : Bouffé, Levassor, Arnal, Numa, Virginie Déjazet !...

Et les femmes ! Les plus jolies de Paris entouraient des actrices de talent comme Boisgontier et Alphonsine.

Cette Boisgontier, était-elle assez originale avec sa grosse bonhomie, sa voix nazillarde et sa démarche bizarre ! Ce n'est pas encore l'excellente Mathilde qui la remplacera, malgré tout son talent.

Boisgontier faisait rire sans le moindre effort, sans la plus légère grimace. Elle apportait à la scène sa na-

ture ronde, sa physionomie charmante, empreinte d'une bonne humeur communicative, — car elle avait un visage adorable, cette comédienne ! Et quelle bonne fille, ou pour mieux dire, quel bon garçon, à la ville. Bohème, charmante camarade, fumant la pipe et buvant d'énormes verres de cognac sans sourciller. Un vrai marsouin !

Boisgontier fut pauvre toute sa vie. Pourtant elle avait connu l'opulence, mais ce moment de splendeur avait peu duré.

Elle était devenue la maîtresse d'un gentilhomme mystérieux qui se faisait appeler le comte de... mettons Trois Etoiles. Ce protecteur, qui semait l'or sur son passage, avait installé l'actrice dans un superbe hôtel, aux Champs-Elysées. Tout était princier dans cette demeure et *Boibois*, comme on appelait familièrement la comédienne, n'avait que la peine de puiser dans des coffres et d'exprimer ses plus coûteuses fantaisies.

Mais elle n'avait rien de la fourmi, la bonne *Boibois*, et l'or fondait dans ses mains. Elle prenait des bains de lait dans une baignoire en argent massif, pour imiter Mlle Georges. Elle avait voitures, mais tutoyait son cocher et ses domestiques qui la volaient avec ensemble.

Chez Boisgontier, tous les camarades des grands et des petits théâtres allaient dîner sans façon, comme plus tard chez cette bonne Céline Montaland. Ce comte

aimait, lui aussi, la fréquentation des gens de théâtre, et artistes et auteurs mettaient à profit ses excellentes dispositions, recevant de l'étrange nabab des cadeaux et même de l'argent.

Boisgontier n'était pas folle de son *monsieur* et ne se gênait point pour lui faire des infidélités.

— Je ne le *gobe* pas, disait-elle, mais je l'estime, cet homme généreux !

Une seule chose contrariait l'actrice. Lorsque le fameux comte passait la nuit chez elle, il plaçait sur une table deux pistolets chargés. La vue de ces armes effrayait Boisgontier qui avait bien tenté de savoir la cause de ces précautions.

— Une habitude contractée dans mes voyages ! avait répondu son protecteur en riant nerveusement.

Elle devait se contenter de cette raison et n'insista plus. Mais un matin, vers six heures, un domestique pénètre effaré dans la chambre de l'actrice. Des étrangers avaient sonné, il avait demandé qui était là et on avait répondu : « Ouvrez au nom de la loi ! »

— Que faut-il faire? questionna le valet.

— Allez ouvrir, dit le comte en sautant du lit.

Et tandis que le domestique obéissait, le mystérieux gentilhomme prit un de ses pistolets et, le plus tranquillement du monde, se fit sauter la cervelle devant Boisgontier presque évanouie.

Le commissaire de police, survenant, ne trouva qu'un cadavre au pied du lit de l'actrice.

On sut alors que le riche protecteur de la comédienne, le grand seigneur si prodigue, était simplement le caissier des Jésuites et qu'il avait détourné en moins de deux ans près de trois millions.

Cette pauvre Boisgontier dut rendre tout ce qu'elle tenait de cet homme, et elle se trouva du jour au lendemain sur le pavé de Paris, sans autre ressource que son grand talent.

Le faux comte fut le seul protecteur de l'amusante actrice. Toujours elle vécut de ses appointements, peu considérables. Toute sa vie elle logea en hôtel garni, prenant ses repas aux tables d'hôtes ou chez les marchands de vins. Longtemps elle eut pour ami un capitaine de la ligne, devenu plus tard général, et qui la quitta pour se marier ; — rupture qui causa à Boisgontier un chagrin profond.

Partie pour chercher fortune en Russie, elle en revint malade, paralysée et dut entrer à la maison Dubois, où la Société des Artistes dramatiques veilla sur elle jusqu'à la fin. Elle mourut peu de temps après et je fus seul, je crois, à envoyer au courriériste théâtral du *Figaro*, Jules Prével, quelques lignes nécrologiques sur cette actrice, oubliée après tant d'éclatants succès.

A l'enterrement de Boisgontier, créatrice d'un genre qui a gardé son nom, il n'y avait pas cinquante personnes !...

Dans cette troupe des Variétés, il y avait aussi la jolie et toute gracieuse *Judith Ferreyra*, une ingénue

qui avait tout pour elle, la beauté, l'intelligence scénique et une voix charmante. Elle créa plus tard, et remarquablement, le rôle de Rothomago fils au Cirque-Impérial, rôle qui fut repris au Châtelet par la jolie Milla, aujourd'hui paisible rentière.

Ah ! quel souvenir ont conservé de Judith Ferreyra ceux qui l'ont vue si adorablement naïve dans les ingénuités et jouer les travestis avec un entrain endiablé ! La pauvre fille est morte à trente ans, en pleine jeunesse, en plein succès, au moment où elle allait épouser Victor Chéri, le compositeur frère de Rose Chéri. Celui-ci ne se consola pas et il se suicida quelques années après ce malheur que le temps avait été impuissant à lui faire oublier.

Il y avait là encore *Alphonsine*, la reine des soubrettes, l'éternelle amoureuse — en scène — de Lassagne d'abord, ensuite de Dupuis. Elle épousa un petit peintre décorateur qu'elle menait à la baguette. Le pauvre garçon recevait, avant de partir à son travail et pour sa journée, une jolie pièce de deux francs... et elle lui recommandait, en lui remettant cette somme, de ne pas entretenir des danseuses ! Les jours de paye, elle l'attendait prête à frapper si sa semaine était écornée. Il en avait une peur horrible.

Alphonsine était bien jolie, elle aussi. Mais, disait Siraudin, c'est une beauté bourgeoise, un peu *popotte !* La taille bien ronde, les épaules superbes, elle avait été l'actrice adorée du boulevard du Temple, alors qu'elle

faisait partie de la troupe du petit Lazary et que, après avoir joué, elle allait aider sa mère dans son commerce d'oranges, en plein vent. « Un sou la Valence ! la belle Valence ! » criait, de sa voix la plus harmonieuse, la jeune artiste.

Aux Délassements-Comiques, tout Paris accourut la voir dans le *Ver Luisant*, une féerie d'Edouard Brisebarre. Elle fut engagée ensuite à la Gaîté pour jouer dans les *500 diables* et passa aux Folies-Dramatiques sous la direction Mourier.

Cogniard désirait s'attacher cette comédienne excellente, mais elle avait un engagement de trois ans. Mourier, qui l'estimait à sa valeur, la laissa partir, lui disant :

— Allez, mon enfant, vous avez trop de talent pour rester chez moi. Le grand public vous attend et je ne veux pas nuire à votre avenir... vous êtes la meilleure soubrette de Paris.

— Oh ! minaudait Alphonsine, je ne réussirai pas aux Variétés, monsieur Mourier.

— Malheureusement pour moi je suis certain du contraire, répondit son original directeur. Toutefois, si vous ne vous plaisiez pas au boulevard Montmartre, revenez au boulevard du Temple, où vous serez toujours la bienvenue !

Mourier ne s'était pas trompé. Aux Variétés ce ne fut pas une réussite, ce fut un triomphe. Alphonsine y fut mise en lumière par quantité de superbes créations et

devint l'idole du public. Elle quitta les Variétés, cependant, pour entrer au Palais-Royal, dont les directeurs ne surent pas tirer parti de son beau talent.

Elle passa ensuite à la Renaissance et y créa le genre que continua Mme Desclauzas, les jeunes duègnes chantantes. Le couronnement de sa carrière fut le rôle de Mme Guichard dans *Monsieur Alphonse*, le chef-d'œuvre de Dumas fils qui vient d'être repris à l'Odéon avec Tessandier, qui n'est pas Alphonsine, il s'en faut.

Alphonsine est morte à cinquante-trois ans. Elle avait, à force d'économie, amassé une fortune rondelette. Son avarice bien connue la faisait peu aimer par ses camarades, et lorsqu'elle habitait Asnières, elle avait trouvé une façon d'inviter ceux-ci à venir passer la journée chez elle. Cela coûtait cent sous pour les deux repas, et il fallait payer d'avance, la comédienne n'aimant guère faire de crédit !

Aux Variétés, *Scrivaneck* jouait les travestis. Beauté froide, formes impeccables, son organe rappelait assez celui de Virginie Déjazet, mais elle n'avait de la créatrice de *Monsieur Garat* ni la gaieté, ni la finesse. Elle a soixante-huit ans et donne des leçons de déclamation. De ci de là, elle joue entourée de ses élèves dans des représentations extraordinaires.

Daudoird était une petite Marseillaise, brune alerte, beauté chiffonnée, d'une élégance exquise et faite merveilleusement. Elle jouait également les travestis. Etait connue pour son esprit primesautier. Celle-ci est une

disparue, qui se cache pour ne pas montrer qu'elle a subi des ans l'irréparable outrage.

De Géraudon était surtout une jolie femme, portant avec élégance des toilettes magnifiques. Elle fait encore partie de la troupe du Vaudeville. *Hinry*, très jolie, comédienne adroite, est encore une disparue.

Caroline Bader jouait les premières soubrettes. Cette grosse réjouie a tenu un moment un bureau de tabac dans le passage Jouffroy.

Hortense Schneider avait débuté aux Bouffes-Offenbach. C'est de Bordeaux, son pays, que venait cette jeune personne, qui devait être la première reine de l'opérette. Elle habitait au cinquième étage une petite chambre dans la maison de son camarade Berthelier. Comme elle se levait tard, le comique, qui faisait lui-même son ménage et sa cuisine, lui apportait dans son lit le café au lait qu'il avait préparé.

Cogniard avait engagé Schneider, mais il ne la devina point et se la laissa prendre par le Palais-Royal, où Lambert Thiboust lui écrivit des rôles permettant à sa nature primesautière, à son talent si original, de se révéler. Ai-je besoin de rappeler que plus tard, elle devint la plus brillante étoile de ce théâtre des Variétés qui l'avait dédaignée, et qu'elle y créa la *Belle Hélène*, la *Grande Duchesse*, la *Périchole*...

On dit qu'elle eut l'amour des rois et des empereurs et qu'elle a gardé, de ses jours de triomphe, quelques bons millions. Il y a peu de temps, on a parlé d'elle

pendant vingt-quatre heures à propos de son divorce. Elle vit de ses rentes dans une belle propriété, aux environs de Paris.

Schneider n'a jamais été remplacée, même par Judic qui, dans la *Belle Hélène*, ne retrouva pas les extraordinaires fantaisies et l'exubérante gaieté de la créatrice.

Gervais était une ingénue, au physique piquant, qui ne manquait pas de talent. Elle boitait légèrement. Doit jouer les duègnes aujourd'hui.

Enfin *Léonide Leblanc*.

Léonide, à dix-sept ans, était le minois parisien le plus joli que l'on puisse imaginer. L'acteur Blondelet, toujours à l'affût des jolies femmes pour le compte de son directeur, l'avait découverte au théâtre de Belleville où elle jouait un rôle d'amour dans une revue. Il avait été émerveillé et l'avait présentée à Cogniard qui avoua n'avoir jamais rencontré tant de grâce, de jeunesse et de beauté réunies. Il l'engagea sur-le-champ.

— Combien voulez-vous gagner ? lui demanda-t-il.

— Ce que vous voudrez, monsieur, répondit-elle.

La pauvre enfant était toute tremblante en présence de ce directeur d'un grand théâtre, et elle signa avec joie un engagement de trois ans, à raison de douze cents francs pour la première année, quinze cents et deux mille pour les suivantes. A Belleville, elle gagnait soixante francs par mois. C'était donc pour elle la fortune !

Léonide se croyait destinée aux petits rôles. Elle ne connaissait pas Cogniard qui, ayant pressenti en elle une ingénue de race, projetait de lui donner la place de Judith Ferreyra, qui retournait au Gymnase.

Dans son cabinet, en présence de Clairville et de Rousseau, il fit passer une audition à sa petite pensionnaire. Elle était bien gauche, bien timide, la voix restait étranglée dans le gosier, et cependant, si grand était le charme de cette jeune fille, qu'ils furent enthousiasmés.

Les débuts furent heureux. La femme était si jolie que le public lui pardonna facilement les imperfections de l'actrice et elle devint vite l'enfant gâtée des fauteuils d'orchestre.



VII

Je tiens aussi à vous parler du répertoire des **Variétés** sous Cogniard.

Les revues de fin d'année les plus réussies y furent représentées, entre autres la *Lanterne magique*, de Clairville, Siraudin et Thiboust, et *Ohé! les p'tits agneaux*, le chef-d'œuvre du genre dans lequel toute la joyeuse troupe donnait.

Ah ! ces fameux « petits agneaux », comme c'était vif, spirituel, gai et mordant. Voilà la vraie revue, et elle n'eut jamais sa pareille ; Clairville y avait rimé tant de fins couplets, de si jolis rondeaux, sur des timbres choisis ou sur des airs nouveaux de Jules Narjeot et de Victor Chéri ! Et quelle mise en scène ! Quel enchantement pour l'œil que le tableau des vendanges, replacé ailleurs par d'autres vaudevillistes, mais non plus avec le même succès. Les costumes étaient ravissants et portés crânement par trente femmes plus jolies les unes que les autres.



Où diable avait-on découvert ce bataillon féminin? je me le demande aujourd'hui en voyant les petits monstres que l'on exhibe maintenant dans les revues.

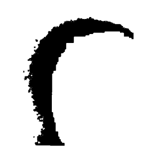
Outre leurs revues justement renommées, les Variétés jouaient des féeries, comme les *Bibelots du Diable* et la *Fille du Diable;* des comédies telles que les *Poseurs* et des drames populaires dont les *Compagnons de la Truelle* sont demeurés le type.

Mais la vraie fortune de ce charmant théâtre, c'était le vaudeville, un genre qui ne se réclamait ni des petites femmes, ni du costumier pour réussir. Avec un seul acte on faisait recette et c'est alors que défilèrent sur l'affiche ces abracadabrantes fantaisies: *Les lanciers, l'Ut dièze, Rose des bois, Drin! drin! Un Turc pris dans une porte, Le mari dans du coton, Deux chiens de faïence, Les deux sourds, La permission de dix heures, l'Homme n'est pas parfait, l'Amour, quéqu'c'est qu'ça?* et tant d'autres que les cafés-concerts jouent aujourd'hui encore avec profit!

* * *

Malgré tous ces succès, Hippolyte Coignard s'adjoignit un associé, Jules Noriac. Homme d'esprit, romancier de talent, journaliste brillant, mais c'était un bien médiocre directeur.

Noriac exécrait le vaudeville qui, selon lui, avait fait son temps. En réalité, comme toujours, si la faveur



du public s'éloignait de ce genre, la faute en incombait aux auteurs qui, fatigués, n'y apportaient plus d'originalité.

Le nouvel impresario alla trouver Offenbach qui, déjà, avait fait représenter aux Bouffes tant de petits chefs-d'œuvre en un acte et son fameux *Orphée aux enfers*. Offenbach, cet Allemand plus Parisien qu'un boulevardier de naissance, et dont les journaux chantaient la gloire naissante, dont tous les flonflons couraient les rues.

Ce compositeur avait, depuis longtemps, jeté un regard d'envie sur ce joli théâtre des Variétés qui, mieux qu'aucun autre, lui semblait convenir à ses œuvres.

Jules Noriac entraîna Offenbach chez Cogniard.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria le vieux directeur tout interloqué. Monter une grande opérette aux Variétés... aux Variétés, le berceau du vaudeville !

— Le vaudeville est mort et c'est moi qui l'ai tué, répondit froidement Offenbach. Une opérette de moi, c'est une fortune pour vous...

— Ou la ruine! Non, les voilà bien, ces musiciens! parce qu'ils ont eu quelques succès, rien n'existe plus hors leur musique... et nous autres, les vieux vaudevillistes, qui avons fait la prospérité de ce théâtre et de bien d'autres, nous ne comptons plus... le dieu du jour, c'est l'opéra-bouffe ! C'est vous qui le dites, mais je ne suis pas forcé de vous croire !

Offenbach n'était pas homme à s'émouvoir pour si



peu, et après avoir écouté sans sourciller le vieil auteur défendre son genre favori, il pria simplement Cogniard de venir déjeuner chez lui en compagnie de Noriac. Deux jeunes écrivains d'avenir, bien Parisiens aussi ceux-là, Meilhac et Halévy, y seraient, car ils étaient les auteurs du livret de l'opérette en cause, la *Belle Hélène.* Ceux-ci liraient la pièce et lui, Offenbach, ferait ensuite entendre sa partition. Il savait d'avance que Cogniard sortirait ravi, charmé, enthousiasmé !

— Ce diable d'Offenbach, fit Cogniard, on jurerait qu'il croit à ce qu'il dit ! Mais, malheureux, je n'ai pas de chanteurs dans ma troupe et vous ne supposez pas que je vais en engager ?...

— Pas de chanteurs... et Dupuis ?...

— Oui, passe pour celui-là, il a une voix...

— C'est un ténor superbe... et Kopp ?

— Kopp ! s'exclama le directeur. Kopp un chanteur... non, laissez-moi rire !

— Et Couderc ? continua Offenbach.

— De mieux en mieux... Couderc dansera vos airs, mais quant à les chanter !...

— Et Grenier ?

— Grenier ? un prix de comédie, qui ne peut sortir une note !

— Il me suffit... enfin, Hamburger ?

— Hamburger ? au moins, voilà de l'imprévu... Hamburger chanteur ?... vous devenez fou, mon pauvre Offenbach.

— Mais non, dit le compositeur avec calme. Voyez-vous, mon cher Coignard, le talent ne consiste pas à faire de la musique pour ceux qui savent chanter... cela serait vraiment trop facile et peu nouveau. Ma musique, à moi, est assez belle pour n'être pas interprétée par des *voix*. J'écris des airs que tout le monde peut chanter sans études et retenir sans efforts... c'est pourquoi mes flonflons sont tous populaires!

— Vous n'êtes pas modeste, mon cher Offenbach!

— La modestie ne sert à rien. Je sais que j'ai beaucoup de talent et j'ai la franchise de le dire, voilà tout!

— Oui, tout cela est fort bien. Mais et la première chanteuse... quelle que soit votre musique, encore faut-il une femme possédant une voix agréable pour l'interpréter... je vous attendais là!

— Une première chanteuse, oui, vous avez raison, Coignard, il en faut une. Mais je l'ai sous la main. Vous la connaissez bien, puisque, après l'avoir eue chez vous, vous l'avez laissée s'engager ailleurs.

— Son nom?

— Hortense Schneider.

— Schneider, une première chanteuse! mais cette petite n'a jamais rien fait chez moi...

— Ne vous en vantez pas. Prenez Schneider, c'est l'étoile que demain tout Paris voudra voir et entendre!

*
* *

Cogniard alla déjeuner chez Offenbach et les prévisions de celui-ci se trouvèrent pleinement réalisées. D'emblée, la *Belle Hélène* fut reçue, à la grande joie de Noriac dont cette réception était le triomphe personnel.

Immédiatement mis en répétition, l'opéra-bouffe demanda deux mois d'études. Enfin arriva la première.

L'orchestre avait été augmenté et M. Lindheim était chargé de le diriger. A ces frais supplémentaires s'ajoutaient ceux des chœurs... le prix des places avait été augmenté, au désespoir de Cogniard.

Ce fut un succès colossal et la moyenne fut magnifique. Le vieux directeur, loin de se réjouir en présence de ce résultat, en fut profondément affligé.

En lui le vaudevilliste effaçait l'impresario et il avait la douleur de constater qu'en une soirée, l'opérette avait détrôné le vaudeville! Les chiffres étaient là... Jamais, depuis que les Variétés existaient, on n'y avait encaissé d'aussi fortes recettes.

Et plus on jouait la *Belle Hélène*, plus furieuse devenait la frénésie qui portait le public vers cet ouvrage endiablé. Les grandes chaleurs même n'eurent aucun effet et ne ralentirent point cette vogue inouïe. Et Cogniard, désespéré, gagnait un argent fou!

Il fallut bien rester dans cette voie heureuse, et, après la *Belle Hélène*, vinrent la *Grande Duchesse de Gérolstein* et *Barbe Bleue*, puis la *Périchole*, toujours

avec Dupuis et Hortense Schneider, toujours avec le même bonheur ! Offenbach triomphait, et non pas seulement au Variétés, mais encore au Palais-Royal, où il donna cette *Vie Parisienne,* fantaisie extraordinaire qui, condamnée par les comiques de l'endroit, faillit ne pas être jouée.

Cette pièce, après huit cents représentations, est encore aujourd'hui un talisman sur l'affiche des Variétés !

*
* *

Une scène amusante se passa dans le cabinet de Cogniard quinze jours après la première de la *Belle Hélène.*

Cogniard, assis devant son bureau, fumait mélancoliquement un havane que venait de lui offrir Offenbach et regardait, irrité, le bordereau de recette de la veille. On avait fait le maximum !

Halévy, Meilhac et Noriac étaient là, ainsi que le compositeur, tous très joyeux.

La porte s'ouvre brusquement et, fou, le caissier entre et présente, d'une main tremblante, une note à Cogniard.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ? fait le directeur effrayé, en remarquant la physionomie de son oncle et caissier.

Celui-ci, ne pouvant parler, lui montre la fameuse note.

— Ah ! dit Cogniard, c'est le compte de Wacquiez, le copiste de musique. Eh bien ! payez.

— Regardez au moins le total ! articula péniblement l'employé.

Cogniard jeta un coup d'œil sur la note et blémit.

— Onze cents francs !... onze cents francs de copie de musique ! Il y a erreur, assurément... un zéro de trop...

Offenbach prit la note, l'examina et, la rendant au directeur, il dit, très doucement :

— Ma foi, ça n'est pas cher... j'en ai eu le double pour *Orphée* !

L'impresario bondit sur son fauteuil.

— Pas cher, onze cents francs de copie de musique ! mais je n'ai jamais payé cette somme pour une année !

— Oui, mais vous ne jouiez pas l'opérette, mon cher, et vous ne faisiez pas 6.000 francs de recettes !

Cogniard détaillait la note.

— Rôles en musique, 362 francs... comment, rôles en musique... pour qui ?...

— Pour les artistes, parbleu !

— Mais les miens ne sont pas musiciens ?

— Cela ne fait rien, c'est l'usage !

Cogniard, furieux, cria à Lanos, son caissier :

— Payez, mon oncle, puisque *c'est l'usage*... Je suis *dans le lac*, n'en parlons plus ! Cette pièce sera ma ruine !...

— Votre fortune, Cogniard, dit Offenbach en allu-

mant un nouveau cigare. Et la preuve, c'est que si cela vous convient, un banquier de mes amis vous achètera les recettes des cent premières de la *Belle Hélène* cinq cent mille francs... et il paiera comptant! Parlez... acceptez-vous?

Cogniard était disposé à accepter, mais Noriac s'y opposa énergiquement.

Le directeur-vaudevilliste, surmontant sa tristesse, dit aux auteurs :

— Tenez, pour noyer mon chagrin, je vous invite à dîner... et il ajoute mélancoliquement : « Ah ! Lambert Thiboust, où es-tu ? »

VIII

Un matin de l'année 1859, je rencontrai un de mes amis qui, poussé par la vocation, s'était fait acteur. Il jouait au cachet deux fois par semaine, les jeudis et dimanches au théâtre Saint-Marcel, démoli et rebâti depuis par Larochelle et devenu le théâtre des Gobelins.

Je ne lui dissimulai pas l'envie que son sort m'inspirait. Le griffonnage auquel j'étais condamné chez mon avoué m'amusait médiocrement, et je me sentais, moi aussi, le feu sacré. Jouer la comédie était mon rêve, et d'ailleurs, n'étais-je pas d'une famille d'artistes ?

Obligeamment, il m'offrit de me présenter à M. Keller, commissionnaire à la Halle, et qui pour le moment présidait aux destinées du théâtre où il jouait.

Pensez si j'acceptai ! Rendez-vous fut pris et le lendemain, à onze heures du matin, je fus exact. Le concierge du théâtre nous apprit que M. Keller était à déjeuner chez le marchand de vin d'en face.

— Allons-y, me dit mon ami.

— Y songes-tu ?... le déranger !... mais il nous recevra mal...

— Bast, il n'est pas fier, tu verras... c'est un directeur à la bonne franquette !

Je me laissai convaincre. M. Keller était un grand gaillard de belle mine, assez distingué. Installé à une table devant un énorme rostbeef aux pommes, il nous accueillit aimablement et nous invita à prendre quelque chose.

Nous acceptâmes, tout heureux de cette marque de condescendance Je fis connaître mes ambitions : je voulais me mettre au théâtre ; tout enfant, j'avais joué déjà et puis j'étais du « bâtiment » et je saurais me tirer d'affaire...

— Et quel genre voulez-vous jouer ? me demanda l'impresario d'un ton protecteur.

— Les jeunes comiques.

— Les comiques?... Ah ! oui, fit-il en se versant un verre de vin, ceux qui font rire?... C'est un emploi agréable, mais vous n'avez pas le physique assez drôle... vous seriez mieux dans les petits amoureux.

— Non, dis-je très résolu, je désire jouer les comiques.

— Ah ! ma foi, c'est votre affaire; moi cela m'est égal ! Eh bien ! attendez-moi et, après mon déjeuner, nous irons au théâtre voir mon régisseur. S'il y a un rôle vacant dans la pièce que l'on doit jouer dimanche, on vous le donnera.

J'attendis que Monsieur le directeur eût terminé son

repas, qu'il prît son café et qu'il fumât sa pipe — une pipe superbe ! Ce Keller, somme toute, était bien le directeur sans façons que l'on m'avait annoncé. Et bon garçon avec cela.

Enfin il se leva et, flanqué de mon ami et de moi, fit son apparition sur la scène. Me présentant à son régisseur général (il n'y en avait pas d'autres), un bon type de cabotin de province, Keller dit :

— Avez-vous un rôle de comique pour ce jeune homme ?

Le régisseur me mesura du regard, sembla chercher, puis s'écria :

— Oui ! X... est parti hier... il est engagé à Belleville et il a lâché le rôle créé par Lassouche dans les *Aventures de Mandrin*.

— Rien de mieux, fit Keller. Donnez le rôle à ce petit.

On me remit la brochure en me disant de venir répéter le soir même. Je partis ravi de mon bonheur et je passai la journée à étudier mon rôle qui, d'ailleurs, n'était pas long. J'étais à l'âge où l'on a la mémoire fraîche et le soir je savais à la lettre. Mon zèle me valut les compliments du vieux régisseur dont l'appui me fut dès lors acquis.

Le dimanche arriva et je débutai.

Le rôle était court, mais amusant. Chaque mot portait. Je le jouai en imitant l'acteur Lassagne, que j'avais vu si souvent, et je fis rire.

Keller me fit venir dans son cabinet et me témoigna sa satisfaction. Il était enchanté et fixa lui-même mon cachet à cent sous. Puis il dit au vieux régisseur de me distribuer dans le spectacle suivant, la *Poissarde*, le rôle créé par Colbrun. Et il ajouta :

— Et tenez-vous bien, jeune homme, car vous allez jouer avec Blum !

— Blum ? fis-je étonné, je ne le connais pas !

— Vous ne connaissez pas Blum ?... Blum des Folies-Dramatiques, un des meilleurs acteurs de Paris, qui a en outre l'honneur d'être le père de l'auteur de la *Femme qui mord*, jouée aux Variétés.

— Ah ! le père d'Ernest Blum ?

— Parfaitement.

— Je connais le fils de réputation.

A la répétition du lendemain, je vis ce fameux Blum. C'était en effet un bon comédien dont la mémoire n'était plus solide, mais qui ne manquait pas de talent. Dans la *Poissarde*, il jouait le rôle créé par Vannoy et il le jouait très bien. Il se montra pour moi très indulgent, me donnant des conseils, m'indiquant les traditions.

Enfin j'étais de la maison. Je gagnais là dix francs par semaine, ce qui me paraissait fabuleux, et je savais m'en contenter. Voulant être utile, j'étais toujours disposé à rendre service, soufflant au besoin, aidant le vieux régisseur pour les bruits de coulisses, copiant les petits rôles pour éviter à la direction les frais d'achat des brochures.

Keller s'était pris d'amitié pour moi, m'encourageait, me disant avec conviction, le pauvre homme :

— Continue, petit, tu iras loin !

J'écrivis même pour son théâtre un à-propos en un acte, sorte de revue : les *Chiffons de Paris*, qui me valut une gratification de cinquante francs. Le Pactole, quoi !

Il y avait dans la troupe un nommé Bohy qui jouait les jeunes premiers rôles dans les drames. C'était le Fechter de l'endroit. Petit, tout rond, il n'était plus de la première jeunesse ; mais le public du théâtre Saint-Marcel était bon enfant et s'amusait facilement.

Ce Bohy était un excellent homme. Possédant un peu de fortune et s'intéressant à moi, il m'emmenait dîner chez lui de temps à autre, devinant que je me couchais assez souvent sans souper. Il obtint le privilège de plusieurs petites villes de province, Vierzon, Issoudun, Châteauroux, etc. De suite il me dit que je pouvais me faire une situation convenable avec lui. Il me proposa donc d'être son secrétaire et de jouer les grandes utilités... le tout pour soixante-cinq francs par mois. Il me fournissait tous mes costumes, même ceux de ville. Je fus ébloui et j'acceptai, au grand désespoir de Keller, qui m'offrit, trop tard, vingt francs d'augmentation !

Je ne fatiguerai pas le lecteur en l'invitant à me suivre dans mes voyages monotones. Mes exploits de province ne l'intéresseraient guère, tant ceux d'acteur

que ceux d'auteur, car j'y fis représenter des pièces dont j'étais le principal interprète... comme Molière !

Mais les lauriers, mais les offres de Bohy, qui m'aimait beaucoup, ne réussirent pas à me retenir dans ces villes trop calmes pour un gamin de dix-sept ans qui se croit déjà quelque chose et se croit appelé à devenir quelqu'un. C'est à Paris que je voulais me fixer, et j'y revins peu de temps après l'avoir quitté.

J'allai voir M. Albert Monnier, un auteur connu, joué dans tous les théâtres du boulevard. C'était un ami de ma famille. Lorsqu'il fut au courant de ma situation, il me donna un bon de cinquante francs à toucher chez son agent, et une lettre de recommandation pour M. Oscar, régisseur général des Délassements-Comiques, dirigés alors par Léon Sari.

Le jour même, je me présentais au théâtre.

Le régisseur, le gros Oscar, comme on l'appelait familièrement, lut ma lettre, me considéra pendant quelques instants, puis s'informa du genre que je jouais, des scènes auxquelles j'avais appartenu... Puis lorsque j'eus répondu à tout, il dit :

— Mon jeune ami, c'est une bien petite place que j'ai à vous offrir... Mais il faut bien commencer ! Plus tard, quand nous vous aurons mis à l'épreuve, nous verrons ce que nous pourrons faire de vous.

Et il me remit le rôle de l'Isthme de Suez dans une revue intitulée : *Folichons et Folichonnettes*, et qui allait passer prochainement. J'acceptai, pénétré de re-

connaissance, l'occasion qui m'était offerte de faire une « création » à Paris. Le régisseur me dit de venir répéter le lendemain à une heure, *pour le quart.*

J'étais ému, le lendemain, lorsque je pénétrai pour la première fois sur cette scène. J'aperçus tout d'abord une vingtaine de femmes qui apprenaient un chœur, en attendant l'heure de la répétition, et quelques hommes arpentant majestueusement le théâtre en repassant leurs rôles.

Enfin parut le gros Oscar, coiffé d'une calotte en velours noir et portant, sous son bras, un volumineux manuscrit. L'auteur de la pièce (le neveu de Casimir Delavigne, s'il vous plaît!) le suivait de près. C'était un garçon de belle allure qui, de suite, fut entouré par les petites dames dont quelques-unes lui sautèrent au cou, l'étouffant sous leurs caresses.

— Quand donc serai-je joué à mon tour? pensais-je en contemplant cet heureux jeune homme.

Le chef d'orchestre, un gros homme à l'air martial, un nommé Gourlier, vint se placer à son pupitre, et le souffleur s'installa sur sa chaise, à l'avant-scène, après avoir pris le manuscrit des mains du régisseur.

Trois coups frappés par le gros Oscar et le silence se rétablit.

— Allons-y, mes enfants, dit-il avec solennité. Soyez sérieux, la pièce passe dans huit jours!

Et la répétition commença.

N'étant que du deuxième tableau, j'attendais mon

entrée, caché derrière le manteau d'Arlequin, en compagnie du pompier de service.

Mon tour vint. M. Oscar me chercha des yeux, puis, ne me voyant pas, il m'appela. J'entrai en scène.

Immédiatement, de fous rires s'élevèrent du groupe féminin et je compris que seul je devais être la cause de cette hilarité. C'était ma mise bizarre qui excitait tant de gaieté et je ne savais que trop combien elle était originale.

J'avais un pantalon à grands carreaux, trop court et collant, un gilet verdâtre et un misérable paletot étriqué et de nuance indécise. Un chapeau de paille unique en son genre complétait mon accoutrement.

M. Oscar, que le rire gagnait, feignit la colère et imposa silence aux petites dames... mais je ne savais quelle contenance tenir, n'osant ni faire un geste ni marcher. Je sentais les larmes venir et ma voix restait étranglée dans ma gorge.

Le régisseur comprit mon embarras et il me dit avec bienveillance :

— Allons, jeune homme, remettez-vous... je comprends l'impression d'un début... ne faites pas attention à toutes ces folles... je suis certain qu'elles ne savent pas elles-mêmes pourquoi elles ont ri tout à l'heure...

Je répétai mon Isthme tant bien que mal, faisant un effort violent pour dissimuler mon trouble, et, ma scène terminée, j'allai, en attendant une entrée que j'avais à

fa're au troisième tableau, me cacher dans le coin le plus sombre des coulisses. Là, je me mis à pleurer comme un enfant.

Une de ces dames, gentille petite brune, s'approcha de moi et me dit avec émotion :

— Vous pleurez ?... parce qu'on s'est moqué de vous, n'est-ce pas ?

— Oui, lui répondis-je, tout honteux d'être surpris. Ce n'est pas ma faute, à moi, si je n'ai pas les moyens de m'habiller mieux... j'arrive de province et j'y gagnais si peu...

— C'est vrai, fit-elle. Ces dames ne savent pas... elles se sont amusées sans méchanceté. Vous êtes pauvre, ce n'est pas un défaut, cela ! Eh bien, après la répétition, venez donc me voir, chez moi, 19, rue de Provence... Vous demanderez Mlle Georgette. J'ai à vous parler, ne manquez pas !

Très intrigué et un peu consolé, je me rendis à son invitation. Elle habitait à l'entresol. Après avoir hésité longtemps, je me décidai à sonner. Elle-même vint m'ouvrir et me fit entrer dans un petit salon.

Elle me questionna, l'air sérieux et bon, sur ma famille, sur moi-même. Elle me dit de ne pas me décourager, que je devais réussir puisque j'avais le feu sacré... Enfin, elle termina en me demandant de rester à dîner avec elle. Je refusai.

— Voyons, me dit-elle, pas de fierté... c'est en bonne camarade que je vous offre de me tenir compa-

gnie. Je suis seule aujourd'hui... cela me ferait bien plaisir...

J'acceptai, ne sachant comment m'en aller, et nous dînâmes en tête-à-tête, assez gaiement.

Au moment de partir pour le théâtre, elle me dit, timidement :

— Ecoutez, ne vous fâchez pas de la proposition que je vais vous faire... ne voyez en moi qu'une bonne camarade... Il faut vous faire habiller tout de suite pour que l'on ne se moque plus de vous. Vous n'avez pas d'argent en ce moment, je vais vous prêter cent francs et vous irez demain matin acheter des vêtements. De cette façon. quand vous arriverez à la répétition, on ne rira plus de vous.

Je rougis et je refusai assez sèchement. Mais Georgette se fâcha : j'avais vraiment trop d'amour-propre... nous étions tous les deux artistes... c'était un bien petit service et si je refusais elle ne me reparlerait de sa vie... et tout en continuant sur ce ton, elle glissait dans ma main un billet de cent francs. Je voulus le lui rendre. Elle entra alors dans une grande colère.

— Mais enfin, lui dis-je, je ne sais quand je pourrai vous restituer cette somme !...

— Bast ! fit-elle, vous vous acquitterez un jour ou l'autre... cela n'est pas si pressé !

*
* *

Le lendemain, j'arrivai à la répétition habillé de neuf. Je n'étais plus reconnaissable. Jugez de la surprise, du désappointement de ces dames qui avaient compté s'amuser encore à mes dépens.

— Ah ! ah ! fit le gros Oscar en m'examinant, vous avez donc fait un héritage?... Vous voilà mis comme un prince ! Je vais pouvoir maintenant vous présenter à M. Sari ! (car M. Sari, qui s'habillait fort mal, n'aimait que les gens bien mis).

Georgette vint à moi et me dit tout bas :

— Vous voilà gentil, à présent ! Je suis contente, vous avez produit votre petit effet !

— Oui, répondis-je, mais, ce qui me taquine, c'est de vous devoir cette somme et de ne pas savoir quand je pourrai vous la rendre !

— Nous avons le temps ! fit-elle en riant.

Néanmoins, je me mis à chercher le moyen de me libérer de cette dette qui me préoccupait beaucoup. L'idée me vint de faire des chansons et de tenter de les vendre à un éditeur nommé Paté, établi passage du Grand-Cerf, et qui m'en avait acheté plusieurs déjà. Quelques jours plus tard, je lui en présentai quatre, et toutes furent acceptées sur-le-champ, il me compta cent cinquante francs.

Tout heureux, j'écrivis à Mlle Georgette une lettre de remerciements, j'y joignis un billet de cent francs et je lui expédiai le tout dans un bouquet.

Le lendemain, à la répétition, Georgette vint à moi,

moins rieuse que de coutume et avec un accent empreint d'une certaine tristesse :

— Je vous remercie, j'ai reçu votre lettre et vos fleurs. Mais peut-être vous êtes-vous bien gêné pour me rendre cet argent dont je n'ai pas besoin ?

— Non, répondis-je très fier, vous m'avez porté bonheur... j'ai vendu quatre chansons à un éditeur !...

— Vous êtes donc auteur ? fit-elle, surprise.

— Oui, je fais des chansons que l'on commence à chanter et des pièces que l'on ne joue pas encore !...

— Mais que l'on jouera, assura Mlle Georgette.

IX

Nous voici donc à ces fameux Délassements-Comiques disparus, ainsi que beaucoup d'autres petits théâtres, sous la pioche du démolisseur, en 1862, et rebâtis pour bien peu de temps rue de Provence, à l'angle de la rue Le Peletier.

Au boulevard du Temple, cette scène avait d'abord vu les triomphes de Mme Saqui, la célèbre danseuse de corde. Ce théâtre était devenu ensuite les Délassements-Comiques.

Placés entre le petit Lazary et les Funambules, les Délassements avaient une façade assez coquette. Un mauvais sort semblait avoir été jeté sur cette modeste salle et ses heures de prospérité furent rares.

Cependant elle avait été souvent gérée avec intelligence, par M. Emile Taigny, d'abord, qui y donna quantité de pièces attrayantes et y joua lui-même, avec talent, les amoureux, tandis que sa femme, la gracieuse Mme Taigny, brillait dans les rôles de jeunes premières.

Dans ses troupes, ce petit théâtre compta de véritables comédiens, des gens intelligents, enlevés plus tard par les grandes scènes.

Citons Emile Villetard qui, très jeune, se mit à l'emploi des grimes, avait du talent et fut le meilleur compère de revue des théâtres de genre. Impossible d'être plus *gobeur*, plus naïvement drôle ; et Villetard n'était pourtant pas doué d'un physique heureux. Il y a à Ba-ta-Clan un comique connu surtout comme auteur, M. Bataille, qui lui ressemble étonnamment et dont le jeu rappelle un peu celui de Villetard.

Leriche, un comique genre Arnal, le père des demoiselles Leriche, qui avait de la verve, du mordant dans dans sa diction. Il alla aux Folies-Dramatiques, de là au Palais-Royal, puis au Châtelet. La petite-fille de Leriche joue avec succès au Palais-Royal, sous le nom de Cheirel. Le gros Markais, acteur assez amusant, et auteur quelquefois spirituel ; Mickels, un *Christian* mort très jeune.

Il y eut encore aux Délassements la gentille Alphonsine, dont nous avons parlé; Adèle Cuinet, qui fut la femme la plus séduisante de l'ancien boulevard, minois chiffonné, Parisienne jusqu'au bout des ongles et des formes ! Elle joua plus tard les jeunes duègnes excentriques aux Folies-Dramatiques, aux Bouffes-Parisiens, puis aux Nouveautés. Tient aujourd'hui l'emploi des duègnes à Cluny.

Sous la direction Hildebruner, qui se termina par

une faillite, les Délassements possédèrent un artiste d'un rare talent mais qui se grisait abominablement ; il se nomme Bourguignon.

N'oublions pas Charles Debureau, le pierrot, qui fut un instant un des associés de l'entreprise commanditée par la célèbre cantatrice, Mlle Stolz ; Mlle Mathilde, charmante petite blonde jouant les soubrettes, devenue une de nos duègnes amusantes ; Eudoxie Laurent, la plus jolie femme de son temps, qui vint jouer aux Délassements la *Boulangère a des écus*, qui émerveilla plus tard le public dans le rôle et sous le costume léger de Madame Satan, de la *Poule aux œufs d'or*, au Cirque-Impérial. Elle épousa en 1864, Amédée de Jallais, le fécond vaudevilliste toujours bien portant.

Comme les vieilles lunes, où s'en sont allées toutes les jolies petites femmes qui, sous la direction Hildebruner, formaient le plus séduisant bataillon du monde ?

Les seuls genres en faveur aux Délassements étaient la petite féerie, la parodie et surtout la revue, que l'on jouait régulièrement du 24 décembre de chaque année à la fin d'avril. C'est là que furent représentées : *Gâchis et poussière !* le *Bonhomme Dimanche*, *Voilà ce qui vient de paraître ! Vous allez voir ce que vous allez voir !* — ces deux dernières de Guénée et Charles Potier — les *Moutons de Panurge*, revue due à la collaboration d'une vingtaine de vaudevillistes.

En 1858, Léon Sari, qui était employé dans un minis-

tère, demanda et obtint le privilège de ce théâtre enguignonné dont, pourtant, il ne dut l'obtention qu'à l'influence de son père, vieux serviteur du premier empire.

Il inaugura sa direction en jouant l'*Escarcelle d'or*, une féerie sans prétention d'Ernest Blum et Alexandre Flan. La pièce fut sifflée et, quoique montée luxueusement, ne fit pas recette.

Ce premier échec n'abattit point Sari, jeune, intelligent et, par-dessus tout, audacieux. Cependant les ouvrages se succédaient sans que le résultat se modifiât et le jeune impressario allait sombrer, peut-être, quand il donna : *Allez vous asseoir!* revue amusante de MM. Amédée de Jallais et Jules Renard.

Sari avait joué sa dernière carte sur cette pièce et l'avait montée avec un luxe, une magnificence inconnue aux Délassements. Montrouge, tout jeune alors, joua pour la première fois un compère dans cette revue. Son profil joyeux de polichinelle, son allure familière, sa bonhomie enfin plurent au public, et de ce moment date sa réputation d'acteur.

Allez vous asseoir! fit courir tout Paris et releva la fortune chancelante de Léon Sari, qui joua ensuite la *Bouteille à l'encre*, grande fantaisie en dix tableaux, de M. Emile Gabet, à qui ses fonctions de commissaire de police laissaient des loisirs qu'il employait à écrire des vaudevilles ; un des heureux auteurs des *Cloches de Corneville*.

C'est pour la *Bouteille à l'encre*, que Suzanne Lagier, la belle et grande comédienne, composa la *Polka des buveurs*, devenue populaire. La belle Suzanne Lagier était quelque peu directrice de ce petit théâtre des Délassements; amie très intime de Léon Sari, c'est elle qui surveillait la confection des costumes et qui choisissait les artistes dames. Avant de les engager, on les lui présentait et c'était à elle surtout qu'une débutante devait plaire. A Sari elle laissait le recrutement du sexe fort. Femme d'esprit et de goût, elle était souvent pour le jeune directeur une conseillère précieuse.

Après la *Bouteille à l'encre*, qui avait le tort de justifier son titre, plusieurs autres fantaisies n'eurent pas grand succès. Les *Odalisques de Kakao* d'Elie Frébault et Pierre Zaccone précédèrent *Folichons et Folichonnettes*, revue d'été bien insignifiante, mais qui dut à une interprète exceptionnelle de faire des recettes folles. On avait été cherché dans un bal public, pour cette pièce, Marguerite, la célèbre Rigolboche.

Tous les journaux exaltèrent Rigolboche, cette danseuse excentrique que Grille-d'Egout et la Goulue n'ont pas fait oublier. — Ernest Blum (il niera peut-être, mais je crois bien ne pas me tromper), écrivit les *Mémoires de Rigolboche*, qui eurent plus de succès que ceux de Cora Pearl, quoique tout aussi insignifiants. On s'arrachait ce livre, à cette époque heureuse où l'on ne parlait pas de krack de la librairie!

Rigolboche n'était pas jolie. Les yeux petits, un gros nez, mais une bouche charmante et des dents superbes. Le corps était parfait, les jambes fines et nerveuses, et le pied très mignon. Elle ne dansait pas en robe à traîne, comme ces demoiselles du Moulin-Rouge, dédaignait les effets de linge ; elle était costumée en canotière, la jupe venant au-dessous du genou.

Ce qu'elle avait surtout, c'était une physionomie riante, une gaieté communicative et lorsqu'elle levait la jambe ou faisait le grand écart, une élégance, une grâce même qui séduisaient le public. Elle avait le « diable au corps ».

Sans être spirituelle, elle avait un *bagoût* d'une originalité amusante et savait éviter de devenir vulgaire. Rigolboche aimait les gens « comme il faut », mais néanmoins se permettait quelques caprices pour les cabotins lorsque ceux-ci lui semblaient mériter ses faveurs.

Cette fille de bal eut certainement bon nombre d'aventures curieuses, mais peu durent rester gravées dans sa mémoire de vierge folle comme la suivante.

Il y avait alors aux Délassements un machiniste, gros garçon joyeux que ses camarades avaient surnommé *Bout-en-Train* en raison de sa constante gaieté.

Le pauvre garçon se prit d'une passion folle pour la fameuse Rigolboche et avait sous son regard des allures de chien couchant, s'empressant aux commis-

sions dont elle daignait le charger, heureux lorsque ses soins étaient récompensés par un sourire, recueillant pieusement une fleur tombée d'un des bouquets que la danseuse recevait en scène.

Pauvre machiniste ! son amour lui faisait perdre et son appétit superbe et sa gaieté naturelle. Rigolboche, instruite de cette conquête, s'en amusa beaucoup, mais en fut aussi très flattée.

Elle fit venir un soir ce gros garçon dans sa loge et lui dit :

— C'est donc vrai, Bout-en-Train, que tu as pour moi une toquade qui te rend tout bête ?

— C'est vrai, répondit simplement le machiniste en tournant sa casquette dans ses mains. Je vous aime comme un imbécile. Sûrement je ne vous l'aurais jamais dit, car je sais que je ne peux rien espérer !...

— Dame, tu sais, mon gros, il y avait des chances ! Mais enfin, parle-moi franchement : serais-tu bien heureux si je te donnais une nuit ?...

Bout-en-Train faillit s'évanouir de joie :

— Oh ! mamzelle Marguerite ! ça n'est pas possible... vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? et pourtant pour cela, je donnerais tout ce que j'ai ?

— Et qu'est-ce que tu possèdes ? demanda curieusement Rigolboche.

— Moi... fit l'amoureux naïvement, je n'ai rien !

La danseuse se mit à rire.

— C'est peu, dit-elle. Enfin, n'importe, je suis une

bonne fille et je me suis donnée à des nobles très riches, qui ne te valaient pas... aussi ne me déplaît-il pas de faire la charité en amour. Mais si je consens à t'accorder ce que l'on appelle mes faveurs, c'est à une condition...

— Laquelle ? s'écria Bout-en-Train affolé.

— C'est que cette nuit que je te donnerai n'aura pas de lendemain. Tu m'oublieras au matin, ou, tout au moins, je veux que tu prennes l'engagement de ne plus me parler de ton amour... Réfléchis bien.

— J'ai réfléchi, dit le machiniste, et quand je devrais après en *crever* de chagrin, je vous jure, non pas de ne pas vous aimer — ça, je ne le pourrais pas ! — mais d'oublier cette nuit qui sera le bonheur de ma vie !

— Eh bien, termina Marguerite rondement, c'est entendu. Demain, après le spectacle, tu viendras souper avec moi et puis... Elle termina par un gros rire, en poussant hors de sa loge le malheureux qui murmurait : « C'est pas possible, je dois rêver ! »

Le lendemain soir, Bout-en-Train arrivait au théâtre tout joyeux. Toute la journée, il avait payé des tournées aux camarades et il était un peu *parti*. Voulant faire honneur à son étoile, il avait revêtu la redingote noire, le gilet blanc, le pantalon et le haut de forme des grands jours. Ses amis assuraient qu'il avait l'air d'un mylord.

Marguerite l'aperçut et l'appela aussitôt.

— Tu sais, lui dit-elle, que tu ressembles étonnam-

ment à un chien savant. Merci ! je ne veux pas que tu viennes chez moi ainsi attifé; tu as l'air trop bête. Tu vas me faire le plaisir d'aller reprendre tes vêtements de tous les jours. — C'est comme cela que je te veux !

Bout-en-Train, surpris et très désappointé, répondit :

— J'avais pensé que je vous plairais davantage...

— Eh bien, tu t'es trompé, voilà tout. Allons, file, et plus vite que ça !

Le cœur un peu gros, le machiniste obéit et revint une demi-heure après, ayant repris ses habits de travail.

A minuit, fier comme Artaban, Bout-en-Train partait avec la danseuse en voiture, doutant encore de son bonheur. Il fallait l'entendre, le lendemain, dire à ses camarades :

— Ah ! mes enfants, quelle femme ! La belle nuit que j'ai passée... Je vivrais cent ans que je m'en rappellerais encore ! On a soupé tous les deux, et ce que l'on a mangé de bonnes choses dans de la vaisselle en porcelaine, avec des couverts en vrai argent ! Quel dommage que tout ça ait duré si peu !...

Et sa joie fit place à une grande tristesse.

Rigolboche se montra froide et réservée pour son amant d'une nuit. Elle ne semblait plus le connaître, et même ces sourires insignifiants dont il s'enivrait autrefois, il les recherchait en vain. Lui n'osait plus lui parler, glacé par tant de hauteur.

Il devint jaloux et une haine montait en lui contre les amants de cette oublieuse. Le malheureux avait fort à faire !

Un soir, il assista au départ de Marguerite, la vit monter en voiture avec un jeune homme. Il tendit le poing à l'élégant, en criant :

— Toi, je te reconnaîtrai !

Le lendemain, Rigolboche fut sévère. Elle dit à Bout-en-Train :

— Tu sais, mon gars, si j'ai été bonne fille avec toi... j'ai tenu ma parole et toi tu as déjà oublié ton serment...

— N'achevez pas ! fit le pauvre garçon honteux de son action et qui pleurait, ma foi ! Il ajouta : « Pardonnez-moi, Marguerite, je vous jure que vous n'entendrez plus parler de moi ! »

Elle l'embrassa en le traitant de grand fou.

Au matin, on trouvait pendu, chez lui, le joyeux Bout-en-Train. Il était mort, tenant dans sa main une photographie de la danseuse.

Rigolboche fut très frappée de la fin de son fugitif amoureux. Elle pleura beaucoup, le fit enterrer à ses frais dans un terrain qu'elle acheta au cimetière Montparnasse. Elle eût pu faire graver sur la modeste pierre : *Ci-gît Bout-en-Train, mort d'une nuit d'amour*. Mais elle n'y songea pas sans doute. Souvent elle allait prier, elle, la reine des bals publics, sur la tombe de cet homme de vingt-quatre ans.

J'ai rencontré Rigolboche il y a quelques quinze ans. Elle était tellement engraissée que j'eus peine à reconnaître la joyeuse et fine chahuteuse d'autrefois.

Elle est très riche, paraît-il, et vit loin de Paris, en un château superbe, à l'ombre duquel s'abrite l'église où elle va faire ses dévotions. Au moins le bon cœur de Marguerite doit-il lui faire pardonner beaucoup.



X

Avec *Folichons et Folichonnettes* s'ouvrit pour les Délassements-Comiques une ère de prospérité. Été comme hiver, ce petit théâtre faisait beaucoup d'argent : les journaux l'avaient mis à la mode et le Paris qui s'amuse s'y donnait rendez-vous.

Les pièces du répertoire de cette scène modeste étaient franchement gaies et si elles ne se piquaient pas de littérature, du moins leur ton bon enfant désarmait-il les critiques. C'étaient, la plupart, de grandes fantaisies bien parisiennes, en plusieurs tableaux, agrémentées de chant et de danse. La mise en scène était souvent luxueuse ; les décors brossés par Fromont, les costumes dessinés par Cornillet, Draner ou Grévin et exécutés parfaitement, avaient leur part du succès.

Il y avait aux Délassements, outre quelques bons comiques, une troupe de petites femmes jolies ou seulement gentilles, qui, il faut bien l'avouer, n'avaient pas l'ombre de talent, sachant au juste dire huit mots



et chantant aussi faux que possible, en général, les airs d'Offenbach et d'Hervé intercalés dans ce genre de pièces. Mais le public ne manquait pas d'indulgence, car il ne comptait pas entendre des cantatrices et écouter des comédiennes aux *Délass*. C'était là le vrai petit théâtre, disparu depuis longtemps.

Peut-être convient-il de dire que, aux agréments du spectacle, s'ajoutait pour beaucoup de jeunes viveurs celui de savoir faciles les vertus de l'endroit. Bien peu, parmi les jolies pensionnaires, avaient la cruauté de refuser une invitation à souper après le spectacle... invitation faite dans une forme quelconque mais généralement avec quelques mots griffonnés par un monsieur sur sa carte.

Le concierge des Délassements était un nommé Achille, grand garçon borgne qui remplissait en même temps, et avec adresse, les fonctions de chef machiniste. Mme Achille tenait la loge. C'était une grosse blonde assez jolie, très avenante et un peu bavarde. Le soir la loge se transformait en café et elle y débitait de la bière, des liqueurs et même du champagne.

Pour réussir à correspondre avec une de ces dames, le petit crevé qui désirait offrir à souper devait s'adresser à Mme Achille. Celle-ci acceptait le pourboire qu'on lui glissait dans la main et, selon son importance, elle donnait plus ou moins de renseignements sur ces demoiselles les *artisses*.

Il fallait l'entendre dire à un fêtard quelconque :

X

Avec *Folichons et Folichonnettes* s'ouvrit pour les Délassements-Comiques une ère de prospérité. Été comme hiver, ce petit théâtre faisait beaucoup d'argent ; les journaux l'avaient mis à la mode et le Paris qui s'amuse s'y donnait rendez-vous.

Les pièces du répertoire de cette scène modeste étaient franchement gaies et si elles ne se piquaient pas de littérature, du moins leur ton bon enfant désarmait-il les critiques. C'étaient, la plupart, de grandes fantaisies bien parisiennes, en plusieurs tableaux, agrémentées de chant et de danse. La mise en scène était souvent luxueuse ; les décors brossés par Fromont, les costumes dessinés par Cornillet, Draner ou Grévin et exécutés parfaitement, avaient leur part du succès.

Il y avait aux Délassements, outre quelques bons comiques, une troupe de petites femmes jolies ou seulement gentilles, qui, il faut bien l'avouer, n'avaient pas l'ombre de talent, sachant au juste dire huit mots

et chantant aussi faux que possible, en général, les airs d'Offenbach et d'Hervé intercalés dans ce genre de pièces. Mais le public ne manquait pas d'indulgence, car il ne comptait pas entendre des cantatrices et écouter des comédiennes aux *Délass.* C'était là le vrai petit théâtre, disparu depuis longtemps.

Peut-être convient-il de dire que, aux agréments du spectacle, s'ajoutait pour beaucoup de jeunes viveurs celui de savoir faciles les vertus de l'endroit. Bien peu, parmi les jolies pensionnaires, avaient la cruauté de refuser une invitation à souper après le spectacle... invitation faite dans une forme quelconque mais généralement avec quelques mots griffonnés par un monsieur sur sa carte.

Le concierge des Délassements était un nommé Achille, grand garçon borgne qui remplissait en même temps, et avec adresse, les fonctions de chef machiniste. Mme Achille tenait la loge. C'était une grosse blonde assez jolie, très avenante et un peu bavarde. Le soir la loge se transformait en café et elle y débitait de la bière, des liqueurs et même du champagne.

Pour réussir à correspondre avec une de ces dames, le petit crevé qui désirait offrir à souper devait s'adresser à Mme Achille. Celle-ci acceptait le pourboire qu'on lui glissait dans la main et, selon son importance, elle donnait plus ou moins de renseignements sur ces demoiselles les *artisses.*

Il fallait l'entendre dire à un fêtard quelconque :

— Moi, à votre place, je préfèrerais la petite M..., qui est plus jeune et autrement jolie que Mlle X... Puis elle est tout à fait libre, *pas encore* de monsieur sérieux ! Ah ! par exemple, elle n'a pas de quoi se mettre... une méchante robe à dix sous le mètre et un chapeau acheté au Temple. Mais ça a dix-huit ans et ça n'a pas encore le vice des autres... elle aime les cabotins, ça oui, mais elle en reviendra. Eh ! bien, je n'ai pas de conseils à vous donner, pourtant je ne vous cache pas que je préfèrerais si j'étais à votre place, devenir le monsieur en titre de la petite M... plutôt que d'être *surnuméraire* avec Mlle X... Ce serait plus honorable, d'abord, et ça vous coûterait moins cher. Qu'est-ce qu'elle demande, cette mignonne ? un petit mobilier, une bonne, un peu de linge et quelques toilettes... avec ça on ne la reconnaîtra plus. C'est que le bien-être vous change bien une femme, allez ! Et je suis certaine qu'elle vous ferait honneur, la petite, car on ne peut pas lui retirer ça, elle a une frimousse un peu gentille et déjà du talent !

C'est cependant ainsi que la petite M..., qui était en effet une charmante personne et qui créa plus tard des rôles importants au Gymnase, fut lancée sur le chemin de la fortune !

Et la brave concierge agissait ainsi avec une superbe inconscience, dans le but louable — car c'était une femme excellente, — de rendre service à ses petites protégées.

Quand Mme Achille se prenait d'amitié pour une de ces dames, elle lui était toute dévouée. Ah ! par exemple, il ne fallait pas qu'une actrice de l'endroit se montrât fière, qu'elle fît *sa poire*, comme elle disait dans son langage imagé.

Il fallait, pour gagner la sympathie de cette importante fonctionnaire, lui raconter toutes ses petites affaires, ne rien décider sans avoir pris son avis, ne pas oublier, au lendemain d'une première, de s'inquiéter de son opinion.

— Votre costume vous va bien, disait un soir Mme Achille à Mlle Elmire Paurelle, la plus rageuse des pensionnaires, mais vous êtes bien maigre pour être aussi *courtevêtue !* pourquoi donc ne mettez-vous pas du faux !

— Du faux ! moi ! se récria l'actrice furieuse. Je suis mince, c'est possible. Je le sais aussi bien que vous ! mais je suis bien faite — on me l'a assez dit. Parce que vous êtes grosse comme la Porte-Saint-Denis, vous voudriez que toutes les femmes soient énormes ! Puis, mon protecteur me trouve à son goût... je me moque pas mal du reste !

— C'est bien, répondit la concierge froissée. Je ne vous ferai plus d'observations, ne vous fâchez pas, ma belle ! Ce que j'en ai dit, moi, c'était pour votre bien. Une autre fois, j'avalerai ma langue !

Et Mme Achille cessa de parler à Elmire Paurelle qui, après un mois de brouille, dut faire sa soumission.

* * *

La loge des Délassements était productive. C'était le bon temps ! diront les concierges d'aujourd'hui. Mais, si Mme Achille gagnait gros, elle était plus prêteuse que la fourmi avec toutes ces jolies cigales. Elle cachait ce péché mignon à maître Achille, son robuste époux, qui lui, connaissant les petites dames, ne se serait pas fait leur bailleur de fonds. Aussi recommandait-il à son opulente moitié de serrer les cordons de la bourse ; tout au plus tolérait-il qu'elle leur vendît à crédit des consommations.

Mais Mme Achille avait le cœur sur la main, c'était plus fort qu'elle. Et lorsqu'une de ces petites dames savait s'y prendre et lui racontait une histoire ingénieuse et sentimentale, elle y *allait* de son louis, disant à l'emprunteuse :

— Surtout, ma petite, pas un mot... grand Dieu ! si Achille le savait, je serais belle ! Tâchez de me rendre ça le plus tôt possible ; c'est de ma cachette, et vous savez que c'est pour acheter une montre à mon *homme* le jour de sa fête !

XI

Je dois dire quelques mots sur le personnel de ce théâtre des Délassements-Comiques en 1859.

A tout seigneur, tout honneur.

D'abord, Léon Sari, directeur privilégié. Trente ans, joli garçon, spirituel, souvent caustique, doué d'une intelligence scénique remarquable. Quel bel homme ! disaient ses petites pensionnaires, et comme il a du cachet !

Sari paraissait rarement à son théâtre dans la journée, n'assistant qu'aux dernières répétitions de la pièce à l'étude que montait son régisseur aidé des auteurs. Encore moins le trouvait-on dans son cabinet directorial. Il donnait audience sur le boulevard, devant son théâtre ou dans le foyer des artistes. Pour causer sérieusement avec l'impresario, on devait l'aller surprendre chez lui, le matin.

Il recevait ses visiteurs revêtu d'une ample robe de chambre. Quand, ce qui lui arrivait souvent, il avait

passé la nuit au jeu, il était de méchante humeur et expédiait son monde vivement. Les autres jours, il se montrait assez aimable, tout en gardant un air de préoccupation.

Plus d'une fois, il lui arriva de s'endormir lorsqu'un auteur lui lisait une pièce, et si celui-ci s'arrêtait, piqué du procédé, il ouvrait les yeux tout à coup, disant :

— Continuez, cher ami, je ne dors pas... j'entends très bien. Le jeune homme aime la jeune fille, n'est-ce pas ? Il lui chante cela sur l'air de l'*Ame en peine* ou de la *Muse des bois*, ce qui attendrit l'ingénue. Le dénouement se devine : Alfred épousera Cécile...

— Mais non...

— Il ne s'appelle pas Alfred ?

— Non, ce n'est pas cela du tout !

— Allons donc ! ils se marieront, pensera le public en s'en allant tout joyeux, et ils auront beaucoup d'enfants...

— Je vous répète...

— Mais alors, faisait Sari étonné, vous auriez trouvé une idée nouvelle ?... une situation inexploitée ? Oh ! dans ce cas, dites-le, cher ami, et je vous jure de vous écouter sans dormir !

Et quand un artiste se présentait à lui :

— Monsieur le directeur, je suis sans engagement. J'ai joué les premiers comiques à Belleville...

Sari l'interrompait.

— Je sais ce que vous allez me dire... Vous avez beaucoup de talent, n'est-ce pas?

— Mais, monsieur, je crois pouvoir affirmer...

— Là, j'en étais sûr! Eh bien! monsieur, allez voir Oscar, mon régisseur. Il est tous les jours au théâtre, de midi à quatre heures. Vous lui direz tout cela, et il verra ce que nous pouvons faire de vous.

Et il saluait l'acteur de façon à lui faire comprendre que l'entretien était terminé.

Il faut dire que le métier de directeur ennuyait profondément Sari qui n'aimait guère les gens de théâtre et se sentait à l'étroit dans ces Délassements; bien petits, bien mesquins pour un homme se sentant capable de diriger une grande scène. Puis les bénéfices que réalisait cette modeste entreprise ne répondaient pas à ses exigences de grand seigneur.

Sari aimait la vie large. Il voulait mener grand train, avoir à Paris un superbe appartement, à la campagne une maison bien montée; il tenait également à ce que sa table fût bien servie — non pour lui qui n'était pas gros mangeur — mais pour les amis qu'il recevait et en l'honneur desquels il donnait des fêtes à sa campagne de l'île des Loups, à Nogent-sur-Marne.

Pour cette raison, Sari se trouvait toujours gêné, et même au temps de ses plus magnifiques recettes, empruntait sur l'avenir et ne payait pas son monde exactement.

Homme d'esprit et d'imagination, le jeune impresario

était un peu le collaborateur de ses auteurs favoris, Ernest Blum et Alexandre Flan. Les pièces se faisaient en causant; Sari était bien trop paresseux pour écrire, mais il donnait ses idées, généralement bonnes.

De la collaboration Sari, Blum et Flan sont sortis bien des ouvrages amusants, pleins de jeunesse et de bonne humeur, les *Délassements en vacance*, par exemple, pièce en quinze tableaux vraiment originale.

Dans les *Délassements en vacance*, m'était échu un rôle de bossu naïf séduit lâchement par une jeune demoiselle. L'action fantaisiste se passait dans une île qui, comme le *Royaume des Femmes*, de Desnoyers et Cogniard, était gouvernée par le sexe faible devenu le sexe fort.

Mon bossu avait eu un fruit de sa faute et portait son enfant dans sa gibbosité; c'était assez scabreux, mais très drôlement présenté. On ne m'avait confié ce rôle, à moi, petit acteur inconnu, que parce qu'on était persuadé que la censure, alors moins douce qu'aujourd'hui, n'autoriserait pas la scène. Mais ces messieurs de la commission se montrèrent bons enfants, contre leur habitude, et le rôle sortit de leurs griffes.

Le succès que j'obtins dans ce bossu me valut des compliments de Sari, généralement peu démonstratif. Il me dit le lendemain :

— Oui, petit, vous avez été très amusant, hier... vous avez la « bosse » du théâtre! Combien gagnez-

vous ici? (Il ignorait même le chiffre des appointements de ses artistes.)

— Soixante-cinq francs.

Sari me demanda si j'avais des parents aisés. Sur ma réponse négative, il continua :

— Mais, mon pauvre garçon, comment pouvez-vous vivre avec cette somme?...

— Ma foi, monsieur le directeur, je vis mal, voila tout!

Alors, Sari me fit signe de le suivre et nous descendîmes à la caisse. Le gardien de cette caisse souvent vide était un nommé Casanova.

— *Caso*, dit Sari en entrant, voilà un garçon qui ne gagne pas ici de quoi vivre et qui a joué hier son rôle avec beaucoup d'intelligence. Je veux l'en récompenser... Etes-vous riche, aujourd'hui?

— Hum! hum! fit le caissier.

— Comment? on a fait quinze cents francs hier! Allons, saignez-vous, *Caso*, et donnez cinquante francs de gratification à ce jeune homme... il ne les a pas volés! Notez également que je porte ses appointements à cent francs par mois. Il n'est pas riche et à son âge l'appétit est bon. Faites en sorte de le payer exactement... je vous l'ai toujours dit : les petits d'abord!

Chez Léon Sari, on jouait beaucoup, entre amis. Les auteurs de la maison, de Jallais, Blum, Flan, Léon Beauvallet, venaient là presque régulièrement. Une nuit, ce fut un jeu d'enfer... un lansquenet, commencé comme toujours à cinq sous, avait pris des proportions folles.

A trois heures du matin, joueurs et joueuses étaient décavés, Léon Beauvallet, le fils du grand tragédien, ayant gagné tout l'argent des convives.

Suzanne Lagier proposa alors de jouer sur parole. L'assistance accepta et les numéros d'un jeu de loto représentèrent des pièces de dix francs.

Beauvallet, qui était en *veine*, ce qui lui arrivait rarement, gagna encore et le combat finit faute de combattants. On se décida alors à partir, et Léon Beauvallet, ayant mis dans sa poche les boules du loto, cria à Sari du bas de l'escalier :

— Léon, donne-moi les cartons, afin que je puisse au moins jouer avec ma famille !

*
* *

Sari a ouvert les Folies-Bergères dont il avait fait en en peu de temps un établissement à la mode. C'était un directeur doué d'une imagination féconde et d'une forte volonté, connaissant son Paris. Caractère ver-veux, brusque souvent, Sari était d'une insouciance

inimaginable. Il est mort pauvre, victime du jeu comme tant d'autres.

*
* *

CASANOVA, le caissier des Délassements, était Corse et avait gardé, après trente ans de séjour à Paris, un formidable accent. Ami de la famille Sari, il était l'homme de confiance de Léon et le servait avec un dévouement absolu. Il est mort il y a quelques années, étant encore l'employé de Sari.

Tenir la caisse des Délassements n'était pas chose facile, et Sari avait été heureux en portant son choix sur Caso pour ce poste délicat. Il fallait, pour s'en tirer, être fin diplomate, et Casanova déploya dans ses fonctions d'extraordinaires ressources d'imagination, jouant avec ces créanciers vautours comme le chat avec les souris, sachant prendre les artistes par leur faible.

Tous les jours on faisait queue à la caisse, et vingt fois, trente fois, Casanova répétait sa même comédie. Dès qu'un créancier entrait et demandait de l'argent, il s'écriait, les larmes aux yeux et levant les bras au ciel :

— De l'arzent? Je n'en ai pas! Ah! mon pauvre ami, quelle misère!

Si l'on insistait, ce caissier original tirait de sa poche son porte-monnaie :

— Tenez, il me reste deux pièces de cent sous... pas à la caisse — à moi ! nous allons partager, voulez-vous?

L'acteur prenait les cinq francs et s'en allait en disant : « Ce *Caso*, quel brave homme ! »

Un autre entrait. Casanova avait remplacé vivement la pièce de cent sous disparue, dans son légendaire porte-monnaie, et le même manège recommençait.

A la fin de la journée, il avait apaisé l'orage avec cinquante ou soixante francs. Voilà un caissier comme j'en souhaite à certains petits théâtres, mais je crois que l'espèce en est rare.

*
* *

Oscar Rollin, le gros Oscar, régisseur général et acteur aux Délassements-Comiques, est mort il y a onze ans, bien pauvre, bien oublié.

Ernest Blum, excellent cœur toujours, lui servait une rente mensuelle qui l'aidait à vivre, lorsque son grand âge ne lui permit plus l'exercice de son métier.

Oscar était *quelqu'un* ; il a gaspillé son talent dans les petits théâtres alors que, comme acteur, il n'eût été déplacé ni au Gymnase ni au Vaudeville. C'était un comédien ayant de la rondeur, du naturel et de plus Sari possédait en lui un régisseur habile, mettant bien en scène. Enfin Oscar a écrit quelques vaudevilles non

sans drôlerie. Rien de tout cela, cependant, ne lui valut l'aisance des derniers jours.... question de chance !

Avant d'entrer aux Délassements, il avait été directeur du théâtre du Panthéon où, comme ses devanciers, il avait été peu heureux. Cette malheureuse petite scène a été démolie.

Aux Délassements, Oscar touchait trois cents francs par mois comme régisseur et artiste, et de plus un *feu* de cinq francs. Il était payé tous les jours, non à la caisse problématique de *Caso*, mais au bureau de location.

Vivant au jour le jour, ce bohème n'économisait pas. Il aimait bien vivre, était même un peu gourmand, ne détestait pas les parties joyeuses. Outre ses appointements, assez modestes, sa place de régisseur lui valait des profits sérieux car, grâce à l'autorité due à ses fonctions, il avait pu créer un cours de déclamation pour les demoiselles, et les petites dames de la troupe étaient ses élèves. Certaines s'offraient même le luxe de leçons particulières à dix francs le cachet.

Rien de divertissant comme ces singulières leçons auxquelles j'ai assisté bien souvent.

De quatre à cinq heures, Oscar, placé à l'avant-scène, faisait réciter à ses élèves du Molière, rien que cela ! Bien rares étaient celles qui manifestaient des dispositions réelles pour l'art dramatique, mais peu importait au gros Oscar, qui ne s'inquiétait que de l'exactitude du paiement.



Il avait fini par se prendre au sérieux, et je l'entends encore s'écrier, en s'adressant à une jolie fille jouant dans la revue la « Colonne Vendôme » ou le » Timbre-Poste » :

— Voyons, ma petite, n'oubliez pas que vous interprétez Dorine ! Dorine, que diable ! ce n'est pas de la petite bière ! c'est une luronne forte en gueule que Dorine ! mettez vos poings sur les hanches, soyez *en dehors*... allons, ferme ! Vous parlez à cette vieille fouine de Tartuffe... Tartuffe, un faux dévot, un misérable qui met sens dessus dessous toute la maison de cet imbécile d'Orgon !... Vous ne pouvez pas voir en face ce vilain oiseau qui veut séduire votre maîtresse et ruiner votre maître, et vous lui dites :

> Et je vous verrais nu du haut jusques en bas
> Que toute votre peau ne me tenterait pas !

Comprenez-vous, mon enfant, tout le dégoût que vous inspire cet homme ? puisque, nu du haut jusques en bas, sa peau ne vous tenterait pas !

— Ah ! oui, je comprends, répondait naïvement l'élève, c'est comme si M. X.... se déshabillait devant moi.

— C'est ça, c'est bien ça ! faisait Oscar très gravement. Vous avez compris, ma petite... vous n'êtes pas si bête que je le croyais !

— Mais, reprenait la petite dame satisfaite, pourquoi dit-on jusque *z* en bas ?......

— Oh ! cela serait trop long à t'expliquer ; mais puisque Molière écrit ainsi, tu peux t'en rapporter à lui, car c'est un vrai auteur, celui-là !

— Est-ce qu'il a plus d'esprit qu'Ernest Blum ? demandait la naïve enfant.

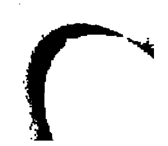
— Ce n'est pas la même chose, disait le professeur embarrassé, Blum n'écrirait pas ce qu'a écrit Molière.

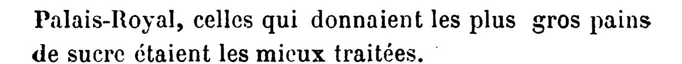
— Et Molière n'écrirait pas ce que Blum a écrit... faisait l'élève, qui avait pour son auteur habituel une robuste admiration. Mais, ajouta-t-elle, il ne vient donc jamais ici, votre *Monsieur* Molière.

— Jamais, ma chère petite... Mais quand vous serez à la Comédie-Française, et vous me paraissez destinée à y faire bonne figure, vous y verrez son buste !

Régisseur, auteur, acteur, professeur, tout cela ne suffisait pas encore à Oscar qui s'était également fait encadreur ! Il était de mode alors, parmi ces petites dames, de se faire photographier dans tous leurs costumes, parfois même sans costume et d'échanger ces images suggestives. Oscar encadrait ces portraits à des prix modérés. Il vendait aussi à ces demoiselles de la parfumerie : blanc gras, rouge, crayon noir, cold cream, poudre de riz, etc...; il achetait et revendait des bijoux, des robes, des chapeaux... devenant marchand à la toilette et abusant, il faut l'avouer, de sa position pour imposer ses marchandises.

Les petits cadeaux étaient toujours bien reçus par le gros Oscar, et, comme dans le *Maître d'Ecole* du





Palais-Royal, celles qui donnaient les plus gros pains de sucre étaient les mieux traitées.

*
* *

Rolland était le contrôleur en chef des Délassements, et non un régisseur banal.

Grand, bel homme, ancien chasseur d'Afrique, avait gardé de son séjour en Algérie une allure martiale et un goût prononcé des aventures. D'une force extraordinaire, il était excellent garçon, mais on ne lui marchait pas impunément sur le pied. Avait eu vingt duels heureux — pour lui naturellement.

Rolland était bien le contrôleur le plus malin des théâtres de Paris. Lorsqu'un gandin — c'était le nom donné aux fêtards de l'époque — arrivait au contrôle accompagné d'une ou de plusieurs demoiselles et demandait une loge, Rolland répondait que tout était loué. Son second paraissait alors lui dire quelques mots à l'oreille.

— C'est vrai, faisait Rolland, vous m'y faites penser... le duc de Z... a renvoyé sa loge... il est indisposé... Si vous la voulez, monsieur, c'est trente-quatre francs !

Le spectateur, ravi, payait ainsi le prix de la location et pénétrait dans sa loge bruyamment. Rolland le faisait prévenir qu'il eût à ne pas troubler la représentation s'il ne voulait se faire expulser.

Comme de raison, le monsieur redoublait de va-

carme, parlant aux artistes et chantant avec eux... Alors Rolland paraissait au fond de la loge, priait son client de sortir et, sur le refus de celui-ci, le prenait délicatement par les deux épaules et le portait ainsi jusqu'à la porte du théâtre.

Le gandin revenait dix minutes plus tard et demandait à rentrer.

— C'est trente-quatre francs! disait Rolland redevenu aimable.

Puis il ajoutait quand l'autre avait payé :

— Vous savez, pas de bruit, sans quoi j'aurais encore le regret de vous faire sortir...

Le monsieur rentrait dans sa loge et recommençait ses excentricités. Deuxième apparition de Rolland et deuxième expulsion. Ainsi, dans une soirée, ce contrôleur extraordinaire vendait trois et quatre fois la même loge au même spectateur.

Rue de Provence, au nouveau théâtre de M. Sari, Rolland devint administrateur; puis, en 1865, M. Malézieux construisit pour lui la nouvelle salle des Délassements du boulevard Voltaire, incendiée pendant la Commune. Rolland perdit là beaucoup d'argent.

Pendant la guerre de 1870, il organisa le bataillon de Francs-Tireurs de la Presse dont il prit le commandement. Avec sa poignée d'hommes, il surprit un soir les Prussiens et les chassa du Bourget. Au combat héroïque du lendemain il eut trois chevaux tués sous lui et la croix fut la récompense de sa belle conduite.

Rolland est un vrai Terre-Neuve; il ne compte plus les médailles de sauvetage que lui ont valu ses actes de dévoument. Aujourd'hui, il a pris sa retraite d'inspecteur des marchés de Paris, mais on peut le voir à toutes les premières représentations et tous les ans, aux anniversaires du combat du Bourget et de la bataille de Champigny, il va prononcer quelques mots sur la tombe de ses compagnons d'armes.

Il a soixante-treize ans et se vieillit volontiers — mais c'est pure coquetterie permise par sa verte prestance.

*
* *

Des artistes des Délassements dont nous allons parler, la plupart sont morts.

Couderc, un soi-disant bon garçon, commun d'allures, gros, court, trapu mais agile et vif comme un clown. Avait de la verve, de l'entrain et un excellent organe. Aux Variétés, où il fut engagé, fit plusieurs belles créations. Avait épousé Mlle Vanderbruck, fille du vaudevilliste connu et succomba, tout jeune encore, pendant un voyage dans les Alpes.

Camille Michel avait été souvent applaudi aux Folies-Nouvelles et imitait Hervé en chantant. Acteur assez adroit, bon musicien, composa la musique de plusieurs

opérettes. Passa des Délassements aux Folies-Dramatiques. Michel est mort, à peine âgé de quarante ans, à l'asile de Charenton. Le malheureux était atteint de la folie des grandeurs et se croyait le directeur d'un théâtre immense occupant les terrains du Champ-de-Mars et contenant dix mille spectateurs.

Houdin, un fils de famille, le gommeux de la troupe. Excellent garçon, prêtait à ses camarades de l'argent que ceux-ci oubliaient généralement de lui rendre. N'avait pas encore de talent mais était doué d'une nature drôle. Son père, ancien négociant, furieux de lui voir embrasser la carrière dramatique, lui avait coupé les vivres.

Il ne restait à Houdin que trois valeurs à lots qui lui venaient de l'héritage de sa mère; quelques heures avant sa mort, il apprit que l'une d'elles lui faisait gagner le lot de cent mille francs. Sa joie fut si grande qu'elle hâta sa fin.

Tacova continue cette série noire. S'appelait Avocat et avait pris l'anagramme de son nom, comme Milher qui s'appelle Hermil. Acteur excentrique dans le genre de Bache, tout aussi grand mais plus gros que ce dernier. Enragé faiseur de traditions. Auteur de plusieurs pièces jouées sur les petits théâtres.

Se trouvant chez des amis, à la campagne, Tacova offrit de descendre chercher du vin à la cave. Dans l'es-



calier il fit une chute, se brisa le crâne et mourut sur le coup.

Il avait trente-neuf ans!

Paul Mérigot, mort en 1882, était un artiste consciencieux, un brave homme qui occupait ses loisirs à écrire des chansons populaires et des vaudevilles.

Lucien Gothy, encore aux Folies-Dramatiques il y a peu de temps. Neveu du célèbre comique des Variétés, Prosper Gothy. N'a pas tout autant de talent que son oncle mais ne manque pas de mérite. Auteur, lui aussi, de plus de trois cents chansons dont un certain nombre écrites en collaboration avec Courtès, le Pierrot père fin de siècle de l'*Enfant prodigue.*

Mousseau, un comique drôle, s'était fait une spécialité des rôles de camelots. A été à l'Ambigu, où il créa avec succès un des rôles de l'*Assommoir.* Avait quitté le théâtre pour fonder le « Clou », un établissement original qui lui rapporta assez pour lui permettre de réaliser une autre fantaisie, l'*Auberge des Adrets,* où il s'enrichit puis se ruina.

Léopold Boyer jouait les amoureux aux Délassements. Joli garçon, devint gros très jeune et prit la direction du Casino de Bruxelles, dont il fit le théâtre du Vaudeville. Passait l'hiver en Belgique et l'été dans sa jolie

propriété de Nogent-sur-Marne. Est aujourd'hui associé avec Mussay au Palais-Royal.

Enfin Montrouge. Qui ne connaît ce joyeux comédien, le modèle des compères de revue?... Après avoir passé chez Sari, commença sa fortune aux Folies-Marigny et y épousa sa principale actrice, Marguerite Macé. Prit ensuite la direction de l'Athénée qu'il rendit comique et dont il sut faire rapidement un théâtre adopté. Là il eut quantité de succès : Le *Cabinet Piperlin, Lequel? Monsieur*, les *Coucous*, l'*Article* 7, le *Lapin*, etc.

En quelques années, Montrouge gagna une fortune à ce théâtre. Montrouge était de l'école Mourier, mais il se montrait moins fier que l'ancien directeur des Folies-Dramatiques, aimant tutoyer ses artistes et ses employés. On l'appelait chez lui le « patron ».

Montrouge avait su s'entourer de quelques camarades intelligents, consciencieux, qu'il payait peu mais exactement, et qui faisaient de l'effet sur le public de l'endroit, Lacombe, Allart, Howey, Duhamel, Forestier, Mlle Bade, Paurelle, et quelques autres dames.

D'ailleurs, sa femme, Mme Macé-Montrouge, et lui jouaient sans distinction — le mot est juste — tous les beaux rôles, et c'était ce couple amusant, lui seul, que l'on allait voir à l'Athénée-Comique.

Toutes les pièces jouées dans cette joyeuse cave étaient écrites par les mêmes auteurs, guidés par l'*impresario* en chef et sans partage Louis Montrouge. Ces



auteurs privilégiés ont commencé chez lui leur réputation : Burani, Hippolyte Raimond, Fugère et Bataille...

Comme Mourier, Montrouge était très autoritaire et s'occupait seul de tout ce qui concernait son théâtre, correspondance, caisse, réception des ouvrages, distribution des rôles, etc... Il mettait en scène et ses conseils étaient souvent bons à suivre. Très brusque, parfois peu poli, il oubliait vite l'insolence qui lui était échappée, et ses pensionnaires, accoutumés à ses fureurs passagères, n'y prêtaient pas grande attention.

Aujourd'hui, l'ancien petit acteur des Délassements est riche. Il possède plusieurs fermes et a même tenté de lancer une nouvelle station balnéaire, afin de revendre avec bénéfice les terrains qu'il avait achetés. Mais la combinaison n'a pas abouti et nous n'aurons pas Montrouge-sur-Mer. Montrouge a quitté le théâtre, mais Macé, sa femme, joue encore avec succès les duègnes aux Nouveautés.

Ce ménage d'artistes vit heureux à la campagne après quelques nuages vite dissipés. Macé appelle Louis *petit père* et lui nomme Marguerite *grosse chérie.*

*
* *

Comme je l'ai dit, la troupe féminine était très nombreuse aux Délassements.

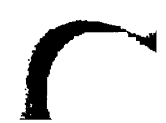
Pélagie Colbrun, morte en 1874, appartenant au théâtre Déjazet, était la femme du comique Colbrun. Bonne comédienne, jolie femme, possédant une voix agréable, a joué longtemps les duègnes aux Variétés.

Elmire Paurelle, superbe fille, intelligente, distinguée mais toujours en rage... Passa du Palais-Royal au Vaudeville, puis à l'Athénée-Montrouge. Doit jouer les duègnes en provinces.

Jeanne Leduc ou la bougie rose, surnom qu'elle avait conservé d'une création où elle personnifiait cet accessoire. Belle personne dont les jambes rendaient le public indulgent pour son mérite artistique. Joua aux Variétés, aux Folies-Marigny, aux Menus-Plaisirs, à l'Athénée, mais toujours des rôles secondaires. Jeanne Leduc s'établit fleuriste quelque temps, puis elle préféra vivre de ses rentes.

Georgette Ollivier, brune, piquante, beauté espagnole, ne manquait ni de grâce ni de talent. Epaules et jambes superbes. A fait des créations au Palais-Royal et disparut après avoir joué à Cluny dans la *Fée aux Chansons*, il y a quelque vingt ans !

Moïse, dois-je vous le dire, était fille d'Israël. Très maigre un moment, ce qui faisait dire à Sari que l'on n'avait pu sauver Moïse *des os !* A eu plusieurs sœurs



dans le ballet de l'Opéra et, après avoir créé quelques rôles aux Variétés, termina sa carrière aux Délassements du boulevard Voltaire. Ne joue plus la Comédie — au théâtre du moins!

LASSENY, jolie blonde, protégée longtemps par le compositeur Hervé. Devenue étoile de café-concert, brilla peu de temps. Elle aussi, vit de ses rentes et fait, paraît-il, beaucoup de bien.

MÉLANIE GOUSSET, très brune, jolie tête, des yeux immenses. Maigre comme Sarah Bernhardt lorsqu'elle créa le *Passant*.

MÉLINA, belle fille et v'là tout, épousa un vieux notaire qui la coucha sur son testament.

MENTZ, gentille petite femme, créa plusieurs rôles au Gymnase sous Montigny. Le dernier qu'elle joua fut celui du professeur dans les *Grandes Demoiselles*. A quitté le théâtre.

DORLÉANS, très maigre, portait un maillot rembourré, mais s'en défendait vivement. Un soir Montrouge lui planta dans ses faux-mollets des petits drapeaux et à son entrée en scène ce fut un effet!

Terminons avec ALICE LABRUNE, qui était rouge, LOUISE GÉRARD, qui était chaque soir dans les vignes du

seigneur, et CLÉMENTINE VILLA, celle-ci la plus jolie parmi toutes ces jolies femmes et qui, on l'affirmait; méritait son surnom de *Jeanne d'Arc des Délassements.* Elle joua les duègnes au Châtelet, mais son glorieux sobriquet ne lui est pas resté attaché, je le suppose. Villa n'est pas âgée, mais est devenue énorme, et cela doit bien contrarier cette ancienne beauté d'avoir tant de graisse après avoir eu tant de grâce !

XII

Le foyer des Délassements était petit et peu meublé. Une grande glace destinée au dernier coup d'œil de ces dames avant l'entrée en scène, deux banquettes et quelques chaises de velours.

Quoique peu fastueux, ce foyer était fréquenté par les célébrités de l'époque.

Edmond About y passait souvent ses soirées, Henri Rochefort et Villemessant s'y rencontraient parfois. Desbarolles était, lui, un assidu et lisait volontiers dans les mains mignonnes des petites dames. Delaage, l'intime de Henri de Pène y venait régulièrement, et de ci de là on voyait apparaître Alexandre Dumas père, Adolphe d'Ennery, Lambert-Thiboust, Théodore Barrière, Clairville, Cogniard, Léon Beauvallet, Eugène Déjazet, Fiorentino, Champfleury, Charles Monselet, Albert Wolf, Aurélien Scholl, Jules Cardoze, Ponson du Terrail, Siraudin, Delacour, Edouard Martin, Brise-

barre... enfin, quantité d'auteurs et de journalistes, tous camarades de Léon Sari.

Vous le voyez, ce foyer modeste était presque autant fréquenté que celui de la Comédie-Française et d'aucuns disaient que l'on s'y amusait davantage.

LES AMIS ET LES AUTEURS DE LA MAISON

D'abord Blum, — Ernest pour les actrices.

Jeune alors, il avait encore ses beaux cheveux rouge tendre dont il déplore si spirituellement la perte prématurée dans ses chroniques. Toutes ces demoiselles raffolaient de Blum...

Ce n'était point qu'il fût beau comme Adonis ni même comme Victor Koning, — mais il était si aimable, ce diable d'Ernest ! Et puis, c'était l'auteur influent, et les actrices avaient pour lui une admiration sans bornes. Songez qu'il distribuait les rôles, tenait en main l'avenir... Quel prestige ! Doux, poli, simple avec tout le monde. Et modeste, donc ! une violette. Ah ! dame, depuis...

Un soir, il racontait au foyer ce qu'il avait éprouvé lorsque, pour la première fois, il avait entendu dans la rue un musicien ambulant chanter une de ses chansons.

Il disait :

— Il peut m'arriver le plus incroyable bonheur... la

chance la plus miraculeuse... je peux être joué un jour à la Comédie-Française... devenir membre de l'Académie!! je puis être, un de ces matins, nommé chevalier de la Légion d'honneur!!!

Le rire de l'auditoire éclata. Blum, chevalier de la Légion d'honneur... comme Théodore Barrière.

Il continua, avec un sérieux très amusant :

— Eh bien, rien de tout cela ne me donnerait la joie que j'ai éprouvée, lorsque j'ai entendu ce brave homme me chanter !

Cependant, il est décoré aujourd'hui, le petit Ernest Blum. Il n'est pas de l'Académie, — mais peut-être, comme Alphonse Daudet, ne voudrait-il pas en faire partie ; — il n'a pas été joué à la Comédie-Française, mais c'est négligence pure, car combien y ont été représentés qui n'ont pas son talent. Il est arrivé et, de plus, il est riche. Son répertoire compte non seulement de joyeux vaudevilles, de désopilantes féeries, des opérettes amusantes, mais encore plusieurs bons drames : la *Petite Pologne*, qu'il écrivit avec Thiboust, *Rocambole* avec Ponson du Terrail, les nouveaux *Mystères de Paris* et *Rose Michel*, qui fut la dernière belle création de Fargueil.

Oui, il a fait son chemin, celui qu'on appelait le petit Ernest Blum — bien qu'il fût très grand — et cela n'a pas surpris ceux qui, comme moi, savaient que c'était un travailleur et un garçon d'esprit. Hiver comme été, Ernest Blum se levait à sept heures du matin et s'ins-

tallait à son bureau qu'il ne quittait qu'à l'heure de son déjeuner. L'après-midi il sortait, allant à la répétition ou chez Flan ou chez Sari, et jamais le jeune vaudevilliste ne perdait un instant. Cette vie active a porté ses fruits, quoi d'étonnant?

Ce fut Ernest Blum qui fit jouer ma première pièce, intitulée : la *Fête de ma Femme.*

J'en avais parlé à Sari qui m'avait répondu : « Les levers de rideaux appartiennent aux auteurs des grandes pièces, — c'est-à-dire, en ce moment, Blum et Flan ».

Donc, j'allai voir Blum un matin et je lui proposai, — sans grand espoir, — mon vaudeville. Il se montra fort aimable et me dit :

— Ecoutez ! Victor Koning a écrit, lui aussi, un acte qu'il m'a donné à lire. Laissez-moi le vôtre, et je choisirai le meilleur... Revenez demain matin.

Le lendemain, très ému, je retournai chez Blum; sachant que Koning, alors âgé de dix-sept ans, petit et frisé comme un caniche, était l'enfant gâté de la maison, amusait Sari et Suzanne Lagier par ses lazzis, je me sentais bien peu de chances.

Mais on juge de ma joie lorsque Blum me dit :

— Soyez heureux, mon jeune ami, c'est votre pièce qui passera la première !

Cette joie si vive de la première réception, je n'ai pas oublié que c'est à Ernest Blum que je la dus, et chaque fois qu'il a eu un succès — c'est-à-dire souvent, j'en ai été vraiment heureux.



ALEXANDRE FLAN. Un timide, un modeste, un travailleur. Etait employé dans une maison de banque et, après ses journées de chiffres, écrivait en rentrant de son bureau, le soir, ses pièces d'une fantaisie et d'une gaîté si franches.

De onze heures à une heure, il avait deux heures pour déjeuner et les passait dans un petit café de la rue Port-Mahon. C'est là que ses amis et ses collaborateurs venaient le voir, causer ou travailler avec lui en déjeunant.

Alexandre Flan ne pouvait donc assister aux répétitions. Le jour d'une lecture il apparaissait, lisait la pièce aux artistes et disparaissait jusqu'au soir de la répétition générale. Après avoir assisté à sa première, il cessait de venir jusqu'à sa prochaine lecture. Très timide, ne parlant à personne, il était à peu près inconnu des artistes.

Alexandre Flan passait toutes ses soirées à écrire. Ce n'était pas seulement un spirituel vaudevilliste, c'était un vrai poète. Il avait publié plusieurs volumes en vers et Darcier créa beaucoup de ses œuvres. Il se chargeait, dans les revues, des rondeaux et des couplets, et il y en avait de bien joliments tournés.

Il habitait Neuilly où il s'était fait construire, avec le produit de ses droits d'auteur, une propriété confortable. En 1871, cette maison fut brûlée par les bombes versaillaises et Flan vit disparaître son riche mobilier, ses bibelots rares, ses livres aimés, tout enfin, et ce fut

pour lui un violent chagrin. Pour comble, il fit à la même époque d'importantes pertes d'argent. Fou de douleur en voyant tant d'efforts perdus, il se suicida, a-t-on prétendu.... C'était au moment de la Commune et ce n'est que plus tard que l'on apprit sa fin tragique.

J'ai connu, j'ai collaboré avec Alexandre Flan ; il m'a donc été donné d'apprécier son cœur excellent et son caractère loyal. Nous fîmes plusieurs pièces ensemble : *On commence !* prologue-revue joué aux Délassements du boulevard Voltaire; en collaboration avec François Oswald, le *Gaulois-Revue*, 4 actes et 12 tableaux, pièce devenue centenaire à Déjazet en 1867.

Il m'étonnait par sa facilité prodigieuse de travail, écrivant au courant de la plume ses couplets si finement ciselés.

S'il eût vécut, c'est à lui, certainement, que fût revenue la succession du père Clairville.

Au hasard, je trouve parmi ses principaux ouvrages : les *Poètes de Treille*, avec de Jallais, musique de Darcier ; les *Délassements en vacance*, l'*Almanach comique*, les *Photographies comiques*, le *Bénéfice de Rouflaquet*, le *Plat du jour*, *Lâchez tout !* fantaisies joyeuses, spirituelles parisienneries écrites en collaboration avec son fidèle Ernest Blum, et jouées aux Délassements sous Léon Sari. Puis *Gaulois-Revue* à Déjazet, le *Diable boiteux* au Châtelet, *C'est la faute à l'œil* aux Folies-Dramatiques, etc., etc.

Jules Renard a écrit nombre de pièces pour les petits théâtres, de grandes revues pour les Délassements, et, à la fin de sa carrière, de gais vaudevilles pour le Palais-Royal.

Riche, et, de plus, intéressé dans une grande maison de banque, Jules Renard écrivait pour son plaisir et souvent, il faut le dire, pour celui du public.

Une nouvelle pièce de Jules Renard était toujours bien accueillie par les artistes. En effet, cet auteur fortuné dépensait ses droits et au delà, d'abord en conviant ses interprètes au traditionnel souper, puis en faisant à ceux-ci des cadeaux; l'un recevait une pièce de vin, l'autre un service d'argenterie, ceux-là des montres, des bagues, des bracelets, des cannes... et jusqu'à des titres de rente!

Lorsqu'un artiste, ayant joué dans un de ses ouvrages, donnait une représentation à son bénéfice, il recevait de Renard un chèque de cent francs, parfois davantage. En outre, si l'une de ses pièces figurait au programme, il en abandonnait les droits d'auteur.

C'était le petit manteau bleu du boulevard du Crime.

Un artiste tombait-il malade, un machiniste était-il victime d'un accident! De suite Jules Renard envoyait son médecin et faisait parvenir de l'argent. Si la femme d'un artiste qu'il estimait mettait au monde un bébé, il offrait d'en être le parrain et les cadeaux de pleuvoir sur la mère, l'enfant, la marraine et la nour-

rice. Les dragées et le champagne n'étaient pas ménagés.

Cet auteur généreux, comme on n'en voit pas, comme on n'en verra plus peut-être, adorait les gens de théâtre, et c'était un bonheur pour lui que de leur venir en aide. On objectera qu'il était riche et que ces prodigalités lui étaient permises. Soit, mais combien de ces confrères l'imitent ?

En mourant, Jules Renard a légué à ses anciens collaborateurs une somme assez importante.

On le voit, non seulement ce brave cœur a fait du bien pendant sa vie, il a été bon même après sa mort.

Amédée de Jallais, lui aussi, fut pendant longtemps un fournisseur attitré des Délassements-Comiques. Quel est le nombre des pièces qu'il y fit représenter ?... Lui-même doit l'ignorer, j'en jurerais. Toute l'année son nom était sur l'affiche, ce qui ne faisait pas rire messieurs ses confrères... c'était la plume de Robert-Houdin : quand il n'y en avait plus, il y en avait encore.

De Jallais était un élégant cavalier, beau garçon, et, je crois inutile de le dire, ces petites dames s'arrachaient Amédée, que l'on appelait alors le *joli vicomte*. Caractère facile, d'humeur joyeuse, souvent généreux, dépensant sans compter l'argent qu'il gagnait si aisément. Il était joueur comme les cartes, mais joueur généralement heureux.

Toujours souriant, ne sachant pas refuser un service, subissant sans broncher le raseur le plus fastidieux, n'osant pas mettre un pique-assiette à la porte, c'était un autre Lambert Thiboust.

En première noces, il épousa une adorable blonde, Mlle Mathilde, beauté incomparable, une vision, qui ne manquait pas de talent. Elle créa différents rôles dans les féeries en vogue du théâtre de la Gaîté et mourut en pleine jeunesse, en toute beauté, à vingt-six ans ! De Jallais la pleura quelques mois, en bon mari ; mais jeune, fêté, lancé dans le tourbillon parisien, il ne pouvait demeurer inconsolable.

Il s'éprit de la splendide Eudoxie Laurent... Ah ! il avait du goût, le gaillard ! Il sut se faire aimer de la plus jolie femme de Paris, et plus tard, entre un lansquenet et une partie de pêche, il l'épousa en légitimes noces, devant Monsieur le maire. Pas de banquet ni de bal... à la bonne franquette !

De Jallais est un garçon spirituel et de bonne compagnie. Il a collaboré avec la plupart des grands auteurs, Alexandre Dumas, Adolphe d'Ennery, Clairville, Lambert, Delacour, Siraudin, Cogniard, etc.

Il a fait jouer de jolies pièces à l'Opéra-Comique, à la Porte-Saint-Martin, aux Variétés, au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Folies-Dramatiques, aux Délassements, à Déjazet, partout enfin !

Son existence a été assez accidentée, car il abandonna son métier d'auteur pour devenir directeur.

Ses directions eurent des débuts heureux et se terminèrent mal. Aux Menus-Plaisirs, en 1871-1872, il eut des succès : la *Reine Carotte*, jouée par Thérésa, le *Puits qui chante*, les *Contes de Perrault*, le *Diable à quatre*, la *Mariée de la rue Saint-Denis*.

Au théâtre Déjazet il monta les, *Femmes de Paül de Kock*, de Beauvallet père et fils, la *Comète à Paris*, les *Petites Dames du Temple*, *Geneviève de Brebant*.

Aujourd'hui, dam, Amédée de Jallais n'est plus le brillant gentilhomme de jadis, il a neigé sur sa tête. Mais il est resté gai et porte beau... il vivra cent ans, — c'est de tradition dans sa famille!

Quittons, si vous le voulez bien, les Délassements-Comiques où je vous ai retenu trop longtemps peut-être, — et traversant le boulevard du Temple, transportons-nous au théâtre Déjazet ; vers cette même époque, la charmante et spirituelle comédienne attacha son nom illustre à cette petite salle.

Mais d'abord, quelques renseignements utiles :

Le théâtre Déjazet ou, pour mieux dire, la salle qui devait être plus tard baptisée ainsi, fut construite sur l'emplacement d'un bain turc et inaugurée en 1853 par M. Meyer, ex-directeur du cirque Olympique, ne pas confondre ce Meyer avec un chanteur de ce nom qui fit construire en 1860 l'Acazar-d'Hiver. Ce ne fut pas de prime-abord un vrai théâtre, mais un spectacle-concert appelé les *Folies-Concertantes*, où l'on chantait duos et chansonnettes et où l'on jouait des say-

nètes à deux, trois personnages au plus. Le privilège, obtenu péniblement par Meyer, était très limité.

L'orchestre des Folies-Concertantes était excellent et les principaux artistes s'appelaient Joseph Kelm, mort il y a peu d'années, et Hervé, le compositeur qui, depuis, nous a donné quantité d'opérettes en vogue, l'*Œil crevé*, le *Petit Faust*, le *Trône d'Ecosse*, *Chilpéric*, qui triomphe en ce moment aux Variétés, Hervé, enfin, qui a semé tant d'airs charmants dans les pièces créées aux Variétés par Mme Judic.

Cette modeste scène fut donc le berceau de l'opérette et de l'opéra-bouffe et Hervé fut le père véritable du genre qui devait prendre un si bel essor. Aux Folies-Nouvelles, on joua nombre de petits bijoux musicaux, la *Perle de l'Andalousie*, un *Compositeur toqué*, un *Drame en 1700*, fantaisies échevelées, folies abracadabrantes dont le livret était écrit par Hervé.

Joseph Kelm était un comique d'une réelle originalité, au physique drôle, au rire communicatif; il possédait une voix singulière, perchée, tenant à la fois du ténor et du trial, mais non désagréable.

Hervé, très joli garçon, à la physionomie froide, paraissait plus sombre et tirait surtout ses effets du contraste qui existait entre sa mine sérieuse et les incohérences qu'il débitait. Toujours il était costumé de même façon, toujours on lui voyait une redingote noire, un gilet blanc à revers, un collant gris et d'énorme bottes... pourquoi des bottes ?

Le maestro-acteur débitait, je l'ai dit, toutes les excentricités de son rôle et celles qu'il improvisait avec une gravité qui étonnait puis forçait le rire. Il avait bien l'air de croire que *c'était arrivé !*

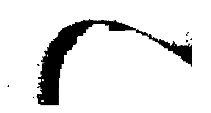
Déjà à cette époque, il avait été chef d'orchestre du Palais-Royal et avait écrit la musique de plusieurs vaudevilles. La partitionnette qu'il fit pour l'acte de l'opéra italien des *Folies-Dramatiques*, joué au Palais-Royal, est un petit chef-d'œuvre.

Hervé succéda bientôt, comme directeur des Folies-Concertantes, à M. Meyer, et peu de temps après il remettait le sceptre dictatorial à MM. Huart et Altaroche, directeurs du journal *Le Charivari*.

Ces messieurs, très influents, obtinrent ce qui avait été refusé à M. Meyer et le ministère les autorisa à représenter des pièces à quatre et cinq personnages et des pantomimes en plusieurs tableaux. Ils traitèrent avec Paul Legrand, le pierrot fameux, qui forma une troupe de mimes, et plusieurs nouveaux artistes furent engagés pour jouer et chanter dans les opérettes, MM. Tissier et Dupuis (le Dupuis des Variétés, alors tout jeune), Camille Michel, Mmes Géraldine, Ferney, Caroline Jullien, Clara Lemonnier, etc... Quelques danseuses complétaient la nouvelle troupe dont Hervé et Joseph Kelm continuèrent à faire partie.

Les Folies-Concertantes devinrent les FOLIES-NOUVELLES.

Ce spectacle-concert d'un genre nouveau fut bientôt



le rendez-vous des fêtards et des horizontales de l'époque et il fut de bon ton dans ce monde d'aller passer la soirée aux Folies-Nouvelles. On vendait là d'énormes sucres d'orge à l'absinthe que les spectateurs suçaient pendant le spectacle. Ces sucres d'orge sont restés célèbres.

Généralement le spectacle se composait de deux ou trois pièces en un acte et se terminait par une pantomime. A dix heures, Joseph Kelm chantait une chansonnette ; c'est aux Folies-Nouvelles que ce comique fit entendre le légendaire *Sire de Framboisy...* « avait pris femme, le sire de Framboisy !... » que tout Paris fredonna après lui.

Quelques bonnes pantomimes furent représentées aux Folies-Nouvelles. Ce n'était plus la pantomime classique... Polichinelle et Arlequin n'y apparaissaient plus ; ces ouvrages mimés étaient des comédies de mœurs non pas destinées à amuser les enfants, mais à distraire les grandes personnes. La *Sœur de Pierrot*, une sorte de petit drame dans lequel Paul Legrand, le Frédérick Lemaître du genre, arrachait des larmes à son auditoire ; *Pierrot bureaucrate*, spirituelle étude de Champfleury que la nouvelle comédie de MM. Bisson et Carré, jouée au Vaudeville, rappelle beaucoup, méritaient le succès.

Quantité d'opérettes fort jolies furent également créées sur cette petite scène : la *Revanche de Vulcain*, *Achille à Syros*, l'*Ile de Calypso*, *Toinette et son*

carabinier, la *Devinette*, *Oh ! y aïe y aïe !* la première opérette d'Offenbach, *Belle Boule*, de Laurent de Rillé, et combien d'autres!...

La troupe de ce spectacle-concert était vraiment excellente ; outre Hervé et Joseph Kelm, dont nous avons parlé, on peut citer encore Dupuis, — Dupuis à vingt-cinq ans, grand, fluet, ayant déjà la démarche comique, le physique ahuri que l'on connaît, doué d'une voix de ténor forte et agréable, bon musicien... Dupuis, à cette époque, avait presque autant de talent qu'aujourd'hui et cependant il faisait rire, mais on ne s'extasiait pas sur son mérite. Il gagnait quatre cents francs par mois et aujourd'hui c'est soixante mille francs par an qu'on le paie !

Dans cette troupe des Folies-Nouvelles, il y avait aussi Camille Michel, le baryton comique, et Tissier, le gros Tissier, ex-tambour-major, un amusant comédien qui passa plus tard aux Variétés.

Mlle GÉRALDINE, jeune et gentille dugazon, vocalisant comme un rossignol et jouant tous les beaux rôles ; — il est bon d'ajouter qu'un des directeurs la protégeait. Elle créa plus tard, aux Bouffes, Madame Fortunio dans la charmante opérette d'Offenbach, puis épousa un éditeur de musique.

FERNEY, brune gentille jouant les travestis.

CAROLINE JULIEN, nature plantureuse, des jambes superbes... mais de grands pieds. Assez adroite comédienne, chantant quelquefois juste.

Charles Bridault, qui est maintenant au *Petit Journal,* était secrétaire général. Garçon serviable, très accueillant, auteur de plusieurs petites pièces jouées à Paris, Bridault devait, plus tard, devenir directeur de ce même théâtre et son exploitation ne fut pas heureuse.

M. Huart, un des directeurs, était très homme du monde. Son personnel, pour lequel il se montrait toujours indulgent, souvent généreux, l'aimait beaucoup. Son associé, M. Altaroche, ne riait jamais et parlait rarement.

Pendant quelques années les Folies-Nouvelles connurent la prospérité, puis, sans raison le public cessa de venir. Les spectacles étaient cependant toujours aussi amusant, la troupe s'était complétée, mais la mode n'y était plus ; les sucres d'orge à l'absinthe avaient fait leur temps et la haute noce désertait les Folies-Nouvelles pour les Délassements, dont le bataillon féminin triomphait enfin.

MM. Huart et Altaroche pouvaient lutter, ils ne le voulurent pas, étant très absorbés par leur journal. Subitement ils cédèrent leur bail et vendirent leur matériel à Eugène Déjazet, fils de la comédienne aimée, de l'immortelle Lisette, du gracieux Gentil-Bernard, du séduisant Richelieu.

Et les Folies-Nouvelles avaient vécu. Elles devinrent le Théâtre-Déjazet.

Déjazet, l'illustre *Vert-Vert,* allait avoir un théâtre

à elle ! Elle y ressusciterait toutes ses jolies pièces écrites pour elle, que seule elle pouvait jouer, et elle créerait encore de nouveaux rôles !

Ce fut, à Paris, un événement véritable. Cette étoile avait son public idolâtre, ses fanatiques admirateurs, et elle jouait rarement sur les scènes de la capitale qui ne la payaient pas suffisamment. Depuis quelques années, malgré ses cinquante-cinq printemps, elle voyageait, donnant des représentations dans les départements, qui ne s'en plaignaient pas.

En prenant possession de son petit théâtre, Déjazet exprima à son fils sa volonté formelle de conserver les anciens artistes des Folies-Nouvelles — même les mimes et leur chef, Paul Legrand. Elle ne voulait mettre personne sur le pavé.

L'embarras fut de trouver pour l'ouverture un spectacle sensationnel, et mieux encore, il fallait deux spectacles ; Déjazet, qui n'était plus jeune, craignait la fatigue et ne comptait jouer que quatre fois par semaine.

Paul Legrand proposa le *Duel de Pierrot*, pantomime en trois tableaux, inspirée par le tableau de Gérôme qui avait été le succès du Salon cette année-là. Eugène Déjazet accepta cette proposition, cette pantomime serait accompagnée d'un lever de rideau et d'un vaudeville en deux actes.

Mais le spectacle principal, celui qui devait faire recette, la pièce pour Virginie Déjazet, on ne l'avait

pas et c'était l'essentiel cependant. On s'adressa à Thiboust, à Clairville, à Delacour... ils demandaient du temps, n'ayant pas un ouvrage terminé. Où trouver une pièce nouvelle? car il ne fallait pas songer à commencer l'entreprise avec une reprise...

M. Léon, qui était alors régisseur, parla timidement de son gendre, un garçon d'avenir... du talent jusqu'au bout des ongles. C'était entendu, mais qu'avait-il fait représenter déjà?... Une seule pièce, en trois actes et en vers, à l'Odéon : *La Taverne des Etudiants*... une chute énorme... on avait sifflé du commencement à la fin!

Déjazet fit la grimace, puis :

— A-t-il au moins un ouvrage prêt et avec un rôle pour moi? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Léon. Il m'en parlait ce matin encore... j'ai lu cette pièce... elle est en quatre actes et c'est un bijou!

— Et le titre?

— Les *Premières armes de Figaro*.

— Joli, cela promet... mais pour faire parler Figaro, il faut avoir l'esprit de Beaumarchais, dit la comédienne encore incrédule. Enfin, amenez-moi votre gendre — il me lira son ouvrage et nous verrons.

Ce jeune homme se nommait Victorien Sardou, celui qui s'est depuis placé au premier rang de nos grands auteurs dramatiques et qui est devenu un des quarante immortels.

A cette époque, Sardou était bien pauvre. Fils d'un universitaire, il n'avait eu pour patrimoine qu'une solide instruction qu'il a changée, à force de labeurs incessants, en une érudition profonde. Sa femme, plus âgée que lui de quelques années et qu'il adorait, était modiste et employait quelques ouvrières... elle travaillait pour assurer le présent tandis qu'il écrivait pour l'avenir. Quand serait-il lu, quand serait-il joué ?... il l'ignorait mais il avait la foi robuste et savait que son heure sonnerait. Elle non plus ne doutait pas, et cette bonne et douce créature, qui était encore un esprit élevé, disait à son mari :

— Travaille sans t'inquiéter de mes fatigues. Vivons, c'est là l'important. Plus tard, tu me récompenseras de mes peines en me rendant fière de tes succès et riche de tes travaux !

Hélas ! l'ange gardien du jeune auteur est parti trop tôt. Elle n'a pas connu l'apothéose de celui qu'elle aimait tant, et c'eût été pour elle une juste récompense. Et Sardou, qui est un homme de cœur, a dû souvent penser à cette première compagne de sa vie, à celle qui le soutint si vaillamment dans ses jours de lutte et de découragements.

Donc le jeune Sardou fut conduit par son beau-père chez Déjazet.

Un soir, au foyer du théâtre, la comédienne disait l'impression faite sur elle par l'auteur de la *Famille Benoîton* lors de cette première entrevue. Il lui avait



plu tout de suite parce qu'il ressemblait à Bonaparte, — Déjazet était bonapartiste et avait une fervente admiration pour Napoléon Ier.

Sans timidité, Sardou lut ses *Premières armes de Figaro*.

La comédienne et son fils furent ravis, enchantés, enthousiasmés... mais... mais la routine!... c'était très bien, mais ce serait mieux encore si un vieil auteur, ayant l'habitude d'écrire pour Déjazet, retouchait l'ouvrage, y pratiquait les coupures, y apportait les compléments nécessaires... on pensa à M. Venderbruch, un des auteurs du *Gamin de Paris*, un homme d'expérience enfin!...

Sardou était pauvre, inconnu... il voulait être joué quand même — il accepta.

Et quelle joie, le soir, quand il rentra dans son modeste logis! « Eh bien?... » demanda sa femme anxieusement. — « C'est reçu! s'écria Sardou tout heureux, je vais être joué!... seulement, fit-il avec embarras, on m'impose un collaborateur!... » Qu'importe! lui aussi, plus tard, imposera ses volontés

Un mois après la réception de l'ouvrage, les *Premières armes de Figaro* furent représentées. La pièce était gaie, vive, spirituelle, ce fut un succès. Cependant elle ne fit pas les recettes que sa réussite avait fait espérer... pourquoi?... J'ai relu dernièrement cette jolie comédie, c'est charmant d'un bout à l'autre. Les mots sont à emporte-pièce, les situations comiques des

plus amusantes, c'est une bonne comédie-vaudeville, et je suis surpris de ne pas voir reprendre cet ouvrage. Je sais que le rôle de Figaro exige une interprète hors ligne... Ah ! si Mme Chaumont voulait reprendre les *Premières armes de Figaro*, il y aurait de beaux soirs au Palais-Royal.

Après les *Premières armes de Figaro*, Déjazet passa en revue quelques rôles de son répertoire, puis Sardou écrivit pour elle *Monsieur Garat*, comédie mêlée de chant, en deux actes. Cette fois on n'avait imposé au jeune auteur aucun collaborateur. Dans cette pièce, Dupuis fit, avec le rôle de Westris, sa dernière création au boulevard du Temple. En une soirée sa réputation fut établie et les grandes scènes de genre le réclamaient.

Quelle soirée que celle de la première représentation de *Monsieur Garat !* Jamais Virginie Déjazet n'apporta dans un rôle, à un aussi suprême degré, toutes les qualités de finesse, de verve, d'entrain qui faisaient d'elle une artiste incomparable. Ce soir-là, pendant deux heures, elle eut encore vingt ans !

Aussi que de fleurs, de rappels, d'acclamations ! Depuis lors, M. Victorien Sardou a remporté bien des succès, il a connu à diverses reprises l'ivresse du triomphe, mais jamais, j'en suis certain, il n'en éprouva la joie profonde que lui causa cette belle première. Il était rayonnant lorsqu'à la fin du spectacle il entendit le public enthousiasmé réclamer l'auteur avec *instance.*

Déjazet voulut l'entraîner sur la scène, mais il se refusa à la suivre.

Le rideau baissé, la grande comédienne sauta au cou de l'auteur, disant :

— Victorien, jamais je n'oublierai que je vous dois mon plus joli rôle !

— Et moi, répondit Sardou, je vous jure, madame, de me souvenir toujours que je vous dois mon premier succès !

Oui, le succès fut immense, et le bureau de location du théâtre Déjazet n'avait jamais été à pareille fête.

L'éclatante réussite de *Monsieur Garat* décida M. Montigny à monter les *Pattes de Mouches*, ce chef-d'œuvre qui dormait dans les cartons du Gymnase depuis trois ans, sans avoir eu l'honneur d'une lecture. Et le petit auteur devint vite célèbre.

Nul ne méritait mieux, n'avait autant fait pour atteindre à la renommée. Sardou avait appris son métier d'auteur dramatique de bien curieuse façon, qui montre de quelle patience admirable et de quel courage il avait fait preuve.

Le jeune auteur lisait le premier acte d'une pièce de Scribe ou de Casimir Delavigne, le premier acte seulement Ensuite, d'après ce point de départ, il écrivait les autres actes à son idée. Lorsqu'il avait terminé ce travail, il prenait connaissance de la pièce complète de l'auteur et comparait son ouvrage à celui des maîtres qui l'avaient précédé, constatant les fautes qu'il avait

commises. Il eut ainsi le courage d'écrire une cinquantaine d'actes qu'il savait voués au panier, apprenant le théâtre comme on apprend le piano, en faisant des gammes !

Victorien Sardou n'oublia pas celle qui, la première, lui avait tendu la main, mais sa réputation grandissante le conduisit vers des scènes plus importantes. Cependant il avait promis à sa bienfaitrice d'écrire pour elle une pièce par an et il a tenu parole.

Le théâtre Déjazet, aujourd'hui si oublié du public parisien, eut, vous le voyez, son heure de célébrité sous l'heureuse direction d'Eugène Déjazet.

Je me souviens qu'un jour, me trouvant à la campagne chez mon ami et collaborateur Dutertre de Véteuil, je reçus la dépèche suivante :

« Revenez vite pour pièce nouvelle. Hier sommes tombés à quatorze cents.

« Eugène Déjazet. »

Que pense de ce télégramme le directeur actuel de ce petit théâtre ? J'imagine qu'il ne serait point fâché de *tomber* souvent à quatorze cents en semaine et même le dimanche.

Il convient d'ajouter que la comparaison est impossible à établir entre le théâtre Déjazet d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Si les recettes étaient plus belles, les frais étaient autrement considérables.

Le loyer, d'abord, était de 35,000 fr., puis l'orchestre comprenait vingt-cinq musiciens et était dirigé par M. Bernardin, un chef habile, mais qui se faisait payer fort cher.

Et la troupe !

Dupuis, Tissier, Bache, Legrenay, Allart, Leriche, Heuzey, Dubois, Mmes Boisgontier, Paer, Nelson, Clara Lemonnier, Marie Leroux, etc., etc.

Sans parler de Mme Déjazet qui touchait, lorsqu'elle jouait, un cachet de deux cents francs.

Ajoutez à cela les frais de mise en scène. — Eugène Déjazet montait les ouvrages avec un luxe inouï de décors et de costumes.

Il y avait donc à Déjazet entre huit et neuf cents francs de frais — sans compter les droits d'auteurs et des pauvres. Actuellement ce théâtre n'a pas, m'a-t-on assuré, plus de quatre cent cinquante francs de frais journaliers... Le directeur réaliserait donc en peu de temps une petite fortune s'il encaissait des recettes comme celles d'Eugène Déjazet.

* * *

On a écrit bien des biographies de Virginie Déjazet — toutes plus fantaisistes les unes que les autres.

Quand je connus la célèbre comédienne, elle avait déjà plus de cinquante ans et n'était pas encore directrice du théâtre qui porte son nom.

Un jour — j'avais quatorze ans — mon père me conduisit chez elle, passage Saulnier.

Elle nous reçut dans un grand salon assez élégant et peu éclairé. Aux murs, plus de cent couronnes de toutes dimensions, en or ou en argent, portant sur les rubans de soie l'inscription du nom de l'actrice et de la ville où elles avaient été offertes.

Déjazet parlait beaucoup, mais avec une extrême lenteur.

Très ému et pour dire quelque chose, je m'écriai :

— Ah! que vous avez là de jolies couronnes, madame Déjazet!

— Oui, oui, fit-elle, il y en a dans le grenier et dans la cave... je ne sais vraiment où les mettre! J'en ai là pour plus de cent mille francs. Mais je préférerais cinq mille livres de rentes!

Déjazet était, je m'en souviens, vêtue ce jour-là d'un peignoir bleu et blanc et portait sur la tête une mantille en dentelles. Elle avait la figure *faite*, mais la demi-obscurité de la pièce dissimulait ce savant maquillage et ainsi l'illusion était complète, on eût donné vingt à vingt-cinq ans à l'illustre travestie.

Sa voix était fraîche et agréable, bien qu'un peu nasale. Quand elle riait, elle montrait des dents éclatantes de blancheur... On disait bien qu'elle en avait de fausses, mais l'œil le plus expérimenté eût eu bien de la peine à s'en apercevoir.

— Je vous garde à dîner avec votre fils, dit-elle à

mon père, pour lequel elle avait beaucoup d'amitié et qui fut plus tard régisseur général à son théâtre et l'accompagna ensuite dans ses tournées de province.

Il fallait l'entendre parler de son fils, de son Eugène! Quelle fierté elle mettait dans ses paroles en disant qu'il avait eu un acte représenté au Théâtre-Lyrique.

— Il me coûte bien cher, ajouta-t-elle, et il me fait de la peine, souvent, mais c'est peut-être pour cela que je l'aime tant !

Eugène arriva sur ces entrefaites ; après avoir serré la main à mon père, il m'adressa un léger salut et alla embrasser sa mère comme un petit garçon.

Le fils de Déjazet, qu'elle appelait son *Benjamin*, pouvait avoir alors trente à trente-deux ans. Sa mise était excentrique : coiffé en gandin, la redingote pincée à la taille, le pantalon, très large, tombant sur des bottines vernies qu'on apercevait à peine, Eugène ayant le pied très petit et s'en montrant très fier. Il boîtait légèrement.

Il n'était pas joli, joli garçon, mais il corrigeait l'ouvrage de la nature en se maquillant comme madame sa mère. Il avait du fard sur les joues, du noir aux cils et aux sourcils... manie de famille, sans doute !

Se mettant immédiatement au piano, il dit à sa mère :

— Je t'apporte l'air que je t'ai promis !

Et il le chanta. Sans posséder une jolie voix, il nuançait avec goût et savait faire valoir sa musique.

— N'est-ce pas que c'est charmant ?... fit Mme Déjazet en se tournant vers nous.

— Oh ! adorable ! dit mon père dont l'enthousiasme était facile. Moi, je fus naturellement du même avis. La comédienne dit alors à Eugène, en me désignant :

— C'est le fils à Lemonnier... il a quatorze ans et en paraît douze... mais il grandira, ce petit !

Sans faire attention à moi, Déjazet fils se remit au piano et cette fois ce fut sa mère qui déchiffra le nouveau morceau à première vue. Sa voix prêtait à la musique un charme tout nouveau et c'était pour moi, enfant, un véritable enchantement.

On vint annoncer que le dîner était servi et nous passâmes dans la salle à manger, presque aussi sombre que le salon.

Il y avait déjà là, installé à table, un vieux comédien qui lisait un journal.

— Ah ! c'est toi, Roman ? fit Déjazet étonnée. Pourquoi es-tu ici plutôt que d'être venu au salon ?

— Je savais que tu avais du monde... j'ai eu peur d'être indiscret.

— Du monde !... des amis, comme toi ! C'est dommage, tu aurais entendu un nouvel air d'Eugène, pour ma création prochaine, c'est très réussi.

Roman fit comprendre du geste qu'il n'en doutait pas.

La comédienne se plaça, à table, auprès de son fils, tandis qu'à côté d'elle-même s'asseyait une femme mai-



gre, — la gouvernante, sorte de femme de chambre, d'amie — qui avait toutes les clefs, surtout celle de la caisse. Quand Mme Déjazet avait besoin d'argent, il lui fallait s'adresser à cette personne et lui donner ses raisons.

Déjazet mangeait peu. On lui servait des petits plats spéciaux et elle avait également un vin particulier ; la femme de confiance la traitait en enfant, lui coupant son pain, lui versant à boire et lui disant à tout moment :

— Mangez doucement, madame... vous savez que vous êtes sujette aux indigestions !

Roman, le vieux comédien dont j'ai parlé, ancien jeune premier des Variétés, qui avait même fait une courte apparition dans la maison de Molière, ce qui l'autorisa à mettre sur ses cartes de visite, jusqu'à sa mort, « ancien artiste de la Comédie-Française », faisait les honneurs, servait le potage, découpait les rôtis, ne tarissait pas de compliments. Il était là chez lui.

Eugène ne soufflait mot. Toutes les cinq minutes il tirait sa montre, regardait l'heure et s'agitait fébrilement. Un rendez-vous galant le réclamait sans doute !

Après le dîner, Mme Déjazet demanda à mon père de me laisser finir la soirée avec elle à l'Opéra-Comique, où elle avait fait prendre une loge. Jugez de ma joie !

Eugène s'excusa et prit congé. Mme Déjazet, Roman, la gouvernante et moi montâmes en voiture.

A l'Opéra-Comique, quand Mme Déjazet présenta le

coupon au contrôle, les contrôleurs se levèrent et saluèrent avec un respect qui me rendait tout fier. On jouait *Haydée*. La comédienne écoutait distraitement, lorgnant dans la salle, critiquant les toilettes, s'amusant de certains types de bourgeois ; pendant les entr'actes, elle causait surtout à Roman qui était toujours de son avis.

Le spectacle terminé, on me reconduisit aux Variétés où je demeurais et, avant de me laisser descendre de voiture, Mme Déjazet m'embrassa et me glissa dix francs dans la main en disant : « Tu achèteras quelque chose en souvenir de moi. J'aurais voulu te donner davantage, mais je ne suis pas riche en ce moment ! »

La gouvernante approuvait énergiquement.

Je ne revis plus Mme Déjazet que lorsqu'elle fut directrice.

Avec Lambert Thiboust, un jour, nous allâmes lui rendre visite. Elle demeurait alors boulevard du Temple, près du café Turc.

Nous venions lui faire connaître le plan d'une pièce en trois actes : *Amour et Démon*. Elle nous écouta avec bienveillance ; mais, après la lecture, elle nous fit remarquer la ressemblance que notre pièce offrait avec *Vert-Vert* et *Les premières armes de Richelieu*.

— Bast ! dit Lambert, rien de nouveau sous le soleil ! on peut refaire une pièce vingt fois... le principal, c'est d'être amusant !...

Et Thiboust avait bien raison, car, plus tard, Meilhac



et Halévy n'y ont pas regardé d'aussi près lorsqu'ils firent représenter le *Petit Duc*... C'était une sorte de petit duc que nous comptions écrire pour Mme Déjazet. A la Renaissance, ni la presse ni le public ne se sont aperçus de la ressemblance.

Devenu l'un des auteurs de la maison, je connus plus intimement Mme Déjazet. Même, pendant une maladie de mon père, je dus partir pour le remplacer comme régisseur de la comédienne.

Je vécus donc auprès d'elle pendant six semaines.

Quoi que l'on ait dit, elle n'était pas d'un commerce facile tous les jours, étant capricieuse et, parfois, s'emportant sans raison. Elle avait alors plus de soixante ans, mais son caractère était resté jeune et son cœur demeurait excellent.

Très courageuse, Déjazet paraissait voyager sans fatigue, restant chaque jour cinq ou six heures en wagon, et jouant le soir, trois, quatre et même cinq actes.

Aucun nom d'étoile n'eut sur une affiche, en province, autant de pouvoir que celui de Virginie Déjazet. Lorsqu'elle jouait dans une ville, petite ou grande, la salle était toujours louée d'avance.

Comme régisseur particulier de la comédienne, j'étais chargé des comptes. Déjazet avait pour elle la moitié de la recette, après prélèvement des droits d'auteurs et des pauvres.

En moyenne elle touchait ainsi neuf cents, mille et jusqu'à douze cents francs par soirée. Et malgré ces

énormes gains quotidiens, elle avait rarement cent francs devant elle! Que pouvait-elle faire de son argent? Je sais qu'elle en envoyait une bonne partie à ses enfants et le reste à des hommes d'affaires. Tous les jours elle allait à la poste prendre des mandats ou porter des lettres chargées.

Et alors le soir, elle me disait :

— Je ne suis pas raisonnable! Mais j'ai trouvé un moyen de faire malgré moi des économies. Vous ne me donnerez plus d'argent, même si je vous en demande... vous m'entendez bien... pas un sou!

Le lendemain elle ne manquait pas d'exiger ses comptes. Et si je lui rappelais ses paroles de la veille, elle répondait :

— Oui, je sais... mais cette fois c'est urgent... j'ai reçu une lettre de Paris... il faut que j'envoie de l'argent et de suite!

Un soir, Mme Déjazet, satisfaite de sa recette et en belle humeur, m'invita à venir souper avec elle. Jamais elle ne se couchait avant deux ou trois heures du matin.

Nous soupâmes en tête-à-tête et la comédienne, très gaie, riait de bon cœur en racontant des anecdotes de théâtre.

La voyant en si bonnes dispositions, je risquai une question assez scabreuse, lui demandant si vraiment elle avait eu toutes les intrigues amoureuses qu'on lui prêtait.

— Oh! non, me répondit-elle. On a exagéré et beaucoup. Certes, j'ai eu des amants... mais pas tant, toutefois, que l'on veut bien le dire. Et tout ce qu'on a raconté sur moi! On a prétendu, vous ne l'ignorez pas, qu'un soir, à souper, je m'étais fait servir dans le plus simple appareil sur un immense plat d'argent... c'est là une calomnie, un potin ignoble inventé par mes ennemis — vous savez que j'en ai!... Au contraire, j'ai toujours eu de la pudeur, et dans ma loge je n'ai jamais souffert qu'un homme restât pendant que je me déshabillais... et vous savez que beaucoup d'actrices n'ont pas ce scrupule! A ce point que, pour expliquer ma pudibonderie, on a dit que c'était parce que j'étais mal faite que je craignais de me montrer. Non, je vous le répète, j'ai toujours été décente — même avec un amant. Je pense que la femme a tort de se montrer dans le costume d'Eve... Quoi de plus joli, de plus émoustillant qu'une jolie femme en chemise de fine batiste qui laisse tout deviner sans rien laisser voir!...

Je lui demandai si elle avait souvent éprouvé de sérieuses passions.

— Franchement, répondit-elle, j'ai eu des caprices... peut-être même plus souvent qu'il n'eût fallu. Il m'arrivait, rencontrant un jeune homme séduisant, de ressentir une violente commotion et de me dire : « Il me semble que celui-là je l'aimerais vraiment! » S'il me faisait la cour, je résistais assez pour rendre ma chute

honorable et je cédais enfin espérant toujours avoir trouvé l'être idéal...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! hélas ! mon imagination seule avait fait de ce commun mortel un héros romanesque... seul avec moi, il me répétait ce que d'autres m'avaient dit avant lui... des clichés, comme disent les journalistes ! Puis rapidement, après avoir causé, il songeait à rire... le moment psychologique arrivait. Mon bel amoureux descendait de son nuage, devenant un homme comme les autres, ne songeant plus qu'au plaisir des sens, se montrant presque brutal, s'étonnant de ma réserve... car il y avait un malentendu entre nous : lui s'était imaginé *la Déjazet* une hystérique, une folle passionnée, tandis qu'en réalité ces élans de passion matérielle me gelaient, faisaient naître en moi un invincible dégoût...

— Si je vous comprends bien, dis-je à l'actrice, vous vouliez trouver un amoureux platonique... c'est assez rare... la nature a ses lois ! Dans votre existence agitée, n'avez-vous donc jamais aimé ?...

— Oui, fit-elle, j'ai aimé !...

Et elle eut un éclair de jeunesse dans les yeux en me faisant cet aveu.

— Et qui donc ?...

— Laferrière.

— Laferrière, le grand jeune premier, l'éternel jeune homme... vous me surprenez...

— Pourquoi ?

— Ah ! fis-je avec embarras, c'est assez difficile à expliquer..,

— Oui, je sais ce que vous voulez dire... on a fait courir sur Laferrière des bruits d'une étrange malveillance... j'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans tout ce qu'on a dit et même écrit sur ce comédien, — mais ce que je puis vous assurer, c'est que Laferrière était, il y a trente-cinq ans, un amant délicieux, d'une délicatesse exquise pour une maîtresse.

Cette fois-là, j'avais trouvé l'être de mes rêves. C'est le premier, et je crois bien que c'est le seul qui m'ait fait connaîtres les joies de l'amour. J'en étais folle! Alors il jouait à la Gaîté et j'étais, moi, au Palais-Royal. Nous dînions tous les soirs ensemble et il venait ensuite me reconduire jusqu'à mon théâtre. Lorsque je ne jouais pas à la fin du spectacle, j'accourais le chercher dans sa loge... bien des fois, par de belles nuits, nous nous faisions conduire aux Champs-Elysées. Et je restais serrée contre sa poitrine pendant des heures, ne parlant pas, craignant par ma voix de rompre le charme qui nous enveloppait...

Quand Laferrière venait chez moi, nous soupions en tête-à-tête, sans témoins, sans domestiques indiscrets, nous servant nous-mêmes, riant et causant quelquefois jusqu'au petit jour. Je ne trouvais pas chez lui ces impatiences de l'homme que j'avais remarquées chez les autres... nos désirs naissaient lentement, sous la

chaleur de nos caresses, et nous ne mordions au fruit défendu que lorsque nous savions qu'il était bien mûr !

Mme Déjazet continua après un silence :

— J'aimais tant Laferrière qu'il m'arrivait, entre deux pièces, de me jeter dans une voiture, recommandant au cocher d'aller bride abattue à la Gaîté où je voyais mon amant cinq minutes et je partais après l'avoir embrassé cent fois !... Oui, ce fut là mon seul amour... Aujourd'hui, nous sommes vieux tous deux et, lorsque le hasard nous remet en présence, nous éprouvons une douce émotion en songeant au passé... l'amour est parti, parce que tout passe en ce monde, mais il a laissé dans nos cœurs une bonne et franche amitié. Si j'étais dans la misère, Laferrière n'hésiterait pas à me donner tout ce qu'il a... et si je le voyais malheureux, c'est avec joie que je lui abandonnerais ce que je possède !

Et après ces confidences curieuses, la vieille comédienne essuya ses yeux où des pleurs montaient.

La charité de Déjazet était-elle inépuisable, comme on l'a dit ? Je sais qu'elle fut bonne, mais je pense toutefois que l'on a exagéré sa générosité et que beaucoup des traits dont on pare sa mémoire sont absolument fantaisistes.

On racontait qu'un passant, dans une ville de province, avait répondu à quelqu'un s'informant de l'adresse de la comédienne :

— J'ignore où demeure Mlle Déjazet... mais le premier malheureux que vous rencontrerez vous le dira.

Légendes !

Déjazet était généreuse, mais surtout prodigue, tant qu'arrivée à l'âge de soixante-dix ans, ses amis durent organiser pour le célèbre Vert-Vert une représentation de retraite qui sauva ses derniers jours de la misère.

Pourtant, elle avait ses moments d'avarice et elle réduisait alors ses dépenses avec exagération. Mais cela durait peu et l'actrice redevenait vite l'insouciante fourmi que l'on connaissait.

En réalité, si Déjazet s'est ruinée, c'est surtout pour les siens. Elle était mère excellente et adorait ses enfants et ses petits-enfants. On abusait de cette tendresse qui la rendait aveugle.

Elle avait cependant une préférence pour Eugène. Celui-là était toute sa vie, et je ne m'imagine pas Virginie Déjazet survivant à ce fils tant aimé, tant admiré. Lorsqu'elle voyageait, il devait lui écrire chaque jour, et s'il oubliait de s'acquitter de ce soin, elle télégraphiait, passait par d'horribles transes jusqu'à ce qu'il l'eût rassurée avec deux mots de dépêche.

Un soir j'eus avec Eugène Déjazet, dans un café voisin des Folies-Marigny, une querelle suivie de voies de faits. Le fils de la comédienne devait m'envoyer des témoins le lendemain ; j'avais prié Rolland, le directeur des Délassements, et François Oswald, du *Gaulois*, de me servir de témoins.

Le lendemain, à sept heures du matin, je fus réveillé par un furieux coup de sonnette. J'allai ouvrir, surpris d'une visite aussi matinale.

C'était Mme Déjazet.

La pauvre femme, instruite de la scène qui s'était passée la veille, avait passé la nuit à pleurer. Elle sanglotait encore et se mettait presque à genoux, me rappelant qu'elle avait toujours été bonne pour moi, me demandant, au nom de notre amitié déjà ancienne, de renoncer à la rencontre projetée.

— Mais, lui dis-je, je n'ai pas cherché ce duel... je ne suis pas l'insulté... par conséquent, que votre fils ne m'envoie pas de témoins et tout sera terminé !

— Mais, fit-elle, il veut que vous lui fassiez des excuses...

— Pour cela, non.

— Vous l'avez frappé le premier, mon ami...

— Oui, mais il m'a frappé le second — nous sommes quittes !

Enfin, elle insista tant et tant que je lui promis de me trouver dans la journée au théâtre et de me prêter, autant que l'honneur le permettrait, à une réconciliation.

L'après-midi, je tins parole et je trouvai Mme Déjazet dans le cabinet de son fils. Celui-ci me dit :

— Hier, vous avez eu tort...

— J'ai eu raison et je ferais encore de même !...

La querelle allait recommencer. Mais la comédienne,



éplorée de nouveau, me mit la main dans celle de son fils et ce fut fini !

Nous dînâmes tous trois ensemble et j'avoue que je profitai de cette circonstance pour me faire commander une pièce !

Mme Déjazet fut une camarade excellente. Rarement, même âgée et fatiguée, elle refusa son concours à une représentation à bénéfice. Elle se prodigua, allant partout s'il s'agissait de rendre service à un artiste peu fortuné.

A Bordeaux, Roman, le vieux comédien dont j'ai parlé, venait, après une discussion, de résilier son engagement avec son directeur, et il se trouvait sans ressources. A ce moment, Déjazet vint donnner une série de représentations au Théâtre-Français de cette ville.

Roman va voir sa vieille amie et lui expose sa situation.

— Eh bien ! mais il faut monter une représentation, lui dit-elle.

— Oui, mais où? Je suis au plus mal avec les directeurs des deux théâtres!

— N'importe où... j'irai.

— Même dans un café-concert ?

— Même dans un café-concert, mon bon Roman !

L'acteur remercia sa camarade et courut aussitôt à l'Alcazar, un établissement situé à la Bastide et fréquenté par le public des faubourgs et les ouvriers du

port. Il loua cette salle immense à son directeur et, sans autres éléments que la troupe ordinaire du concert, il afficha sa représentation.

Le nom de Déjazet était un talisman. Bien que le prix des places eût été doublé, deux mille personnes passèrent le fameux pont pour venir applaudir la comédienne à l'Alcazar, et on encaissa trois mille deux cents francs.

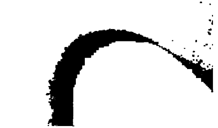
Déjazet à l'Alcazar! Personne n'aurait voulu consentir, par camaraderie, à ce sacrifice d'amour-propre. Et lorsqu'elle parut en scène, des bouquets, des couronnes s'abattirent à ses pieds... Ce furent des acclamations sans fin, et elle dut attendre dix minutes au moins pour chanter sa *Lisette de Béranger*.

On rappela la grande artiste dix ou douze fois et, lorsqu'elle voulut regagner son hôtel, la foule en délire détela les chevaux de sa voiture et porta la comédienne en triomphe.

— Combien avez-vous pour vous ? demanda-t-elle le lendemain à Roman.

— Deux mille cinq cents francs, ma chère amie, répondit l'acteur. Que voulez-vous en souvenir de cette belle représentation?...

— Une bonne poignée de main, rien de plus, car si vous avez été tiré d'embarras grâce à moi, mon cher Roman, grâce à vous j'ai eu là-bas une réception que je n'oublierai jamais... et, à tout prendre, je crois bien que je reste votre obligée.



Ce fut à une représentation au bénéfice d'un artiste, au théâtre des Variétés, que Virginie Déjazet parut sur la scène pour la dernière fois. Quoique n'étant pas bien portante, elle ne voulut point manquer à la parole donnée. Elle prit froid en sortant du théâtre et s'alita pour ne plus se relever. Six semaines après, elle mourait, entourée de ses enfants et de ses petits enfants.

La veille de sa mort, elle disait en souriant au prêtre qui l'assistait :

— Mon père, on ne peut me refuser l'entrée du ciel, car j'ai tâché d'être souvent charitable... d'abord, si saint Pierre refuse de m'ouvrir, je lui chanterai *Lisette*, et il n'aura pas le courage de me laisser à la porte.

Jamais artiste n'avait eu de semblables funérailles. Plus de cent mille personnes suivirent le convoi du célèbre travesti.

Ce jour-là, je racontai à Laferrière ce que m'avait confessé sa vieille amie.

— Oui, me dit-il, Déjazet part la première... Je ne tarderai pas à aller la rejoindre, et si l'on retrouve sa jeunesse au ciel, je crois que nous nous aimerons encore là-haut !

Le célèbre jeune premier mourut un an après son illustre maîtresse.

J'eus l'honneur de recevoir la dernière lettre que la comédienne écrivit — dix jours avant sa mort. Je

lui avais demandé, pensant qu'elle se rétablirait, de venir donner une série de représentations sur son ancien théâtre.

Elle me répondit :

« Jamais je ne rejouerai sur cette scène. C'est à ce théâtre maudit que je dois mon malheur et la ruine de mes enfants. »

Après avoir évoqué le souvenir de la grande Déjazet, je crois qu'il nous faut présenter au lecteur monsieur son fils.

Eugène, avant de prendre la direction du théâtre de sa mère, était compositeur de musique. Malgré tous les sacrifices de la comédienne pour faire donner à son héritier une instruction complète, il n'avait jamais voulu mordre ni au grec ni au latin. Un penchant pour la musique se manifestant en lui, sa mère avait dirigé ses études vers cet art, mais Eugène était paresseux, aimait les plaisirs et ne se préoccupait pas de l'avenir. Il devint bon pianiste, mais la fugue et le contre-point demeurèrent choses inconnues pour lui.

Il avait de l'imagination, trouvait de jolis motifs, les jetait sur le papier, mais n'osait en entreprendre l'orchestration. Comme beaucoup de compositeurs d'aujourd'hui, qui ont eu pourtant de grands succès d'opérettes, il avait recours pour cette besogne aussi pénible que délicate, à un musicien plus savant que lui. Frédéric Barbier aida souvent Déjazet fils et lui orchestra plusieurs opérettes.

Malgré sa facilité de production, Eugène n'avait pas, non plus, le courage d'écrire des ouvrages de longue haleine.

Il composa la musique de plusieurs opérettes : *Fanchette*, petit opéra comique en un acte qui fut très bien chanté par Dupuis et Mlle Géraldine; la *Rosière de quarante ans*, un acte de Raymond Deslandes.

Dans les pièces créées par sa mère, il sema quelques airs réussis : un finale à grand effet au deuxième acte de *Gentil-Bernard*, différents morceaux dans la *Gardeuse de Dindons*, et, enfin, deux rondes très gaies qui devinrent populaires dans les *Trois Gamins*, le *Vin à quatre sous* et *C'n'est pas tous les jours Mardi-Gras*. Il écrivit, enfin, la musique d'innombrables rondeaux et de couplets qu'on intercale, encore aujourd'hui, dans les vaudevilles, et qui ont dû trouver leur place dans la dernière édition de la clef du Caveau.

Donc, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, Eugène Déjazet n'eut pas de plus clairs revenus que la pension que lui faisait sa mère — et je vous assure que le gaillard vivait bien. A l'entresol d'une maison du boulevard du Temple, il habitait un coquet appartement meublé avec un luxe quelque peu efféminé. On s'y serait cru chez une femme galante. Il soupait quotidiennement avec des actrices en vogue que le prestige de son nom lui permettait de connaître; il jouait... enfin, il faisait de son mieux pour dépenser l'argent de sa

mère. Celle-ci payait toutes ses fredaines sans se plaindre, disant : « Il faut que jeunesse se passe! » Aussi, ne laissait-elle pas en souffrance les notes des tailleurs et les letres de change souscrites à des usuriers, ne voulant pas que son fils adoré connût la paille humide des cachots de la prison de Clichy.

L'idée d'établir son Eugène détermina Mlle Déjazet à acheter, moyennant 80,000 francs, le bail et le matériel du théâtre de MM. Huart et Altaroche.

Etre directeur avait toujours été le rêve d'Eugène qui, d'ailleurs, possédait toutes les qualités pour réussir dans une exploitation théâtrale.

Connaissant les détours du théâtre puisqu'il y avait été élevé, il avait de l'ordre, mettait bien en scène, était musicien. Econome autant que sa mère était prodigue, il ne lésinait cependant pas pour assurer le succès d'un ouvrage, dépensant alors sans y regarder de trop près, achetant tout lui-même et surveillant la confection des costumes.

Il se transforma dans sa nouvelle situation. Autant il avait été paresseux, autant il devint subitement actif et courageux lorsqu'il eut à diriger un personnel. On le trouvait à son théâtre du matin au soir, s'occupant des plus infimes détails.

Le fils de Déjazet était célibataire et, contrairement à la plupart de ses confrères, il avait conservé sa liberté entière ; véritable pacha, il lui arrivait — souvent — de jeter son mouchoir à quelque jolie pension



naire qui, généralement, ne se faisait pas trop prier pour le ramasser. Mais il fallait que la favorite se montrât discrète. Si elle laissait deviner sa fugitive faveur ou croyait pouvoir abuser de la protection directoriale, Eugène, sans pitié ni reconnaissance, se débarrassait de la gêneuse en résiliant son engagement.

Comme au Déchelette de la *Sapho* de Daudet, il fallait à cet impressario malin des amours sans lendemain... pas de crampons!

Pourtant, ce qui devait arriver arriva. Un jour vint — dans les dernières années de sa direction, il faut le dire — où l'insaisissable cœur de Déjazet se laissa pincer.

Il aima follement Mlle Claire Thévenin, une jolie blonde qui remplissait des petits rôles à son théâtre.

Cette liaison fut sérieuse et se termina par un mariage.

Claire Thévenin, devenue Mme Déjazet, mourut toute jeune, victime de son dévouement pour sa bellemère.

Pendant la maladie de la comédienne, elle ne voulut point s'éloigner de son chevet, ne dormant pas, perdant la santé et y laissant bientôt sa vie.

*
* *

Eugène Déjazet ne manquait pas d'esprit. Mais il était maniaque et naïvement orgueilleux. Perfide comme une femme, il retirait sa parole aussi facilement qu'il la donnait et il ne fallait pas se fier outre mesure à sa signature ; bien lire les clauses d'un traité qu'il avait préparé, car il ménageait souvent de désagréables surprises. Il était processif et, bien que généralement malheureux au jeu du papier timbré, il y prenait autant de plaisir qu'un Normand. Un ancien garde du commerce, nommé Tronsin, était devenu son homme d'affaires, et c'est lui qui dirigeait les actes de vente ou de réception de pièces, qui allait chez les avoués, les avocats et les huissiers.

Déjazet s'était pris d'une grande amitié pour Amédée de Jallais et il en fit l'auteur favori de son théâtre. Pendant plusieurs années on n'y joua pour ainsi dire que les pièces de de Jallais : Le *Petit Journal*, l'*Evénement*, les *Vieux Glaçons* (parodie des Vieux Garçons), et bien d'autres fantaisies à grand spectacle.

Rencontrant de Jallais, je lui parlai d'une idée de pièce. J'avais le point de départ et le titre : *Les plaisirs de Paris*.

— Je ferai volontiers la pièce avec toi, me dit le vaudevilliste, mais il faut d'abord décider Eugène Déjazet à la monter. Viens ce soir au foyer, nous le verrons. Surtout ne lui parle ni de ton sujet ni de ton titre, et laisse-moi agir !



Le soir, je trouvai de Jallais qui m'attendait. Pénétrant dans le cabinet directorial, nous causâmes de choses et d'autres avec Eugène Déjazet — mais sans la moindre allusion à la pièce projetée, ce qui me surprit.

De Jallais me dit en sortant :

— Reviens demain à la même heure, et tu comprendras mon truc... il réussit depuis deux ans.

J'y retournai le lendemain et la scène de la veille se renouvela.

Tout à coup, de Jallais s'écria :

— Au fait, tu sais, Eugène, que depuis hier nous avons creusé ton idée, elle est excellente !

— Quelle idée? demanda le directeur surpris.

De Jallais continua avec un naturel parfait :

— Comment, quelle idée !... perds-tu la mémoire? Eh bien ! mais, celle que tu nous a donnée hier soir... Ce sera très amusant... et le titre est rudement trouvé...

— Quel titre?...

— Ah ça ! mais... les *Plaisirs de Paris*, donc ! Cet Eugène, à force de remuer des idées, arrive à ne plus se souvenir de rien !... Nous allons nous y mettre immédiatement... du reste, ton plan nous a tellement séduits, que ce matin, tout en déjeunant, nous avons écrit le scénario... je vais te le lire...

Et il lut mon plan à Déjazet, s'interrompant de temps à autre pour rire en disant :

— Ce satané Eugène... il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles!

Eugène Déjazet ne se défendait plus, très convaincu maintenant d'être l'auteur de ce scénario. Et il reçut naturellement la pièce à laquelle il continua à collaborer de la même façon!

XVI

Le foyer des artistes du théâtre Déjazet, plus vaste, mieux éclairé et décoré plus élégamment que celui des Délassements, avait aussi ses habitués et les notoriétés y étaient nombreuses les jours où Mlle Déjazet jouait.

A huit heures précises, militairement, *Paulin Deslandes* y faisait son entrée. C'était un vieil auteur qui avait eu des succès, la *Gamine* et les *Deux Anges gardiens*, aux Variétés, entr'autres, et il avait collaboré aux fameux *Chevaliers du Pince-Nez*, ce petit « Courrier de Lyon » de Déjazet, qui, grâce à la verve de Raynard, le Chabannais original, eut un nombre considérable de représentations.

Deslandes avait écrit aussi quelques drames, parmi lesquels la *Poissarde ou les Halles* en 1804, un des meilleurs rôles de Marie Laurent à la Porte-Saint-Martin, et le *Père Gachette*, que Frédérick Lemaître créa aux Folies-Dramatiques, furent les plus heureux.

Dans ces ouvrages populaires. Deslandes savait faire

vibrer la corde sentimentale, flattait l'ouvrier, faisait de la petite ouvrière une héroïne et, en opposition, traçant des silhouettes peu sympathiques de fils de famille et de nobles — à la grande joie du parterre et du paradis.

A l'époque où il venait au foyer des artistes du théâtre Déjazet, il pouvait avoir soixante-cinq ans mais ne paraissait pas cet âge. Il est juste d'ajouter qu'il portait un faux toupet et se teignait ce qui lui restait de sa chevelure et ses longues moustaches de sous-officier.

Paulin Deslandes n'était pas décoré et c'était là son plus grand chagrin. Il manifestait parfois son étonnement à ce sujet avec une naïveté curieuse : « Pourtant, disait-il, mes ouvrages en valent bien d'autres ! »

Il avait aimé Mme Déjazet dans sa jeunesse et l'avouait volontiers. Avait-il été payé de retour? On peut le croire, mais il ne le laissa jamais soupçonner.

Ancien baryton, Paulin Deslandes avait chanté à l'Opéra-Comique et comme, alors, au charme de sa voix venait s'ajouter celui de son visage, il passait pour avoir eu de nombreuses bonnes fortunes. On contait même l'aventure dont fut l'héroïne une grande dame russe qui lui avait offert sa main et sa fortune, quasi-royale.

Deslandes ayant perdu sa voix à la suite d'un refroidissement se trouva, jeune encore, sans situation. Désespéré, il se demandait comment il pourrait gagner



sa vie, lorsque l'idée lui vint de s'essayer à écrire. Il commença par un petit acte, la *Gamine,* comédie-vaudeville populaire. Sa pièce terminée, il alla la proposer au directeur des Variétés, Nestor Roqueplan, ce journaliste si parisien qui ne réussit jamais, pas plus aux Variétés qu'à l'Opéra ou au Châtelet, à prendre au sérieux son rôle d'impresario.

Paulin Deslandes me raconta que pour se faire écouter du sceptique boulevardier, il avait dû employer la force, le prendre au collet, l'asseoir d'autorité dans son fauteuil et pousser le verrou du cabinet directorial afin d'enlever au prisonnier toute chance de secours.

Roqueplan, furieux, se démenait ferme.

— Non, cher ami, un autre jour, aujourd'hui je n'ai pas le temps... des rendez-vous me réclament !...

Le jeune auteur semblait ne rien entendre.

— Eh bien ! continua Roqueplan, je la reçois, votre pièce... que voulez-vous de plus ?... Donnez-moi votre manuscrit, je vais le signer !

Mais Deslandes voulait lire quand même — « Voyons, répliqua-t-il, c'est l'affaire de trente minutes... que diable ! vous ne pouvez refuser ce sacrifice à un ami !

— Hélas ! je le vois bien que je ne puis refuser... enfin, allez-y, mais lisez vite !

Cette *Gamine* était un remarquable tableau populaire, dans le genre de l'*Homme n'est pas parfait*, mais l'étude en était plus sérieuse et le style autrement

châtié. Il s'y trouvait des scènes ravissantes de simplicité et d'autres franchement drôles.

Le directeur, nerveux et ennuyé, écouta distraitement les premières scènes, crayonnant des bonshommes sur le papier à en-tête qui se trouvait sur son bureau. Puis il se sentit invinciblement attiré, puis enveloppé par l'action et à la fin de l'ouvrage, il était enthousiasmé.

— C'est déjà fini, s'écria-t-il quand l'auteur s'arrêta. — Eh bien, mon cher ami, c'est un petit chef-d'œuvre que vous m'apportez là — et je vous remercie de m'avoir forcé à l'écouter... je reçois votre pièce que je vais mettre immédiatement en répétitions. — Venez dîner avec moi et nous boirons à la réussite de votre ouvrage !

La *Gamine* fut un immense succès qui décida de la carrière définitive de Deslandes. Au même théâtre, il fit représenter les *Deux Anges gardiens*, charmante petite comédie qui resta pendant vingt ans au répertoire des Variétés et qui fut reprise plus de cent fois,

Il avait une façon originale de travailler. Lorsqu'il se sentait en verve, et que le temps était beau, il se rendait de bonne heure au bois de Vincennes et s'arrêtait sous un bouquet d'arbres, sortant de sa poche un volumineux cahier de papier blanc et un crayon, il écrivait jusqu'au déjeuner, très frugal, qu'il allait se faire servir dans un cabaret quelconque. Après son repas, il regagnait sa place et se remettait à l'ouvrage



jusqu'à la nuit; aussi, quand il rentrait chez lui, avait-il un appétit de chasseur.

A Déjazet, Paulin Deslandes était le véritable ami de la maison. C'était un homme modeste, qui savait être spirituel sans devenir méchant.

* * *

Jaime *fils* ou Adolphe Jaime, était, lui aussi, un ami de la maison, et Mme Déjazet ne voyait que par lui.

On assurait que Jaime fils était le favori de la Comédienne, ce qui était assez invraisemblable. J'avoue que, pour ma part, je me suis toujours refusé à y croire. Comment Jaime, qui avait quarante ans à cette époque, que l'on appelait le *beau Jaime*, qui était, de plus, aussi spirituel que sceptique et méchant, eût-il pu devenir l'amant de Mme Déjazet, âgée de soixante-cinq ans!

La comédienne avait-elle rencontré en lui l'amoureux platonique, poétique et tendre qu'elle avait cherché toute sa vie? C'est bien possible. Jaime, un malin, tenait avant tout à faire jouer ses pièces, et il se montrait sans doute plus qu'aimable avec la célèbre actrice dont le crédit le servait. Il n'en faut pas davantage pour faire causer le monde des coulisses et voilà une histoire qui va son chemin!

On avait remarqué que Mme Déjazet s'enfermait sou-

vent dans sa loge avec son bel auteur. Peut-être était-ce simplement pour parler des rôles qu'il lui écrivait... pourquoi croire autre chose ?...

Mais que ne disait-on pas encore !.... On contait que Mme Déjazet, dépouillant toute dignité, se rendait chez Jaime, qui habitait rue Charlot, au coin du boulevard du Temple, et faisait la cuisine à l'élu de son cœur. Déjazet cordon bleu ! C'est absurde, assurément, et l'auteur, à qui j'en parlai un jour en plaisantant, se mit à rire et me répondit : « Comment as-tu pu croire à tous ces potins de coulisses ! »

Et ceux qui ont connu ou qui connaissent encore Jaime fils savent que si l'anecdocte eût été véridique, il ne se fût pas fait prier pour l'avouer, car il a toujours été franc, ce sceptique sans-gêne !

Ce que l'on peut affirmer, par exemple, c'est que Jaime était le cauchemar du fils Déjazet, et cela n'était pas son moindre amusement. Il répondait à cette féroce antipathie par une amabilité affectueuse non exempte de raillerie.

— Ce cher ami, s'écriait-il en le voyant, quelle mine il a ! Il ne paraît vraiment pas son âge ! Il restera jeune toute sa vie — comme sa mère !...

Tous ces compliments avaient le don d'horripiler Eugène Déjazet ; mais il n'osait se fâcher, car le terrible auteur lui en imposait. Jaime, qui avait dans la physionomie quelque chose de diobolique, disait encore au malheureux directeur :



— Tiens, vous avez un sourcil déteint !...

Ou :

— Vous êtes bien rouge, ce soir... on croirait que vous avez du fard sur la figure !

Aussi Eugène Déjazet tremblait-il au seul aspect de Jaime. Celui-ci, cependant, avec une aisance parfaite, entrait dans le cabinet directorial, s'étendait mollement sur le canapé, gardant son chapeau sur la tête, et après avoir bâillé cinq ou six fois, il se décidait à parler, lentement, avec sa voix nasillarde.

— Ah ! ce cher Eugène ! a-t-il de la chance... on peut dire qu'il est né coiffé ! Quand on pense que je viens de terminer une pièce charmante, en trois actes, que je pourrais la faire représenter au Palais-Royal où aux Variétés, et que, par une faiblesse que je n'ose qualifier, c'est à lui que je vais en faire cadeau... et il gagnera avec mon ouvrage des mille et des cents, le chançart !...

— Mais, faisait Déjazet embarrassé, j'ai reçu cette année plus de pièces que je ne puis en jouer !

Jaime ricanait !

— Ah ! ah ! elle est bien bonne ! allons, cher ami, est-ce qu'un directeur intelligent — et vous en êtes un ! — doit jouer les pièces qu'il a reçues avant celles qu'il va recevoir ! De qui, les absurdités que vous vous proposez de mettre en répétition ?... de quelque Dunan mousseux ou Commerson !... Allons, mon bon, quand un nommé Jaime, qui a fait jouer : *On demande un*

Gouverneur, *Rose des Bois* et les *Noces de Merluchet*, vous fait l'honneur de vous apporter un chef-d'œuvre, on ne s'occupe plus des pièces reçues ou à recevoir. On saute au cou de cet illustre auteur qui pousse la bonté jusqu'à daigner écrire un ouvrage pour un aussi petit théâtre, et sans lui faire même l'injure de lire sa pièce, on la met en répétitions !

Jaime fils a beaucoup d'esprit, un indiscutable talent, mais il possède aussi le plus merveilleux aplomb que l'on puisse imaginer. Je citerai à l'appui la curieuse anecdocte suivante :

Jaime prit, il y a vingt ans environ, la direction des Menus-Plaisirs. Il monta le *Petit Faust*, une opérette à laquelle il avait collaboré... c'était une bonne idée, car il est bien inutile de payer des droits d'auteurs à d'autres, quand on peut se les payer à soi-même !

Cependant, malgré la réputation de la pièce, qui avait eu une vogue extraordinaire aux Folies-Dramatiques, les recettes furent insuffisantes. Bref, Jaime ne put payer exactement ses artistes. Jusque-là rien que de très courant. Ses interprètes commençant à murmurer, le directeur-auteur dit à son régisseur :

— Réunissez tout le monde demain à deux heures au foyer du public. J'y viendrai ayant cent mille francs dans ma poche... qu'on se le dise !

Ebloui, le régisseur s'acquitte de sa mission. On comprend quel entrain, quel brio les artistes apportèrent le soir à l'interprétation de leurs rôles.



Le lendemain, à deux heures, le directeur faisait son entrée dans le foyer, où tout son personnel était assemblé. Lentement, le sourire aux lèvres, Jaime va se placer derrière une table disposée au milieu du foyer et sur laquelle on remarque un verre d'eau sucrée.

— Asseyez-vous, mesdames et messieurs, dit-il alors en accompagnant ces mots d'un geste plein de noblesse.

Tout le monde prit place et Jaime commença :

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs !... J'ai dit à mon régisseur général que je me présenterais aujourd'hui devant vous avec cent mille francs... et, connaissant le cœur humain, je suis certain que si vous êtes satisfait de m'avoir vu, vous seriez encore plus heureux de voir la somme annoncée.

Il s'arrêta, promenant sur son auditoire un regard railleur.

— Eh bien ! je tiendrai ma promesse jusqu'au bout... et je vais, sans vous faire attendre davantage, vous montrer les *cent mille francs !*

— Bravo ! cria-t-on. Vive M. Jaime !...

Le directeur remercia l'assistance d'une inclinaison de tête et tira de sa poche... un énorme manuscrit !

Stupéfaits, anéantis, les artistes ne bougèrent pas.

— Oui, continua Jaime en s'animant, les voilà !... C'est un ouvrage dont je suis l'auteur et qui aura, je vous en réponds, un succès colossal ! Veuillez donc, afin que je puisse vous payer promptement, répéter

avec ardeur, matin et soir, afin que cette pièce charmante — que je vais vous lire immédiatement, — puisse avoir dans quinze jours le succès éclatant que nous attendons !

Et, sans hésitation, le directeur-auteur se versa un verre d'eau, en but une gorgée et commença la lecture de sa pièce : *Cent mille francs... et ma fille !* comédie-vaudeville en cinq actes.

*
* *

Avant de quitter le théâtre Déjazet d'autrefois, il nous faut parler de trois acteurs connus qui obtinrent leurs premiers succès sur cette modeste scène, Daubray, Milher et Dailly.

Daubray gagnait à Déjazet deux mille quatre cents francs par an. Milher avait là cinq cents francs par mois, — mais il convient d'ajouter que ce n'était pas un débutant ; ses succès aux Folies-Dramatiques l'avaient déjà mis en vedette. Bientôt Déjazet le laissa partir, le trouvant trop cher. Dailly était le plus modeste des trois : il avait commencé par ganger *trente* francs par mois et finit par en obtenir deux cent cinquante !

*
* *

Daubray était bien le plus mauvais pensionnaire que l'on puisse voir.

Excellent garçon, très aimable avec ses camarades, petits ou grands, insupportable avec son directeur, quoique gardant toujours le plus gai sourire sur son visage réjoui. Jamais satisfait de ses rôles, inexact aux répétitions, se révoltant souvent sans raison, ricanant aux observations que lui faisait son directeur, s'en fâchant parfois au point de le menacer, il faisait le malheur de ce pauvre Eugène. Devint, depuis, le Geoffroy du Palais-Royal et mourut, jeune encore, il y a peu de temps.

Milher, lui, était là ce qu'il est ailleurs : l'artiste travailleur, ponctuel, consciencieux. Toujours dans son droit, ne faisant jamais d'observation à son directeur ailleurs que dans son cabinet. Ne riant que du bout des lèvres, un peu poseur, mais bon enfant et aimant à se montrer généreux avec ceux qui étaient au-dessous de lui. Parlant bien plus des pièces qu'il commençait à écrire que de celles qu'il devait interpréter.

Enfin, Dailly. Ah ! celui-là en a fait voir de dures au pauvre Eugène Déjazet, qui n'avait décidément pas de chance ! Et toujours avec son rire aimable, ce qu'il était content lorsqu'il pouvait dire à l'impresario quelque chose bien désagréable.

Seulement, lorsque Mlle Déjazet était au foyer, mon Dailly venait à elle timidement, tenant à la main un bouquet de violettes de deux sous. Il s'arrêtait devant

la comédienne, la contemplait avec émotion, mettait un genou à terre et offrait ses fleurs en accompagnant ce don modeste d'un petit discours comique autant que flatteur.

Et Mme Déjazet, lui tapant sur la joue, disait en souriant : « — Merci, mon bon Dailly !... vous êtes le meilleur pensionnaire de la maison ! »

Son fils n'était pas de cet avis et ne cessait de répéter à sa mère : « Dailly ? C'est l'être le plus insupportable que je connaisse ! » A quoi Mme Déjazet répondait : « Je ne sais pas ce que tu as après ce garçon... Tu es injuste... Je le trouve charmant et surtout très intelligent !

— Mais il me fait des tours abominables !

Et de fait, Dailly, vrai gamin de Paris, faisait des niches à tout le monde, sans omettre son directeur.

Dailly était donc au Boulevard du Temple ce qu'il est au Palais-Royal.

Il avait commencé en jouant des bouts de rôles. Puis on l'essaya dans de plus importants et il sut s'y faire remarquer. M. Cogniard, devenu directeur du théâtre du Château-d'Eau, l'appela à lui et il créa avec talent plusieurs bons rôles sur cette nouvelle scène.

Aujourd'hui, Dailly a pris du ventre, beaucoup de ventre ! C'est une qualité énorme, un atout certain, la moitié du talent, pour un comique, qu'un gros ventre ! Presque tous ceux qui ont réussi avaient du ventre : Sainville, Ferville, Geoffroy, Désiré, Pradeau, Mont-



bars, Berthelier, Daubray !... Milher commence à avoir du ventre; aussi gagne-t-il 36,000 francs par an au lieu de 18,000! Jolly, du Vaudeville, manquait de ventre ; aussi, devait-il compenser cette absence de proéminence abdominale par une mimique extraordinaire.

Le ventre, il n'y a que cela au théâtre.

Il y a dix ans, M. Briet, alors directeur de Palais-Royal, engagea un artiste, M. Victorin, à cause de son embonpoint. Il ne le connaissait ni d'Eve ni d'Adam, ne l'avait jamais vu jouer, lorsque ce comédien vint lui demander deux places pour le spectacle du soir. Briet toisa la rotondité de M. Victorin et :

— Où jouez-vous? demanda-t-il à l'artiste.

— J'étais à l'Eldorado, mais j'ai quitté ce concert.

— Bien. Je vous engage pour cinq ans !

M. Victorin avait du ventre... comment Briet n'eût-il pas eu confiance dans la valeur de cet artiste. « Dis-moi quel ventre tu as, je te dirai quel comédien tu es ! »

Donc Dailly a du ventre, un ventre qui fait sa fortune. Aussi, cet acteur malin s'entraîne-t-il pour le conserver, ce ventre-fétiche !

Voyez-vous Dailly apparaître sur une scène maigre comme Scipion ? Ce ne serait plus Dailly ! Adieu sa réputation... Un Dailly sans ventre. A-t-on jamais idée de cela ?

C'est pourquoi Dailly a tant soin de lui, pourquoi il il se met dans du coton, mange comme huit — et sans

se ruiner encore. Il n'est pas fier, malgré son succès, et daigne aller acheter lui-même ses comestibles, marchandant comme une bonne ménagère son boucher, qu'il tuteye, — sa fruitière, à laquelle il prend la taille, — son épicier, qu'il flatte en l'appelant le Potin de l'avenir !...

XVII

Le 1er juin 1860, Léon Sari ferma les Délassements pour cause de grandes chaleurs. Mes camarades et moi, nous nous trouvâmes donc sur le pavé et chacun tira de son côté.

J'entrai en qualité de premier commis — je dois avouer qu'il n'y en avait pas d'autre ! — chez un correspondant dramatique qui s'occupait surtout de placer des artistes de café-concert.

Ce correspondant se nommait de Ploosen — le comte de Ploosen ! C'était un gros et brave homme. Fils d'un ex-général de brigade, il avait été chef de musique dans un régiment, comme en témoignait un portrait à l'huile qui ornait son salon modeste.

Rentré dans la vie civile, de Ploosen fit la connaissance d'une chanteuse de café-concert et, après avoir été chef d'orchestre dans l'établissement où brillait son étoile, il créa une agence théâtrale et lyrique sous la raison sociale : De Ploosen et Cie. J'ai connu de

Ploosen, mais j'ai toujours cherché vainement la Compagnie chez lui.

Le comte de Ploosen était aussi compositeur de musique, et il avait produit quantité de quadrilles, polkas, rédowas et valses, ainsi que de nombreuses chansons comiques et sentimentales.

Tous les titres de ses œuvres étaient encadrés et ornaient les murs de son appartement. Cela remplaçait les tableaux avantageusement, disait-il, et c'était flatteur pour son amour-propre autant qu'économique pour son budget.

Bientôt, nous établîmes une collaboration de laquelle sortirent beaucoup de chansonnettes. C'était un nommé M. Pâté qui les éditait.

Un original, ce Pâté, dont le magasin était situé passage du Grand-Cerf. Il avait édité plusieurs succès qui le firent riche en quelques années.

Chez lui, tout marchait tambour battant. Son filleul, qui était son unique commis, faisait tout l'ouvrage; très dévoué, ce garçon n'avait qu'un défaut, celui d'aimer un peu trop la bouteille. Mme Pâté, qui trônait à la caisse, était une blonde sentimentale et la fille de l'éditeur était une charmante personne, très simple, intelligente et excellente musicienne.

Ce bon M. Pâté ne payait pas les auteurs en argent, mais en musique (prix fort). La musique étant toujours marquée deux tiers plus cher qu'on ne la vend — usage stupide mais qui existe encore, — quand

XVII

Le 1er juin 1860, Léon Sari ferma les Délassements pour cause de grandes chaleurs. Mes camarades et moi, nous nous trouvâmes donc sur le pavé et chacun tira de son côté.

J'entrai en qualité de premier commis — je dois avouer qu'il n'y en avait pas d'autre ! — chez un correspondant dramatique qui s'occupait surtout de placer des artistes de café-concert.

Ce correspondant se nommait de Ploosen — le comte de Ploosen ! C'était un gros et brave homme. Fils d'un ex-général de brigade, il avait été chef de musique dans un régiment, comme en témoignait un portrait à l'huile qui ornait son salon modeste.

Rentré dans la vie civile, de Ploosen fit la connaissance d'une chanteuse de café-concert et, après avoir été chef d'orchestre dans l'établissement où brillait son étoile, il créa une agence théâtrale et lyrique sous la raison sociale : De Ploosen et Cie. J'ai connu de

Ploosen, mais j'ai toujours cherché vainement la Compagnie chez lui.

Le comte de Ploosen était aussi compositeur de musique, et il avait produit quantité de quadrilles, polkas, rédowas et valses, ainsi que de nombreuses chansons comiques et sentimentales.

Tous les titres de ses œuvres étaient encadrés et ornaient les murs de son appartement. Cela remplaçait les tableaux avantageusement, disait-il, et c'était flatteur pour son amour-propre autant qu'économique pour son budget.

Bientôt, nous établîmes une collaboration de laquelle sortirent beaucoup de chansonnettes. C'était un nommé M. Pâté qui les éditait.

Un original, ce Pâté, dont le magasin était situé passage du Grand-Cerf. Il avait édité plusieurs succès qui le firent riche en quelques années.

Chez lui, tout marchait tambour battant. Son filleul, qui était son unique commis, faisait tout l'ouvrage; très dévoué, ce garçon n'avait qu'un défaut, celui d'aimer un peu trop la bouteille. Mme Pâté, qui trônait à la caisse, était une blonde sentimentale et la fille de l'éditeur était une charmante personne, très simple, intelligente et excellente musicienne.

Ce bon M. Pâté ne payait pas les auteurs en argent, mais en musique (prix fort). La musique étant toujours marquée deux tiers plus cher qu'on ne la vend — usage stupide mais qui existe encore, — quand

XVII

Le 1er juin 1860, Léon Sari ferma les Délassements pour cause de grandes chaleurs. Mes camarades et moi, nous nous trouvâmes donc sur le pavé et chacun tira de son côté.

J'entrai en qualité de premier commis — je dois avouer qu'il n'y en avait pas d'autre ! — chez un correspondant dramatique qui s'occupait surtout de placer des artistes de café-concert.

Ce correspondant se nommait de Ploosen — le comte de Ploosen ! C'était un gros et brave homme. Fils d'un ex-général de brigade, il avait été chef de musique dans un régiment, comme en témoignait un portrait à l'huile qui ornait son salon modeste.

Rentré dans la vie civile, de Ploosen fit la connaissance d'une chanteuse de café-concert et, après avoir été chef d'orchestre dans l'établissement où brillait son étoile, il créa une agence théâtrale et lyrique sous la raison sociale : De Ploosen et Cie. J'ai connu de

Ploosen, mais j'ai toujours cherché vainement la Compagnie chez lui.

Le comte de Ploosen était aussi compositeur de musique, et il avait produit quantité de quadrilles, polkas, rédowas et valses, ainsi que de nombreuses chansons comiques et sentimentales.

Tous les titres de ses œuvres étaient encadrés et ornaient les murs de son appartement. Cela remplaçait les tableaux avantageusement, disait-il, et c'était flatteur pour son amour-propre autant qu'économique pour son budget.

Bientôt, nous établîmes une collaboration de laquelle sortirent beaucoup de chansonnettes. C'était un nommé M. Pâté qui les éditait.

Un original, ce Pâté, dont le magasin était situé passage du Grand-Cerf. Il avait édité plusieurs succès qui le firent riche en quelques années.

Chez lui, tout marchait tambour battant. Son filleul, qui était son unique commis, faisait tout l'ouvrage; très dévoué, ce garçon n'avait qu'un défaut, celui d'aimer un peu trop la bouteille. Mme Pâté, qui trônait à la caisse, était une blonde sentimentale et la fille de l'éditeur était une charmante personne, très simple, intelligente et excellente musicienne.

Ce bon M. Pâté ne payait pas les auteurs en argent, mais en musique (prix fort). La musique étant toujours marquée deux tiers plus cher qu'on ne la vend — usage stupide mais qui existe encore, — quand

M. Pâté achetait une chanson trois cents francs, ce qui semblait superbe, il ne la payait en réalité que cent francs — en musique à choisir dans son catalogue.

Restait la difficulté de trouver à vendre ces morceaux. Je m'étais entendu à cet effet avec le père d'un de mes amis d'enfance, M. Lesigne, alors marchand de musique à la porte du Café Turc.

M. Pâté n'avait qu'une haine, mais féroce — celle qu'il portait à l'Empire. Jamais il ne manquait l'occasion de traiter les Napoléon d'usurpateurs et de tyrans. A ce point qu'à une revue de la garde nationale passée par l'empereur, il s'était refusé obstinément à présenter les armes au souverain et avait crié plusieurs fois : « Vive Louis-Philippe ! »

Il fut arrêté. Mais on s'aperçut vite que sa manie était inoffensive et, après l'avoir désarmé, on le renvoya chez lui.

L'éditeur avait ses raisons pour être un orléaniste enragé.

Avant de posséder l'une des bonnes maisons de musique de Paris, Pâté vendait de la vieille musique sur les quais.

Un jour, un monsieur s'arrêta devant son étalage, choisit une trentaine de partitions qu'il mit dans sa voiture. Il allait payer lorsqu'il s'aperçut qu'il était sorti sans argent.

— Que cela ne vous inquiète pas, fit le jeune mar-

chand avec rondeur. Emportez ce que vous avez choisi... vous me paierez une autre fois !

— Alors, dit l'acheteur, je vais vous donner mon nom...

— Pourquoi faire ?...

— Mais vous ne me connaissez pas...

— Il y a des hommes que l'on n'a pas besoin de regarder deux fois pour voir qu'ils sont honnêtes.

L'inconnu, surpris, flatté en entendant ce compliment brutal, sourit et, à son tour, demanda :

— Comment vous nomme-t-on ?

— Pâté, fit en riant le jeune marchand... un nom de pâtissier, pas vrai ?

— Gagnez-vous largement votre vie à vendre de la musique d'occasion ?...

— Mon Dieu, je ne me plains pas... on gagne son pain... en attendant mieux — car j'ai une idée...

— Laquelle ?...

— Je veux me mettre éditeur de musique. Le métier m'est connu, je suis courageux... enfin, je suis certain de faire là-dedans une petite fortune !...

— Vous avez déjà des économies ?...

— Oui... dix mille francs amassés en huit ans, mais il m'en faut trente mille.

— Ce qui fait que vous devez attendre encore seize ans la réalisation de votre rêve ?

— Non, car l'argent que j'ai me permet déjà de pro-

fiter des occasions et je gagne deux fois plus que je ne gagnais au début.

— Eh bien ! fit l'acheteur après un instant de réflexion, venez me voir demain matin... Je vous prêterai les vingt mille francs qui vous manquent — et vous pourrez vous établir immédiatement.

Pâté, ahuri, regarda son interlocuteur, balbutiant :

— Vous m'offrez de me prêter une telle somme... sans me connaître ?...

Avec un malin sourire, l'inconnu dit :

— Il y a des hommes que l'on n'a pas besoin de regarder deux fois pour voir qu'ils sont honnêtes !... Ainsi donc, venez me voir demain matin à neuf heures...

— Où demeurez-vous, monsieur?... demanda le marchand qui croyait rêver.

— Aux Tuileries... vous demanderez le duc d'Orléans.

Le lendemain, Pâté se présentait au Palais où il fut introduit auprès de son client de la veille. Le prince lui remit contre un simple reçu la somme ronde qu'il lui avait promise.

Un mois plus tard, dans le passage du Grand-Cerf, M. Pâté ouvrait un superbe magasin de musique.

On comprend pourquoi ce brave homme était devenu un ardent orléaniste, et jamais sa fidélité à la dynastie de juillet ne se démentit. Lorsque mourut le jeune duc d'Orléans, son bienfaiteur, il éprouva un si violent chagrin que l'on put craindre pour ses jours. Vingt fois,

il faillit se faire arrêter en 1848, et il devenait furieux quand on faisait devant lui l'éloge de l'Empire, d'Henri V ou de la République.

Je me rappelle qu'un nommé Sicart, jeune premier du théâtre de Belleville, qui avait la manie de faire des chansons, me poursuivait partout, me demandant de le recommander à M. Pâté, mon éditeur.

Voulant me débarrasser de ses importunités, je lui dis :

— Avez-vous quelque chose exaltant un des hauts faits de l'Empire?...

— Oui, me répondit-il, j'ai un chant de guerre très réussi : *Austerlitz !*

— C'est parfait ! Je vais vous donner un mot de recommandation pour M. Pâté, qui est un bonapartiste enragé, et votre chanson est placée...

Sicart se présenta chez l'éditeur, qui le reçut fort aimablement et l'invita même à déjeuner. Au café, M. Pâté pria l'auteur de lui faire entendre son œuvre. Celui-ci, bon musicien, se mit au piano et attaqua son *Austerlitz*.

Après le premier couplet, M. Pâté, rouge de fureur, prit Sicard par les épaules et, le soulevant comme une plume, le jeta à la porte en lui envoyant un coup de pied vous devinez où et en s'écriant :

— Misérable ! va-t'en chanter ton *Austerlitz* à d'autres !

Le malheureux jeune premier, terrifié, arriva chez

moi tout bouleversé me raconter la scène qui venait de se passer et à laquelle il n'avait rien compris. Tant de grossièreté après tant d'attentions aimables ! Comme il m'en demandait la raison :

— Ma foi, lui dis-je, M. Pâté aura changé d'opinion politique depuis que je ne l'ai vu !...

M. de Ploosen, qui avait fait de moi son collaborateur, son secrétaire, son commis et presque son domestique, me nourrissait, mais n'avait jamais voulu m'humilier en m'offrant des émoluments.

Je m'ennuyais ferme lorsque j'eus la chance de rencontrer Mme Suzanne Lagier au café de la Porte-Saint-Martin. Mise au courant de ma situation, elle m'engagea à aller voir M. d'Ennery.

— Mais je ne le connais pas, fis-je remarquer.

— Il vous connaît. Vous l'avez fait beaucoup rire dans votre dernier rôle et il m'a dit qu'il vous placerait.

Le lendemain, je me faisais annoncer chez M. d'Ennery, de la part de Mme Suzanne Lagier. La bonne me fit entrer dans le cabinet du célèbre auteur, qui me reconnut, en effet.

— Ah ! c'est vous ? Oui, j'ai dit à Suzanne de vous envoyer... vous allez vous rendre au théâtre du Cirque, vous demanderez M. Gouget, à qui vous remettrez le mot que je vais vous donner et vous entrerez chez Hostein.

Je remerciai M. d'Ennery, l'assurant de ma reconnaissance. Mais l'auteur, sceptique, m'interrompit :

— Oui, oui, je sais ce que vaut la reconnaissance des artistes !... Ne me remerciez pas... je vous ai trouvé drôle et il me plaît de vous caser... voilà tout. Bonjour !

A une heure de l'après-midi, je me présentai au Cirque et je remis une lettre de recommandation à M. Gouget.

— C'est de M. d'Ennery ? me dit-il après avoir lu la suscription de l'enveloppe. Attendez...

Et il alla frapper à la porte du cabinet de M. Hostein, disparut, puis revint précédé par le directeur.

M. Hostein, après m'avoir considéré des pieds à la tête, me demanda assez brusquement :

— Vous êtes le jeune comique que m'adresse d'Ennery ?

— Oui, monsieur.

— Je vous offre un engagement de trois ans : 1,500 la première année, 1,800 la seconde, 2,400 la dernière... Cela vous convient-il ?...

— Je crois bien ! m'écriai-je sans chercher à cacher ma joie.

— Eh ! bien, asseyez-vous, ajouta-t-il, Gouget va faire votre engagement... nous allons le signer.

Un quart d'heure après, je sortais, ayant en poche mon traité, tout fier et tout joyeux, et j'écrivais sans retard une lettre de remerciements à mon protecteur.

Mon engagement partait du jour de la signature. M. Gouget, à qui j'avais demandé ce que j'avais à faire,

me répondit : — On vous écrira. En tous cas, à la fin du mois, passez à la caisse et si vous avez besoin d'avances, adressez-vous à M. Hostein. Il ne refuse jamais.

Depuis huit jours j'appartenais au Cirque Impérial et je n'avais pas encore reçu le moindre bulletin de répétition. Je me promenais sur le boulevard lorsque je reçus un petit coup de canne dans le dos ; je me retournai et me trouvai face à face avec M. d'Ennery.

— Eh ! bien, vous êtes satisfait ? me demanda-t-il.

— Très content.

— Vous répétez ?

— Non, pas encore.

— Comment cela ! Mais vous jouez dans quatre jours !

— Je joue ?... Dans quoi ?...

— Parbleu, dans la *Poule aux œufs d'or !* Ah çà ! mais, on ne vous a donc pas donné le rôle de Polycarpe pour lequel je vous ai fait engager ?...

— On ne m'a rien donné !

— Cet Hostein est d'un entêtement ! Il veut que Petit-Mangin joue le rôle... je ne le trouve pas assez jeune... venez avec moi !

Je suivis M. d'Ennery et bientôt nous arrivâmes au théâtre.

M. Hostein était à l'avant-scène, faisant répéter.

— Attendez-moi là, me dit l'auteur, je vous ferai signe.

Et il alla droit au directeur; les artistes, en présence du célèbre dramaturge, interrompirent la répétition.

Et M. d'Ennery dit quelques mots à l'*impresario* qui parut s'excuser, appela le régisseur et lui donna un ordre. Alors celui-ci alla parler à un artiste qui se trouvait en scène et qui, avec une mauvaise humeur évidente, lui remit un rôle. Le régisseur le remit au directeur qui le passa à M. d'Ennery, qui m'appela.

Au milieu de regards moins que sympathiques, je m'avançai timidement vers lui.

— Vous avez une bonne mémoire? me dit-il. Eh! bien, allez étudier chez vous et revenez répéter ce soir à sept heures. N'oubliez pas que vous jouez dans quatre jours.

XVIII

Quand je débutai à l'ancien Cirque, M. Hippolyte Hostein en était le directeur depuis neuf mois.

Déjà il avait monté l'*Histoire d'un Drapeau*, pièce militaire de M. d'Ennery, le *Bataillon de la Moselle*, de M. Albert Monnier, pièce dans laquelle Darcier chantait sa ronde populaire, et *Héloïse et Abélard*, repris pour les débuts du fameux Jenneval et de Mme Esclauzas, devenue Desclauzas, qui jouait alors les jeunes premières de drame. Enfin on allait donner la *Poule aux œufs d'or*, féerie de MM. d'Ennery et Clairville, reprise depuis à la Gaîté par M. Boulet e au Châtelet par M. Floury.

M. Hostein, que l'on citait depuis longtemps pour son art de mise en scène, avait monté cet ouvrage avec un luxe inouï. Cent mille francs avaient été dépensés, — somme énorme il y a trente ans.

A cette époque, on assistait à un curieux tournoi entre Hostein et Marc-Fournier, tous deux magnifiques,

dépensant l'or à profusion pour habiller les ouvrages qu'ils montaient. Marc-Fournier, plus artiste, plus boulevardier, triomphait souvent. Il faisait alors répéter le *Pied de mouton*, vieille féerie de Martinville, rajeunie par MM. Cogniard et Crémieux ; dans cette pièce, Parade jouait un compère et la jolie Céline Montaland, alors âgée de quinze ans, débutait dans le rôle d'Isabelle.

La *Poule aux œufs d'or* fit des recettes superbes jusqu'à la soixante-dixième représentation, mais alors l'apparition de la féerie de la Porte-Saint-Martin lui porta un coup mortel. On joua la *Poule* trente fois encore pour atteindre la centième, chiffre exigé par les auteurs qui voulaient que leurs ouvrages, anciens ou nouveaux, fussent représentés cent fois au moins.

Comme je l'ai fait pour les Variétés, les Délassements et le théâtre Déjazet, je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, dans les vastes coulisses de l'ancien Cirque.

Nous ne retracerons pas le passé de ce théâtre dont les principaux directeurs avaient été, avant M. Hostein, MM. Dejean, Meyer et Billion. Ces trois impresarii n'y furent pas des plus heureux ; M. Meyer y perdit même de l'argent malgré d'éclatants succès : le *Sac à malice*, la *Poule aux œufs d'or*, et les fameuses *Pilules du Diable*, la reine des féeries, jouée plus de huit cents fois, reprise par Marc-Fournier à la Porte-Saint-Martin, par Castellano et Rochard au Châtelet.

La féerie n'accaparait cependant pas complètement cette scène, sur laquelle avaient été représentées de nombreuses pièces militaires à grand spectacle: *Le Consulat et l'Empire, les Premières pages d'une grande histoire, Masséna ou l'Enfant chéri de la Victoire, les Cent Jours*, etc.

C'est que le bon vieux chauvinisme existait encore en France, et, sans craindre l'épithète de « pompiers », nos pères applaudissaient, heureux et fiers, toutes ces pièces célébrant les victoires de la première République et de l'Empire.

Waterloo était oublié, on ne se souvenait que de Valmy, d'Arcole, de Marengo et d'Austerlitz, et c'était du délire dans le public lorsqu'apparaissaient Hoche, Marceau, Kléber, Lannes, Desaix, Murat et tous les généraux de la République et de l'Empire. Et quand Bonaparte ou Napoléon entrait, sur son légendaire cheval blanc, en général d'Italie ou en redingote grise, c'étaient des cris de joie !

Presque toujours le rôle de Napoléon ou de Bonaparte avait pour interprète un nommé Gobert, acteur sans talent, mais ayant le profil du César français.

Cet artiste était entré à ce point dans la peau du personnage que, même à la ville, il gardait l'allure du conquérant.

Les auteurs de ces pièces fameuses étaient **Ferdinand Laloue** et **Fabrice Labrousse**.

Ferdinand Laloue était un homme de talent, habile charpentier, excellent metteur en scène. Laloue s'occupait des moindres détails lorsqu'il faisait répéter un de ses ouvrages, surveillant les maquettes des décors, apportant les dessins exacts du temps. Adroit comme un chef machiniste, ce fut lui qui fit poser sur un théâtre le premier praticable.

Malgré ses succès, Ferdinand Laloue demeura modeste, indulgent et poli, généreux avec le personnel.

Il fut de la collaboration des *Pilules du Diable*, avec Anicet Bourgeois et Laurent, — ce dernier avait apporté les trucs qui, comme je l'ai dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, n'étaient pas nouveaux. Laurent, qui jouait les Arlequins aux Funambules, les essaya d'abord sur cette petite scène dans plusieurs pantomimes féeriques.

Fabrice Labrousse avait l'allure d'un ancien officier du Premier Empire, avec ses longues moustaches et le large ruban rouge qui ornait sa boutonnière. Il n'écrivit jamais d'ouvrages véritablement littéraires, ayant fait de la pièce militaire sa spécialité. Comme il savait prêter à ses héros un langage chaud et coloré et comme ses tirades patriotiques portaient sur le public !

Excellent homme qui n'a laissé, en mourant, que des amis et des obligés.

*
* *

Arrivons à la direction Hostein, succédant à Billion, triste impresario qui, par sa ladrerie, s'attira beaucoup d'insuccès.

La scène de l'ancien Cirque était grande et merveilleusement machinée ; la salle, quoique moins élégante que celles que l'on construit à présent, était de forme gracieuse et contenait 2,800 places.

Hippolyte Hostein, ami intime d'Alexandre Dumas, avait d'abord été directeur de ce joli théâtre Historique qui fut construit pour la représentation des œuvres du grand romancier et devint plus tard le théâtre Lyrique. Cette salle survécut — peu de temps, — à toutes celles du boulevard du Temple. Edouard Brisebarre la loua au jour le jour à la ville de Paris et en fit un théâtre populaire. Là, Brisebarre créa les billets à droits, si répandus aujourd'hui ; il fit représenter sur la scène de l'Historique des drames qu'il avait écrits en collaboration avec M. Eugène Nus, Léonard, entre autres, qui obtint un succès considérable et eût permis à Brisebarre de récupérer ses pertes si l'ordre de démolition n'avait interrompu les représentations à la cent dixième.

Hostein, malgré les œuvres qu'il avait fait jouer à l'Historique, malgré cette pléïade d'artistes extraordinaires : Mélingue, Lafferrière, Boutin, Rouvière, Colbrun, Mmes Lacressionnière (première du nom), Person, la sœur de Dumaine, Abit, etc... dut abandon-

ner cette direction, un peu à cause des événements de 1848.

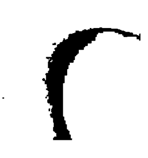
Il obtint le privilège de la Gaîté, salle assez spacieuse, scène sur laquelle on avait représenté la *Grâce de Dieu* et quantité d'autres drames heureux.

Hostein en fit un théâtre de premier ordre. C'est pendant sa direction que fut repris à la Gaîté *Henri III et sa cour,* avec cette distribution que le Théâtre-Français d'alors n'eût certes pu offrir à Dumas : Frédérick Lemaître dans le duc de Guise, Rouvière dans Henri III, Lafferrière dans Saint-Mégrin, Mme Naptal-Arnault jouant le rôle de la duchesse de Guise et Mme Abit celui de Catherine de Médicis.

Il monta en outre de nombreux drames anciens ou nouveaux : le *Courrier de Lyon*, l'*Ane mort*, la *Boisière*, les *Oiseaux de proie*, la *Fausse adultère*, le *Médecin des Enfants*, l'*Escamoteur*, l'*Aveugle*, les *Cosaques*, les *Aventures de Mandrin*, etc., et de féeries : les *Sept Châteaux du Diable*, le *Petit Homme rouge*, les *Cinq cents diables*, l'*Oiseau bleu*...

M. Hostein eut donc à la Gaîté de grands succès dont plusieurs furent productifs ; — mais somme toute, il n'y gagna pas d'argent.

De là, il passa à l'ancien Cirque, alors appelé Cirque Impérial. Il y joua l'*Histoire d'un Drapeau*, la *Prise de Pékin*, qui eut 300 représentations, les *Massacres de Syrie*, pièce signée Victor Séjour, mais à laquelle M. Mocquart avait collaboré : Napoléon III lui-même



avait écrit le tableau d'Abd-El-Kader, qu'il vint mettre en scène ; le *Prisonnier de la Bastille*, la *Fin des Mousquetaires*. drame tiré du *Vicomte de Bragelonne*. Enfin, avant la démolition de l'Ancien Cirque, Hostein monta encore *Rothomago*, féerie de d'Ennery, Clairville et Albert Monnier qui, grâce à une interprétation hors ligne et une mise en scène éblouissante, fit pendant cinq mois des recettes colossales.

L'ancien Cirque démoli, son administration s'installa au théâtre du Châtelet, que la ville avait fait construire pour le remplacer. On y continua *Rothomago*, et l'attrait de la nouvelle salle procura un regain de succès à cette amusante féerie. Après cent nouvelles représentations de la *Prise de Pékin*. M. d'Ennery donna un drame militaire nouveau : *Marengo*.

Jamais, avant Hostein, un directeur n'avait donné à un ouvrage dramatique une mise en scène aussi grandiose. Un décor immense occupait complètement la scène, trois cents figurants, cinquante chevaux, de véritables pièces de canon formaient une masse d'ensemble extraordinaire. Malheureusement le mérite de l'ouvrage n'était pas aussi remarquable que son cadre et il dut disparaître de l'affiche à la centième — et encore parce qu'il était signé d'Ennery !

Vinrent ensuite : *le Secret de miss Aurore*, avec le truc des spectres : *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, féerie peu amusante dont plusieurs tableaux furent repris par l'auteur, M. d'Ennery, pour corser ses *Mille*

et une nuits; la *Jeunesse du Roi Henri*, de Ponson du Terrail et Lambert Thiboust, — ce dernier ne signa pas; — dans cette pièce l'acte de la chasse demeura célèbre; une tentative de Revue: la *Lanterne magique*, de Clairville et Blum; puis *Cendrillon*, féerie qui fut jouée pendant toute l'Exposition de 1867 avec une moyenne de 8,000!... le *Vengeur*, la reprise des *Sept Châteaux du Diable*, avec Schneider dans le principal rôle; puis *Théodoros*, mauvaise pièce signée Théodore Barrière, mais à laquelle avaient collaboré MM. Henri Rochefort, Ernest Blum et Léon Beauvallet, dont le père, le célèbre artiste de la Comédie-Française, créa *Théodoros*. Ce fut un insuccès retentissant.

Hostein, qui exploitait en même temps que le Châtelet le théâtre du Prince Impérial, devenu le Château-d'Eau, puis le Théâtre de la République, finit par succomber sous le poids de ses dettes. Il se retira et céda la direction à M. Fischer qui, plus tard, fut mis en faillite à l'Ambigu.

Hostein m'a dit lui-même que, depuis sa direction de la Gaîté, il avait traîné derrière lui un million de dettes!

Ainsi donc, pendant un quart de siècle, cet homme étonnant a su résister, à force d'intelligence, d'énergie et d'audace, à la mauvaise fortune. Pendant vingt-cinq ans, beaucoup l'ont cru riche, celui qui empruntait à Pierre pour rendre à Paul. Et il eût triomphé, peut-être, s'il ne fût tombé dans les filets de cette fameuse



avait écrit le tableau d'Abd-El-Kader, qu'il vint m
en scène : le *Prisonnier de la Bastille*, la *Fi*
Mousquetaires, drame tiré du *Vicomte de Bragel*
Enfin, avant la démolition de l'Ancien Cirque, Ho
monta encore *Rothomago*, féerie de d'Ennery,
ville et Albert Monnier qui, grâce à une interprét
hors ligne et une mise en scène éblouissante, fit
dant cinq mois des recettes colossales.

L'ancien Cirque démoli, son administration s'in
au théâtre du Châtelet, que la ville avait fait const
pour le remplacer. On y continua *Rothomago*, et
trait de la nouvelle salle procura un regain de suc
cette amusante féerie. Après cent nouvelles repr
tations de la *Prise de Pékin*, M. d'Ennery donn
drame militaire nouveau : *Marengo*.

Jamais, avant Hostein, un directeur n'avait don
un ouvrage dramatique une mise en scène aussi
diose. Un décor immense occupait complèteme
scène, trois cents figurants, cinquante chevau
véritables pièces de canon formaient une masse
semble extraordinaire. Malheureusement le méri
l'ouvrage n'était pas aussi remarquable que son
et il dut disparaître de l'affiche à la centième — e
core parce qu'il était signé d'Ennery !

Vinrent ensuite : *le Secret de miss Aurore*, av
truc des spectres : *Aladin ou la Lampe merveill*
féerie peu amusante dont plusieurs tableaux f
repris par l'auteur, M. d'Ennery, pour corser ses

et une nuits; la *Jeunesse du Roi Henri*, de Ponson du Terrail et Lambert Thiboust, — ce dernier ne signa pas; — dans cette pièce l'acte de la chasse demeura célèbre; une tentative de Revue: la *Lanterne magique*, de Clairville et Blum; puis *Cendrillon*, féerie qui fut jouée pendant toute l'Exposition de 1867 avec une moyenne de 8,000!... le *Vengeur*, la reprise des *Sept Châteaux du Diable*, avec Schneider dans le principal rôle; puis *Théodoros*, mauvaise pièce signée Théodore Barrière, mais à laquelle avaient collaboré MM. Henri Rochefort, Ernest Blum et Léon Beauvallet, dont le père, le célèbre artiste de la Comédie-Française, créa *Théodoros*. Ce fut un insuccès retentissant.

Hostein, qui exploitait en même temps que le Châtelet le théâtre du Prince Impérial, devenu le Château-d'Eau, puis le Théâtre de la République, finit par succomber sous le poids de ses dettes. Il se retira et céda la direction à M. Fischer qui, plus tard, fut mis en faillite à l'Ambigu.

Hostein m'a dit lui-même que, depuis sa direction de la Gaîté, il avait traîné derrière lui un million de dettes!

Ainsi donc, pendant un quart de siècle, cet homme étonnant a su résister, à force d'intelligence, d'énergie et d'audace, à la mauvaise fortune. Pendant vingt-cinq ans, beaucoup l'ont cru riche, celui qui empruntait à Pierre pour rendre à Paul. Et il eût triomphé, peut-être, s'il ne fût tombé dans les filets de cette fameuse

Société Nantaise imaginée par M. Harmant, directeur de la nouvelle Gaîté.

Cette Société anonyme exploitait les trois plus grands théâtres de Paris : Le Châtelet, la Gaîté et la Porte Saint-Martin. Et elle tenait en laisse, étroitement, Hostein et Marc Fournier, ces deux directeurs célèbres, leur ayant coupé les ongles et rendu impossible toute initiative. Il arriva fatalement que tous deux, dont le salut ne pouvait venir que d'un coup d'audace comme ils en avaient tenté si souvent, sombrèrent presque en même temps.

Marc Fournier et Hostein ! Combien de millions encaissés par ces deux rudes lutteurs ! Après s'être mesurés toute leur vie sans que la gloire appartînt réellement à aucun, ils sont tombés ensemble, rivaux encore dans le malheur : l'un de ces fastueux est mort dans un appartement modeste, l'autre a succombé à l'hôpital !

* * *

C'était une vaste intelligence, M. Hippolyte Hostein, et son souvenir, encore aujourd'hui, écrase les directeurs qui sont venus après lui.

Homme du monde, spirituel causeur, c'était un charmeur, comme Hippolyte Cogniard, comme Roqueplan, comme Jacques Offenbach.

J'ai été, pendant quelques mois, secrétaire particu-

lier de M. Hostein, et j'ai assisté à des scènes bien curieuses. Combien de fois ai-je vu entrer chez lui, furieux, la menace à la bouche, prêts à tout casser, des créanciers que, surpris, je regardais sortir de son cabinet la mine souriante, apaisés et ayant prêté à leur débiteur dix ou vingt mille francs encore !

— Voyez-vous, me disait un jour M. Hostein après le départ de l'un d'eux, féroce parmi les plus féroces, si vous devenez directeur un jour — ce que je ne vous souhaite pas ! — rappelez-vous bien de ceci : il faut toujours recevoir un créancier et ne pas trembler devant lui... le plus brave homme du monde, devenu créancier, a quelque chose du loup, et on doit l'affronter carrément... c'est le plus sûr et le meilleur moyen de le mettre en fuite ! Laissez crier l'homme qui vient, à juste titre, vous réclamer son argent. Plus il sera insolent, plus vous devrez demeurer poli, plus il sera furieux, plus vous devrez rester calme... puis, quand sa grande colère sera tombée, parlez-lui doucement de vos espérances, faites miroiter adroitement à ses yeux vos projets merveilleux qui, dans l'avenir, doivent amener le final triomphe, et vous verrez le vautour redevenir pigeon... et se laisser plumer encore au besoin !...

Ce discours, dont l'esprit peut être condamnable, montre bien les ressources qui assuraient à Hostein les succès les plus invraisemblables.

Donc, pendant vingt-cinq ans, Hostein eut un mil-

lion de dettes et réussit à se maintenir à la tête des scènes les plus importantes de Paris. Notez bien que ses artistes et ses employés furent toujours payés exactement. Le célèbre impresario devait de l'argent à des banquiers, à de gros fournisseurs, mais pas un sou à son personnel.

Et il vivait comme un grand seigneur, avait château aux environs de Paris, domestiques, équipages. C'est grâce à ce train princier, qu'il se reprochait parfois, qu'il évitait la faillite toujours suspendue sur sa tête. Il lui fallait briller pour éblouir ses créanciers qui, s'ils l'avaient vu modestement subsister, l'auraient écrasé sans pitié. Mais un homme qui invitait ses gens, après leur avoir emprunté de l'argent à 20 ou 25 pour cent, à dîner dans son château, et qui, après un repas copieux, mets recherchés et vins vieux — les ramenait à Paris dans sa voiture, les installait dans sa loge, au théâtre... Peste ! il faut avoir des égards. Comment ne pas prêter cent mille francs à un homme aussi cossu !...

Napoléon disait, la veille d'une bataille, en désignant les régiments ennemis : « Demain, cette armée sera à moi ! » Hostein, lui, pensait, la veille d'un dîner offert à un capitaliste : « Demain, l'argent de cet homme sera à moi ! » Et il se trompait rarement.

Je suis certain que le lecteur se dit : « Mais cet Hostein était moins qu'un honnête homme. » Les choses paraissent ainsi, brièvement apportées, mais le fait est que ce directeur était au contraire un très honnête

homme. Il empruntait, mais n'avait-il pas emprunté cent fois et payé cent fois, sauvé au dernier moment par un grand succès. Et sans ce million qu'il traîna avec lui comme un boulet, il eût en effet réussi. En intérêts seulement — j'ai dit à quels taux on l'obligeait — il a payé cinq fois ce qu'il avait emprunté.

Ce n'étaient donc plus que les intérêts d'un capital remboursé qui écrasaient le malheureux Hostein dans les dernières années de sa direction. Puis, il faut bien le dire, souvent les hommes qui avancent des fonds aux directeurs de théâtres sont moins honnêtes que ceux à qui ils prêtent. Il faut bien dire qu'ils supposent des risques à courir, puisqu'ils prêtent à des conditions ruineuses... autrement, comment expliquer leur conduite ? Les chefs de claque, qui s'intitulent maintenant chefs de service, le savent et d'ailleurs, voyez comme c'est bizarre : ces messieurs, qui ont prêté sans cesse de l'argent à des directeurs aux abois, sont tous riches et leurs débiteurs sont ruinés !...

Je connais un chef de service qui, pour dix mille francs avancés à un impresario dans l'embarras, s'est fait remettre quarante mille francs de places à vendre à la porte du théâtre. Or le directeur a dû payer, pour ces places, les droits d'auteurs et des pauvres, soit sur 40.000 francs environ, 8.000 francs !... Et il en avait touché 10.000 !

Aussi, après avoir débuté avec quatre ou cinq mille francs, certains chefs de service sont aujourd'hui mil-

lionnaires. Et ils saluent au passage leurs anciennes victimes d'un petit geste protecteur, semblant dire : « Vous me redevez encore de l'argent, mais je ne vous le réclame pas, pauvre décavé ! »

Hostein cherchait à se faire aimer de ceux qui l'approchaient. En était-il meilleur pour cela! Non, assurément, mais cela donnait à ses rapports avec son personnel une cordialité souvent appréciée.

S'il renvoyait un artiste ou refusait un ouvrage, il n'agissait jamais directement et avait pour ces cas son exécuteur des hautes œuvres, Charles Cabot, dont je parlerai plus loin. Aussi avait-il bon dos, ce régisseur unique, et était-il franchement détesté par tout le monde. Lorsque l'on causait dans les coulisses ou au foyer, et que Cabot apparaissait : « Chut ! disait-on, voici le mouchard !... »

Et cependant, moi qui ai vécu près de ce serviteur dévoué, je l'ai vu maintes fois plaider la cause de ceux qui lui étaient le plus hostiles. C'était un brave homme qui ne se souciait pas autrement de la réputation de férocité qu'on lui faisait gratuitement. Comment ne l'eût-on pas chargé de toutes les cruautés administratives ! Quand on allait réclamer à Hostein, le grand maître était si charmant, si gracieux, répondant : « Je ne sais pas ce que vous voulez me dire... c'est encore Cabot !... mais soyez tranquille, je lui parlerai et cela s'arrangera ! » Cela ne s'arrangeait jamais et Cabot était maudit une fois de plus.

Hostein, il est vrai, était exactement informé de tout ce qui se passait chez lui ; mais il n'avait pas besoin de Cabot pour être mis au courant. Il y avait tout d'abord ses maîtresses qui, jouant dans son théâtre, lui répétaient dans les moments intimes tous les potins de coulisses. Puis il avait établi un rapport journalier. Le matin, à neuf heures, costumiers, costumières, concierge, chef machiniste, régisseur général, second régisseur, secrétaires général et particulier se rendaient chez lui et là, chacun à leur tour, rendaient compte de la journée et de la soirée de la veille. Après le départ de tout ce monde, Hostein restait seul avec Charles Cabot et celui-ci recevait ses ordres, souvent peu agréables à exécuter.

Un principe d'Hostein était de ne jamais refuser des places à tout ce qui avait une influence quelconque dans la Presse.

Je me souviens que pendant le succès de la *Jeunesse du roi Henri*, un petit homme vint lui demander deux fauteuils que le directeur lui signa sur-le-champ. Quand le solliciteur fut parti, je fis observer à Hostein que l'on avait refusé du monde la veille et je manifestai la surprise que me causait sa générosité.

— Il y a des directeurs, me dit-il, que le succès grise et qui suspendent les faveurs lorsqu'ils font des recettes. Je trouve qu'ils ont tort, d'abord parce que le monde attire le monde et que l'argent refusé au contrôle est la plus belle réclame pour un théâtre. Quant au petit



jeune homme que vous venez de voir, c'est un inconnu pour vous et pour bien d'autres, et cependant il est aussi puissant qu'un grand journaliste, car il fournit des lignes à tous les journaux lus. Il ne signe jamais, mais il écrit, et rappelez-vous que ces gens-là sont les plus dangereux. Ne savez-vous pas qu'il est plus utile d'être lié avec un chef de bureau qu'avec un ministre?... Et tenez, il y a une légende de Gavarni qui en dit long à ce sujet : « Les petits mordent ! » C'est vrai, et il faut les ménager à l'égal des grands !

*
* *

Hostein connaissait bien les hommes. J'ai pu m'en convaincre depuis cette époque et je citerai notamment le cas d'un jeune directeur, cité comme une intelligence parce qu'il eut la chance de gagner la forte somme dans une entreprise théâtrale. Très confiant, il a pris un théâtre difficile. La veine disparue, il a eu à lutter et ne s'est pas trouvé à la hauteur de la réputation qui lui avait été faite. Très infatué de lui-même, fantasque, hautain, ce directeur était insupportable aux *petits* qui se vengeaient en le mordant avec acharnement, colportant des bruits fâcheux sur sa solvabilité : « Vous savez, X..., il ne paye pas ses acteurs !... — Lui, si riche ? — Il ne l'est plus... — Comment? — L'argent gagné a été englouti à la Bourse... il ne lui restait que

peu de chose quand il a pris sa nouvelle direction !... Il est perdu... les artistes vont se mettre en société... » etc... etc...

Et ces bruits couraient les cafés, pénétraient dans le public, toujours friand des potins de coulisses, et X..., miné sourdement, voyait son crédit fermé, son théâtre péricliter sans en soupçonner la cause. Oui, ils sont méchants, ces *petits*, ils mordent comme des enragés, et l'Institut Pasteur ne guérirait pas les blessures qu'ils font !

Parlez-moi de Bertrand, l'ex-directeur des Variétés. Celui-là sait être aimable, charmant avec les petits, promettant toujours, répondant à toutes les lettres qu'il reçoit. On n'en est pas plus avancé, soit, mais on y est sensible et jamais on ne songera à médire de cet homme accueillant.

*
* *

Après le désastre du Châtelet, on put croire Hostein perdu définitivement. Erreur ! Celui qui avait dirigé avec tant d'éclat l'Historique, la Gaîté, le Cirque impérial et le Châtelet. Hostein qui, comme Montigny et avant lui, avait été décoré pour services rendus à l'art dramatique, devait se relever une fois encore.

En 1871, M. Lalande construisit pour ce directeur, dont la défaite ne pouvait faire oublier les nombreux triomphes, le théâtre de la Renaissance.

Hostein n'avait pas un sou, mais en vrai magicien qu'il était, il fit sortir l'argent de terre dès qu'il fut en possession de son bail. Il ouvrit donc ce nouveau théâtre et voulut y jouer le drame, puis la féerie, puis le vaudeville... enfin l'opérette. Ce dernier genre était celui qui devait réussir sur cette scène, mais Hostein ne se résigna que tardivement à faire cette tentative.

J'allai le voir un jour, — peu de temps avant son abdication. Je le trouvai dans son cabinet, triste et découragé.

— Ah! mon ami, fit-il en me voyant, cela va mal!...

— Allons donc! vous avez un grand succès avec *Giroflée Girofla*... et quelque compromise que puisse être la position, un homme comme vous s'en tirera toujours!...

— Non. Je ne suis plus l'Hostein que vous avez connu... je me fais vieux... la foi n'y est plus... je me sens las, bien las et j'aspire au repos!

— Allons, cela n'est pas sérieux...

— Si fait, je me retire... j'en ai assez. Je cède mon théâtre à Koning et je lui souhaite plus de bonheur que j'en ai eu.

Je compris que c'était bien la fin, cette fois. Le grand Hostein tombait.

On lui confia le feuilleton dramatique du *Constitutionnel*. Je le voyais souvent et nous parlions du passé; il était resté le causeur spirituel et aimable des anciens jours et se promettait d'écrire les *Mémoire d'un directeur*. Il n'en eut pas le temps.

Charles Cabot, à vrai dire, fut plutôt pour Hostein un homme de confiance qu'un régisseur général. Fils d'un pitre du boulevard, il se crut destiné au théâtre et ce fut un bien mauvais comédien, qui fût demeuré dans une modeste situation s'il n'eût rencontré Hostein sur sa route. Il devint régisseur à la Gaîté et s'attacha dès lors à la fortune de son directeur. Je l'ai dit, il était craint et détesté par les artistes et les employés et il s'en montrait vivement affecté. Hostein, lorsqu'il lui faisait part de ce chagrin, se mettait à rire, disant : Souvenez-vous, mon cher Cabot, qu'un bon régisseur n'a que des ennemis. C'est le métier qui veut cela !

Charles Cabot aimait Hostein et avait pour lui une admiration sans bornes. Sa vie s'est passée au service de cet *impresario* qui s'est montré souvent injuste, ingrat même, envers un serviteur aussi dévoué qui tentait l'impossible pour obtenir un sourire du maître. Il servait de tête de Turc ou d'intermédiaire, suivant les besoins, allant voir les créanciers intraitables qu'il parvenait, à force de patience et d'adresse, à calmer. Souvent encore, il dénichait le bailleur de fonds toujours bienvenu chez Hostein.

Une anecdote à ce propos.

Un grand auteur puisamment riche, et que l'on reconnaîtra peut-être sans que je donne ici son nom, avait la réputation méritée de ne pas « donner ses coquilles ». On répétait au Châtelet un de ses ouvrages nécessitant une mise en scène évaluée à cent mille francs environ.

Or, Hostein était à la côte et ne savait comment sortir d'embarras.

Chéret, le peintre décorateur auquel il était dû beaucoup d'argent, exigeait d'être arrosé pour se mettre à l'œuvre. Les marchands d'étoffes consentaient à livrer moyennant un fort à-compte. Enfin, le machiniste avait besoin de fonds pour acheter le bois, la toile et pour payer ses hommes. Tous calculs faits, quarante mille francs étaient indispensables pour mettre tout ce monde en train.

Hostein, l'homme de ressources, était désespéré lorsque Cabot lui dit :

— J'ai une idée.

— C'est toujours cela... voyons ?

— Je vais m'adresser à X..., l'auteur de la pièce... lui seul peut prêter la somme qu'il vous faut.

Hostein haussa les épaules :

— Emprunter quarante mille francs à X... ? fit-il. Je crois que vous perdez la tête... ne savez-vous point qu'il ne prêterait point cent sous à son père ?...

— Voulez-vous me laisser carte blanche ? insista Cabot.

— Au point où j'en suis, je ne risque rien... faites !

*
* *

Le lendemain matin, Cabot se présentait chez le

célèbre auteur et lui exposait en quelques mots la situation de son directeur.

— C'est très malheureux, dit l'écrivain, mais que voulez-vous que j'y fasse?...

Sans s'émouvoir, le régisseur continua :

— Tirez-nous de là en prêtant les quarante mille francs !

L'auteur, surpris, répondit en riant :

— Moi, prêter de l'argent à un directeur ! Voilà du nouveau ! J'aurais l'air de payer pour être joué.

Cabot resta impassible.

— Et puis, continua X..., il suffit que ce soit moi qui prête pour qu'Hostein ne rende pas !

— Mais, dit Cabot, ce ne serait pas à lui que vous prêteriez.

— A qui donc?

— A moi.

— Je ne comprends pas.

Cabot, sentant le terrain s'affermir sous ses pas, reprit :

— Voyons, M. X..., vous pensez bien que, d'abord, je tente cette démarche à l'insu de M. Hostein...

— Ah ! il ignore...

— Certainement... je le connais, il me l'eût interdite.

« Mais je l'ai vu hier si désolé d'être forcé de reculer votre ouvrage sur lequel il compte... et il a raison, car ce sera un grand succès...

— C'est mon avis, fit l'auteur, qui avait le droit de ne pas se montrer modeste.

— ... Que je lui ai dit connaître *quelqu'un* qui, peut-être, consentirait à avancer la somme, — mais pas à lui, à moi, — et à la condition qu'elle serait remboursée à raison de cinq cents francs par soirée pendant cent représentation...

— Cinq cents francs par soirée, pendant cent jours... mais cela fait cinquante mille francs et non quarante.

— Oui, fit avec bonhomie le malin régisseur, mais je compte dix mille francs pour les intérêts.

— Dix mille francs!...

— Certainement, et ce n'est pas exagéré pour un tel service... l'argent se paie cher au théâtre.

La combinaison commençait à intéresser l'auteur qui, d'abord, tenait à toucher ses droits, et trouvait la récompense du service demandé digne d'attention. Il fit cependant observer qu'Hostein pourrait fort bien ne pas tenir ses engagements.

— Oh! pour cela, fit Cabot avec conviction, aucun danger : c'est moi qui tiens la caisse et je vous donne ma parole d'honneur accompagnée de ma signature. Les cinq cents francs seraient prélevés quand même et je vous les apporterais moi-même chaque matin.

— Allons, dit l'auteur, si cela peut sauver ce pauvre Hostein, j'y consens. Mais je vous rends responsable. C'est à vous que je prête et non à lui...

— Bien entendu.

— Et, conclut X... en tirant son carnet de chèques d'un tiroir, non sans un soupir, je désire que Hostein ignore toujours mon intervention.

— Cela va sans dire !

Contre un engagement en règle qu'il signa, Cabot reçut le chèque tant désiré.

Il alla toucher la somme et vint étaler devant Hostein ébahi quarante beaux billets de mille francs. Le directeur, au récit de l'entrevue, crut rêver ; mais l'argent était là, il n'y avait pas à douter.

L'engagement pris fut loyalement tenu, et d'autant plus facilement que l'ouvrage de X... fit encaisser des recettes magnifiques.

En outre de ses cent mille francs de droits, le célèbre auteur toucha donc dix mille francs pour son prêt.

Je dois ajouter qu'il voulut témoigner sa satisfaction à Cabot qui reçut de lui, au jour de l'an, une épingle de cravate de trente francs !...

*
* *

Cabot était l'homme qu'il fallait à Hostein ; toujours à l'affût, bon chien d'arrêt, il flairait une affaire avec une incroyable sûreté.

Dans un moment difficile, — c'est de ces moments-là que fut faite la vie d'Hostein, — Cabot songea à Daiglemont. Ce comédien venait de rompre son traité avec

le directeur de l'Odéon et avait reçu, à titre d'indemnité, une somme importante.

Daiglemont, de qui le lecteur a entendu parler s'il n'a pas eu la joie de le voir jouer, était un acteur d'une fantaisie invraisemblable, qui prit à Paris plusieurs petites directions, afin de pouvoir se distribuer les beaux rôles qu'on refusait de lui confier ailleurs.

Toute sa vie, ce Daiglement a cru être un rival de Frédéric Lemaître et de Lafont, les seuls artistes auxquels il voulût bien reconnaître quelque valeur. C'est lui qui a dit :

— Frédérick joue *Trente ans* en trois heures... moi, je fais plus fort que cela : je joue ce drame en une heure et demie... et je me fais rappeler après chaque acte !

Ce comédien extraordinaire, type du Delobelle de Daudet, ne voulait jouer que les jeunes premiers rôles, les héros superbes, et il y était d'autant plus réussi qu'il louchait abominablement et bredouillait à chaque mot.

Il y a douze ans, il loua le théâtre Beaumarchais, si souvent privé de locataires, et ferma bientôt, les recettes étant dérisoires. Pressentant la fin de sa carrière, je voulus le revoir une fois encore : il jouait Figaro dans le *Barbier de Séville*, et je remarquai avec surprise les banquettes vides. Il y avait cependant une soirée de franche gaieté à passer là. On se roulait dans la salle.

Un soir il fut sifflé.

— Je sais, dit-il, c'est Coquelin. Ça le gêne, ce monsieur, que je joue Figaro !...

Daiglemont fut plusieurs fois directeur en province, et dans toutes les villes, l'accueil du public resta le même et sa foi en son talent n'en diminua pas pour cela !

A Amiens, il avait un régisseur dont il était très satisfait, un pince-sans-rire qui le comblait chaque soir d'éloges, le comparant à Talma. Ce brave Daiglemont ne trouvait rien là d'exagéré et il disait : « A la bonne heure ! il se connaît en art, celui-là ! »

Aussi proposa-t-il à ce régisseur modèle de lui prêter sa salle pour qu'il donnât une représentation à son bénéfice. A sa grande surprise, le régisseur n'accepta pas. Il demanda la raison du refus.

— Eh bien ! dit son employé, c'est parce que je veux, si je donne un bénéfice, monter le spectacle qui me plaira.

— Entendu !

— Et faire mon affiche moi-même, sans même que vous ayez connaissance de l'épreuve...

— Qu'à cela ne tienne !

Le régisseur donna donc sa représentation. Le programme était simple ! trois actes et un lever de rideau. Mais sur l'affiche, en caractères énormes, on lisait :

AVIS IMPORTANT. — M. D'AIGLEMONT A ENFIN CONSENTI A NE PAS JOUER DANS CETTE REPRÉSENTATION ! ! !

La salle était comble et Daiglemont faillit mourir de colère.

Dans une autre ville, jouant *Tartuffe*, il fut hué. Alors, s'avançant gravement jusqu'au trou du souffleur, il dit d'un ton de reproche :

— Messieurs, vous ignorez sans doute que vous sifflez Molière !!

Bien qu'affligé de strabisme, il plongeait dans la salle, quand il jouait, des regards convergents, cherchant à saisir sur les physionomies des spectateurs l'impression qu'il produisait. C'est ainsi qu'un soir, au théâtre Déjazet, il aperçut à l'orchestre deux de ses amis qui riaient follement au moment le plus pathétique de l'ouvrage. Interrompant sa tirade, Daiglemont montre au public les rieurs en s'écriant indigné :

— Et voilà des gens qui ont déjeuné chez moi la semaine dernière !...

*
* *

Donc, Charles Cabot pensa à Daiglemont et invita cet artiste fameux à venir voir Hostein. Ce directeur engagea le comédien à la condition qu'il lui prêterait une forte somme.

Daiglemont n'hésita pas. Jouer sur une grande scène parisienne ! Enfin, il aurait donc l'occasion de se faire apprécier du vrai public ! Il prêta. Mais Hostein se garda bien de le faire jouer : pendant un an, il toucha ses appointements pour rester chez lui, et à ses prières, à ses lamentations, le directeur répondait :

— Que voulez-vous, ce n'est pas l'envie de vous faire jouer qui me manque... mais les auteurs ne veulent pas entendre parler de vous !...

— Ils préfèrent confier des rôles importants à Jenneval, ce saltimbanque ! disait dramatiquement Daiglemont.

*
* *

Charles Cabot avait amassé quelque argent au cours de sa longue carrière. Il prêta une partie de ses économies à Hostein lorsque celui-ci prit la Renaissance et le serviteur fidèle ne fut jamais remboursé.

Il n'avait donc que bien peu de chose pour vivre, lui et sa famille. Heureusement il recevait la pension des auteurs dramatiques et celle des artistes, ce qui le sauva de la noire misère.

Cabot est mort il y a une dizaine d'années, presque octogénaire.

XX

Il me reste à dire quelques mots de la troupe de l'ancien Cirque Impérial, sous la direction Hostein.

Henri Luguet, premier rôle de drame, était un des frères de Mme Marie Laurent. Il fut pendant de nombreuses années artiste et administrateur du théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg, et le tzar Alexandre II, qui aimait ce comédien, causeur spirituel et homme du monde, le décora en récompense de ses services. De retour en France, Luguet prit la direction du théâtre Français de Bordeaux, où il eut l'idée d'intéresser les artistes à l'exploitation en leur assurant des appointements modestes augmentés d'une part dans les bénéfices, système continué avec bonheur par son successeur, M. Depay. Luguet devint directeur du théâtre Déjazet, puis dirigea une scène Bruxelloise. Il est mort il y a cinq ans.

Jenneval. — « Dzim ! boum boum ! habitants et habitantes de cette ville, apprenez tous avec satisfaction

que Jenneval est dans vos murs! » ainsi s'annonçait Jenneval dans les départements.

Ce premier rôle aimait la réclame par-dessus tout et s'entendait à battre la caisse en son propre honneur.

Je vis un jour, arrêté devant une affiche du Cirque, un monsieur, qui disait à deux passants, absorbés comme lui par la lecture de la distribution :

— Ah! ah!... le fameux Jenneval joue ce soir, j'irai. En voilà un comédien!!! vous le connaissez...

— Non, répondait un de ses voisins.

— Vous ne connaissez pas Jenneval! Tant pis pour vous... il faut l'aller voir, *c'est le roi des premiers rôles!...*

Ce monsieur admirateur enthousiaste de Jenneval, c'était... Jenneval lui-même, cédant à la force de l'habitude!

Ce comédien ne manquait pas de qualités, mais il avait de grands défauts. On lui reprochait surtout son organe désagréable et son physique trop dur pour l'emploi qu'il jouait. Il ne voulut jamais interpréter les troisièmes rôles, genre dans lequel il eût été parfait.

Il était devenu l'amant de Clarisse Miroy, qui avait été la favorite de Frédérick Lemaître. Peut-être Jenneval pensait-il succéder un jour au vieux lion sur les planches comme dans le cœur de son ancienne maîtresse. Celle-ci, pour laquelle le grand acteur ne s'était pas toujours montré tendre, prenait sa revanche sur le

bon Jenneval, et on assurait qu'elle lui rendait tous les coups qu'elle avait reçus de son illustre prédécesseur.

Jenneval eut de grands succès à Cluny, mais il ne parvint pas à se faire sur les scènes importantes de France la place qu'il ambitionnait et quitta le théâtre découragé. Il devint employé de la Compagnie des petites voitures et aimait conter ses triomphes passés à ses subalternes. Toujours la réclame !

C'était un excellent garçon, à l'humeur joyeuse, bon camarade, et qui a laissé des amis partout où il a passé.

* * *

M. Paul Deshayes était un beau garçon qui jouait au Cirque les jeunes premiers. S'il recevait peu de billets de cent francs comme appointements, les billets doux qui lui parvenaient étaient nombreux.

Deshayes était quelque peu batailleur, mais si la tête était mauvaise, le cœur était excellent. Il avait l'esprit du vrai gamin de Paris. Ce fut un de nos meilleurs premiers rôles de drame et il a fait de belles créations.

Maurice Coste, artiste de talent, fut surtout remarqué dans le missionnaire de la *Prise de Pékin* et Charles IX de la *Jeunesse du Roi Henri*. Il créa dans *Marengo* le rôle de Bonaparte et, de cette époque, date le commencement de la folie qui devait le mener au suicide : il se

se brûla la cervelle dans une maisonnette qu'il possédait à Colombes.

Après avoir fait représenter, en collaboration avec Jules Dornay, quelques pièces, il était devenu directeur des Délassements du boulevard Voltaire.

Dans la troupe du Cirque Impérial, nous trouvons aussi ce bon petit comique, COLBRUN, si fin, si spirituel. On ne l'a pas remplacé.

*
* *

Il y avait encore chez Hostein un grand comédien ayant plus de modestie que de talent, ce qui n'est pas peu dire, BOUTIN.

A chaque grand succès qu'il obtenait, Boutin était tout surpris, et quand directeur et auteurs venaient l'en remercier et le féliciter, il répondait, confus :

— Mes bons messieurs, j'ai fait de mon mieux... si j'ai réussi, c'est que le rôle était bon... et vous savez qu'avec un bon rôle tout le monde fait de l'effet !

Quel naturel admirable ! Il fallait voir cet acteur dans les *Nuits de la Seine*, la *Faridondaine*, les *Chevaliers du Brouillard* et dans la *Poissarde*.

Boutin s'ignorait complètement, et il ne lisait même pas les journaux qui le comblaient d'éloges. Aussi cet homme simple ne gagna-t-il jamais la moitié de ce qu'il valait. Comme ce pauvre Lhéritier, il craignait de

rester sur le pavé et croyait toujours que l'on voulait se priver de ses services. Si le directeur l'augmentait, c'était chez lui une stupéfaction comique.

Ce comédien avait le caractère de l'ouvrier honnête, rien de l'artiste, ni la vanité ni le besoin du plaisir et du luxe. Bon mari, excellent père de famille, il avait comme femme une bonne grosse commère bien joyeuse qui l'appelait « papa » et que lui nommait « maman ».

Boutin avait son péché mignon, parbleu ! Il allait volontiers chez le marchand de vins, mais sans jamais se mettre en état d'ébriété.

Après sa répétition, il remontait doucement le faubourg du Temple en fumant sa pipe. Près de la barrière, il avait, pour cinq cents francs par an, un petit rez-de-chaussée agrémenté d'un jardin minuscule qu'il s'amusait à cultiver. Il y avait construit une tonnelle toute verdoyante de vigne vierge ; là, en été, on dressait le couvert, les dimanches et jours de fêtes. Boutin, au dessert, décrochait sa vieille guitare et s'accompagnait quelques chansons dont il était l'auteur, docilement écouté par sa famille ravie.

Puis, Boutin s'offrait l'impériale pour aller jouer, et le soir, en rentrant, tout heureux encore de la bonne journée passsée, il disait à sa femme :

— Eh bien ! maman, on s'est bien amusé, pas vrai ?

Boutin est mort vieux. Il a joué jusqu'au dernier moment, mais le brave homme n'avait plus de mémoire

et il touchait des appointements dérisoires pour interpréter les rôles insignifiants qu'on lui confiait.

*
* *

Lebel et Williams, les deux inséparables comiques de toutes les féeries et des pièces militaires de l'ancien Cirque, sont restés attachés à ce théâtre toute leur vie.

Williams et Lebel, Lebel et Williams, c'étaient les frères Lyonnet du boulevard et ils avaient le même succès, quoique ne se ressemblant guère physiquement. Lebel était aussi gros que Williams était mince.

Lebel avait un naturel superbe, et dès qu'il entrait en scène, on applaudissait et l'on riait d'avance. Lui seul savait dire, de son organe sonore et avec une naïveté vraiment amusante :

— Allons, bon ! encore une étoile dans mon assiette !

C'était un bon commédien sans le vouloir, car jamais il ne se donna la peine d'étudier un rôle. Doué d'une mémoire excellente, il disait comme cela lui venait, sans chercher le ton. Lebel était l'incomparable roi de féerie.

J'ai vu, dans un de ses rôles, Lesueur, ce grand comédien, et j'avoue que ce n'était plus ça ! Lesueur se remuait beaucoup, grimaçait, gesticulait de façon ex-

travagante, tandis que Lebel ne se donnait aucune peine et faisait rire aux éclats en restant en scène ce qu'il était à la ville.

Les traditions de ses camarades lui faisaient perdre la tête et il leur disait en sortant de scène :

— Je vous en prie, ne me faites pas de blague... Je ne suis pas de force à vous répondre... Je ne sais pas ajouter à mon rôle.

Lebel buvait comme un trou et même, le soir, pendant les entr'actes, il lui arrivait d'aller tout costumé chez le marchand de vins situé en face de l'entrée des artistes. Un jour on dut l'aller chercher et il manqua son entrée.

Colbrun, qui jouait un prince, lui dit :

— Sire, j'ai failli vous attendre !

Lebel, éperdu, répondit :

— Excusez-moi, Altesse... j'étais chez le mastroquet d'en face... il faisait si chaud que j'avais besoin de me rafraîchir.

Et le public, qui connaissait le défaut de son acteur favori, se mit à applaudir.

*
* *

Albert Monnier faisait grand cas de Lebel et lui écrivait des rôles dans sa nature. Un jour de première, craignant le penchant de l'artiste, il l'emmena dîner chez lui, afin de le rationner. Mais des visites le for-

cèrent à quitter la table et il laissa son interprète seul pendant près d'une heure.

Quand il revint, c'est sous la table qu'il trouva Lebel. Le comique, pour passer le temps, avait vidé le contenu d'une cave à liqueurs.

Il était incapable d'articuler un mot. L'auteur, affolé, le fit coucher jusqu'à l'heure du spectacle, et, après l'avoir fait dîner — sans le quitter, cette fois, — il le conduisit dans sa loge.

Lebel retira son pardessus et Albert Monnier aperçut dans ses poches deux bouteilles de vin que l'incorrigible buveur avait eu la précaution d'emporter.

— Mon cher, dit Lebel, c'est dans votre intérêt que je vous ai pris ces deux bouteilles... vous savez combien je suis mauvais quand je joue à jeun!

*
* *

Un autre fois, ce fut Williams qui, le jour d'une première, emmena Lebel dîner chez lui, à Montmartre, pour le surveiller. Mais, en chemin, le comédien, toujours altéré, s'arrêtait chez tous les marchands de vins qu'il connaissait — et il les connaissait tous! — Williams, prenant son rôle de protecteur au sérieux, buvait la moitié des verres que l'on versait à son camarade sans que celui-ci s'en aperçût.

Aussi, le soir, étaient-ils aussi gris l'un que l'autre.

Williams buvait à l'occasion, mais c'était un homme

rangé, un bon père de famille. Ce n'était pas un grand comédien, mais il amusait avec son organe enroué qui, s'il eût vécu de nos jours, eût fait de Williams un rival dangereux pour Baron.

Lebel et Williams, ces deux comiques si aimés au boulevard du Temple, ont touché toute leur vie des appointements modestes dont ne se contenteraient pas les seconds comiques des Variétés et du Palais-Royal. Lebel est mort à l'hôpital, Williams dans son petit logement de Montmartre, après avoir vendu un à un tous ses meubles.

* * *

Delaistre, troisième rôle de drame très apprécié, était déjà vieux lorsqu'il faisait partie de la troupe du Cirque. Son fils jouait au même théâtre les comiques et sa fille tenait l'emploi des jeunes premières à l'Ambigu. Tous deux ont quitté le théâtre de bonne heure.

Vollet eut son heure de succès. Garçon spirituel, plus amusant en ville qu'en scène, il faisait rire M. d'Ennery, qui lui donnait de bons rôles dans ses pièces, ce qui n'empêcha pas le célèbre dramaturge de dire à un directeur qui venait d'engager cet artiste :

— Encore un Vollet comme celui-là et vous pourrez fermer la boutique !

Clarisse Miroy, à l'époque où elle était au Cirque, avait quarante-cinq ans bien sonnés. Fut la maîtresse du grand Frédérick Lemaître, qu'elle connut à la Gaîté ; créa le rôle de Marie dans la *Grâce de Dieu* et devint l'étoile du boulevard.

Après un séjour en province, revint à Paris et joua au Cirque les premiers rôles de drame et les duègnes comiques.

Il y avait aussi au Cirque Marie Esclauzas, devenue Desclauzas, qui se révéla dans le rôle de Zerline de la *Poule aux Œufs d'or* et eut ensuite, au Châtelet, un grand succès dans l'impératrice Joséphine des *Premières Pages d'une grande Histoire.*

Adèle Page, la *Belle Gabrielle* de la Porte-Saint-Martin, était d'une merveilleuse beauté. Mariée toute jeune à un chef d'orchestre, M. Page, celui-ci, dans un moment de colère, la jeta par la fenêtre d'un deuxième étage. Elle en fut quitte pour une jambe cassée.

Je citerai encore Coraly Geoffroy, chanteuse d'opérette, jolie femme, qui épousa un artiste des Bouffes-Parisiens. Elle créa le rôle d'Héloïse dans l'opérette de Litolff.

Enfin, Mariquita, qui, en 1860, était une petite danseuse alerte, vive, gracieuse en diable, entra en 1861 à la Porte-Saint-Martin, où elle devint la Pompadour

de ce Louis XV de Marc Fournier. Règle aujourd'hui, avec beaucoup de goût, les ballets de la Gaîté et des Folies-Bergères.

Je termine ici la première partie des *Petits Mystères de la Vie Théâtrale*.

Il s'en faut que j'aie épuisé tous mes vieux souvenirs; il m'en reste, et non des moins amusants, que je me propose de livrer prochainement au public, encouragé par l'accueil fait à la première partie de ces mémoires des coulisses.

Donc, lecteurs et lectrices, ce n'est pas adieu mais au revoir que je vous dis.

Si ce petit volume a présentement peu de valeur, je crois qu'il sera plus tard recherché par tous ceux qui s'intéressent au Théâtre et à ses petits mystères, et, Dieu merci, ils sont nombreux.

Imprimerie du « *Petit Troyen* » G. ARBOUIN, 126, rue Thiers — Troyes

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES FEMMES DE THÉATRE

Un Volume. *(Epuisé.)*

LES FEMMES QUI S'AMUSENT

Un Volume : **3** fr. **50.** — Librairie Dentu

UNE MÈRE D'ACTRICE

Un Volume : **3** fr. **50.** — Librairie Marpon & Flammarion

LES ABUS DU THÉATRE

Un Volume : **1** fr. **50.** — Librairie Tresse & Stock



Imprimerie du *Petit T...* G. ARBOUIN, 126, rue Th... Troyes

26

